ODETTE KEUN

DANS L'AURÈS INCONNU

SOLEIL PIERRES ET GUELÂAS

BIBLIOTHÈQUE
DU HÉRISSON

Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS VI^e^
EDGAR MALFÈRE, DIRECTEUR

DANS L'AURÈS INCONNU

SOLEIL, PIERRES, ET GUELÂAS

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Le Prince Tariel (Traduit de l'anglais par J. FOURET et l'auteur), roman de la révolution au Caucase.
La Capitulation, roman.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Les Maisons sur le Sable.
Mesdemoiselles Daisne de Constantinople.
Les Oasis dans la Montagne. (Aurès).
Une Femme Moderne.
Sous Lénine : Notes d'une femme déportée en Russie par les Anglais.
Au Pays de la Toison d'Or. (Géorgie Menchéviste Indépendante).

EN ANGLAIS :

My Adventures in Bolshevist Russia.
The Man who never Understood.
In the Land of the Golden Fleece.
Prince Tariel.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

ODETTE KEUN

DANS L'AURÈS INCONNU

SOLEIL, PIERRES ET GUELÂAS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (VI^e^)
EDGAR MALFÈRE, DIRECTEUR
1930

www.asadlis-amazigh.com

JUSTIFICATION DE TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage :
25 exemplaires sur pur fil numérotés de 1 à 25.

Tous droits de reproduction réservés.
Copyright 1930 by Edgar Malfère.

CHAPITRE I

§ 1

On m'avait dit à Batna qu'il était dur, énergique, absolument intègre, excessivement personnel — qu'il défendait ses Arabes comme un souverain défend ses faibles sujets. La magistrature se plaignait de son indépendance, les colons de son manque de souplesse, son personnel de son infatigable activité ; les petits louaient sa justice. Je lui téléphonai à Arris, dans sa commune, avec quelque curiosité.

La voix qui me répondit était décisive, grave et agréable, et elle m'informa que mon itinéraire était déjà fait. Je devais prendre une voiture jusqu'à Lambèse ; à Lambèse un *déira* m'attendrait avec deux mules, et me conduirait à Arris ; d'Arris je m'en irais dans l'Aurès Oriental. La contrée n'avait pas été décrite, et elle était encore plus belle que l'Aurès de Baniane, de Menâa et de Roufi. Il fallait faire un livre sur cette région

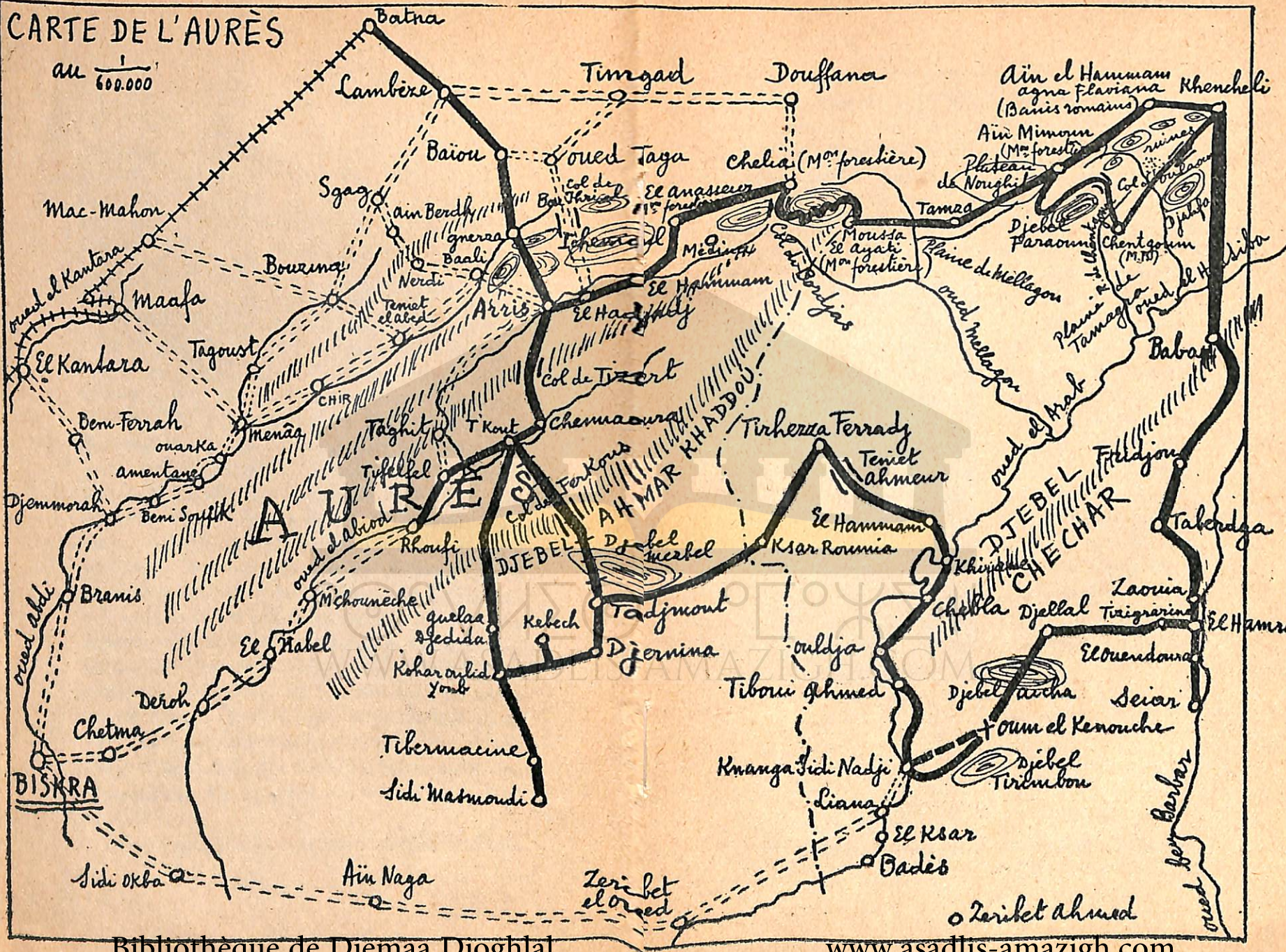
Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

inconnue. Je n'avais pas envisagé un voyage pareil ; je comptais simplement visiter le Chélia et son massif, mais la tranquillité impérieuse de ces instructions me laissa sans réplique. Et j'allai dûment rejoindre l'administrateur dans son cabinet.

Il avait déjà changé la physionomie d'Arris — les champs étaient mieux cultivés, les routes étaient excellentes ; il avait bâti sept énormes bassins et planté trois olivettes de quatre mille arbres. Il peuplait à lui seul le bourg ; son nom était dans toutes les bouches, son individualité dominait toutes les autres, il était la préoccupation constante de tous ses administrés. Il constituait une divinité omnisciente et invincible, qui pénétrait dans les replis de chaque humble existence ; les villages lui demandaient des sources nouvelles, et les fils des douars perdus, faisant leur service militaire dans les casernes de France, lui confiaient des messages intimes pour leurs femmes et leurs vieux parents. On en appelait à lui des exactions d'un caïd, et de l'infidélité d'une maîtresse ; des déserteurs réfugiés dans les montagnes lui confessaient leur coup de tête et se livraient à sa bonté. Il était la conscience, l'espérance et la crainte des soixante mille êtres qui dépendaient de sa vigilance et de son sens humain.

Je l'écoutai pendant une heure, me parler d'une

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com



Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

terre vaste, sauvage et désertique qu'il avait disputée, lorsqu'il y était, aux pierres, à l'aridité, à la famine ; où il avait canalisé l'eau, élevé des pépinières, apaisé des disputes. Je vis les yeux fixes et bleus, dans le visage sévère, sous le front haut et dégarni, s'adoucir dans des visions que je ne pouvais pas encore suivre, ou s'illuminer d'une tendresse que je ne pouvais encore partager. Et la voix ferme passait avec la lenteur d'une caresse sur les noms chers des lieux qu'il avait vivifiés. Comme un tuteur ardent, cet homme fort, tenace, régi par son devoir, absorbé dans ses rêves utilitaires, me disait que le peuple chaouya méritait d'être aidé, qu'il croyait en son progrès, qu'il aspirait à son bonheur. Je l'écoutai avec respect, admirant sa foi, son courage et son travail. Et je pris de ses mains la carte de mon voyage, docile à son haut désir fervent de prosélytisme désintéressé.

Je dédie donc à M. Jean Rigal ce livre, que son amour pour l'Aurès Oriental, l'Aurès Inconnu, me fit créer.

§ 2

Pareil aux dunes par la misère taciturne, le paysage d'Arris à la plaine de Médina, tout au

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

nord de l'Aurès Central, n'inspire que l'ennui [1]. La route est enclavée et d'un fauve triste, coupée par des rayures semblables à du plomb ; à l'entour, la campagne produit un effet d'indigence, a un visage d'humiliation. Elle est peuplée de chênes-verts tortus, fourchus, hargneux, emmêlés aux genévriers chétifs,et les racines blanchâtres ou les vieux troncs gisent dans des poses appesanties d'immenses lézards inanimés. Cependant, quelques petits champs isolés ont l'air lumineux et riant d'émeraudes vivantes. Des chèvres minuscules domptent un instant leur grâce agile, cessent de frétillller sous leur longue laine lustrée

1. La province montagneuse de l'Aurès, dans le sud-est de l'Algérie, peut se diviser géographiquement en deux grandes parties : l'Aurès Central, connu administrativement sous le nom de commune mixte d'Arris, que j'ai décrit dans un premier ouvrage, *Les Oasis dans la Montagne*, et l'Aurès Oriental, ou commune mixte de Khenchela. Celle-ci englobe la ville de Khenchela au nord, comprend les deux vallées de l'Oued Beni-Barbar et de l'Oued El-Arab, ainsi que tout le massif du Djebel Chechar, pour aboutir à l'oasis de Khanga-sidi-Nadji au sud et au point extrême de Ksar Roumia à l'ouest. C'est cette contrée que j'appelle *L'Aurès Inconnu*. Je ne parlerai pas dans ce livre de l'histoire, de l'ethnologie et des coutumes légales de l'Aurès, car j'ai dit tout ce que j'en savais dans *Les Oasis dans la Montagne*, et ces choses sont communes aux deux parties de la province, lesquelles ont la même origine et sont habitées par la même race, les Chaouyas. On trouvera dans la table des matières une nomenclature des sujets dont traitent les divers chapitres de ce volume.

qui chatoie un peu au soleil, et, immobiles, avec des yeux d'onyx brillant, des cornes de diablotins et des barbes de masques — sérieuses, curieuses — nous regardent passer. A croppetons parmi les blés roides, qui la cachent jusqu'au cou, une femme est assise, et seule sa face ronde émerge, fixe, inexpressive, une lune couleur de tabac brun dans un ciel vert renversé. Mais tout le reste est pénible et sordide, et de ce sol chauve et terne s'exhale un souffle désagréable, comme l'haleine mauvaise d'un être peu nourri.

§ 3

Quelques beaux pins d'Alep, droits et hauts, moelleux dans la distance ainsi que des boules de velours, signalent la plaine. Indéfinissable, mais nettement sensible, une nouvelle atmosphère élargit des ondes douces et joyeuses : eaux toutes proches, terres travaillées et fécondes, prés et fruits... La saveur de Médina est celle d'un miel fluide et léger, tiré de corolles trop jeunes.

Des demeures françaises s'égrènent dans l'amplitude soudain soyeuse — les fermes des

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

colons aux toits rouges ; l'ancien établissement des Pères Blancs, solide et clair, et enfin la maison forestière d'El-Anasseur ; des arbres fleurissent, roses comme des ombrelles chinoises, de chaque côté de l'allée, tandis que sous le porche paradent des dindons harnachés. Ils sont d'un noir verni et d'un blanc brutal, la queue droit levée en éventail énorme, leur long cou plissé en draperies lâches et rouges, un voile bleu sur le bec et la poitrine bombée — arrogants, bavards, criards, si plastronneurs qu'ils courent sus à nos bêtes et que, face à face avec ces matamores cacophoniques, les chevaux, êtres d'un âge disparu où les âmes nobles manquaient d'assurance, reculent, frissonnent, s'effarent, et cèdent le pas à ces vulgaires, avec humilité.

§ 4

Les forêts commencent au Chélia, s'étendent jusqu'à Moussa-el-Ayati, encerclent Aïn-Mimoun, habillent le Djebel Faraoun, et finissent aux abords de Chentgouma. Laid, leur seuil, lugubres et maigres leurs avant-gardes, avec des buissons brûlés, des arbustes secs et épars, des frênes grêles, des montagnes dénudées et noires.

Je pense aux bois du Caucase, et une nostalgie irritée me prend. Pourtant, à mi-chemin du massif du Chélia, les groupements des chênes-verts et des genévriers se ramassent, se pressent dans une manifestation rude de tenace vitalité. Grands, forts, contournés, écailleux, ils affirment qu'ils vont durer ; pour accroître leur résistance, ils s'emmêlent, s'étayent et s'arcboutent ; toute leur énergie coule dans leurs fibres raidies et dures, ils ne perdent pas leur sève à se décorer. Leurs feuilles sombres et sans grâce sont un vêtement utile, non pas luxueux ; ils entendent se défendre, et ne se soucient pas de plaire. Ce peuple a l'instinct plébéien de vouloir à tout prix vivre — trapu et têtu, robuste et encombrant, il ne cherche pas à justifier son existence par des considérations esthétiques ; il est là, et il compte s'y tenir. Il me faut bien rendre hommage à sa vigueur, qui atteint à une sorte de beauté ; à sa persévérance extraordinaire, son inflexible résolution d'extraire quelque subsistance du sol le plus ingrat, mais je suis choquée par ses prétentions. Elles offensent en moi un certain sens aristocratique, contre lequel ma justice lutte vainement ; je trouve commun ce goût de persister même dans la disgrâce, et il y a un peu de mépris dans ma contemplation.

Or, voici que les cèdres surgissent, un à un d'abord, parmi les âpres légions des chênes-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

verts dont mes critiques ne troublent point le gros bon sens et l'individualisme. Les cèdres : essence rare, essence patricienne ; de tous les arbres que j'aie jamais connus, même du palmier et du cyprès, ceux-ci sont les seigneurs. Je suis entrée dans ces forêts fermement décidée à combattre le haut romantisme que les cèdres suggèrent : trop exploitée, leur atmosphère antique et religieuse, trop saturée de légendes, d'histoire et de lyrisme... Je fus émue jusqu'au rêve le plus triste — puisqu'aussi bien toute perception de grande beauté conduit à la douleur — devant le rythme auguste de leur ordonnance, et je compris pourquoi ils susciteront des louanges éternelles. Nobles, nobles ils sont, et dans la noblesse ils délassent l'âme, lorsqu'ils déploient leur puissante architecture calme contre le fin, le coulant ciel gris. Etagés à des distances inégales, on voit de longs troncs pareils à des mâts noirs, droits et sévères ; des branches horizontales et plates s'étendent autour, et les couronnent, vert clair comme des pelouses royales, inexplicablement élevées dans l'air, et ainsi maintenues. La structure de l'arbre est schématique : des poutres transversales sortent du tronc à angle droit, d'autres ramures, fines, s'élancent des premières solives rigides, et sur ces tiges innombrables poussent des grappes de courtes aiguilles, comme un lacis de chaume délicat, des chatons

oranges, et des cônes fauves, redressés et durs tels des gobelets. Le bois est blanc à l'état d'aubier, le cœur est brun et incorruptible ; il fournit des choses nécessaires et puissantes, comme des traverses de chemins de fer et des pavés, capables de supporter des poids formidables, et des objets menus, somptueux et inutiles, comme des cassettes à joyaux. Sveltes, les jeunes cèdres montent avec l'élan allongé de pages ; les adultes sont vastes, sombres et fournis, dressant à une hauteur de cinquante mètres leurs corps altiers ; sur les vieux, quatre siècles ont passé, panachant leurs crêtes, les vidant lentement de couleur, et ils attendent sans crainte, dans une grave paix magnifique, leur inévitable déclin. Les chemins qu'ils ombrent sont pleins d'une chaude odeur résineuse, et leur force sereine, stable, balancée, forme la note même du paysage.

Leurs racines cependant effarent, tellement elles sont énormes, tellement elles participent de la nature du métal éternel plutôt que de celle des substances soumises aux modifications de la vie. Elles écrasent le sol comme des assises de monuments égyptiens : impression de masse agrippée et immuable ; il faudrait arracher les entrailles mêmes de la terre avant de déplacer ces blocs rugueux, qui ont la fixe simplicité du monolithe. On dirait que les cèdres recherchent

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

le corps-à-corps avec la pierre ; dans les ravins, où croît le *diss* raide et désordonné, ils bousculent les rocs pesants et écartèlent les éboulis par leur pression terrible ; sur les pans des montagnes, dans les cassures formidables, la lutte qu'ils leur livrent est d'un sublime acharnement. Ils fendent les murailles rouges, bleues, ou pâlement fauves, par l'élan direct de leur verte masse pointue — ou alors ils les retiennent, étais impassibles, poussant leurs corps contre les parois qui surplombent, qui vont s'abattre sur les routes, avec une force de refoulement si farouche, que même lorsque la pierre aiguë a mangé les fibres intimes de l'arbre, creusé un trou profond dans sa matière, le cèdre ne s'incline pas, vomit l'amoncèlement morose, et poursuit tout droit, sans une fluctuation, sa victorieuse montée. D'autres ont plongé une branche dans le cœur même des falaises, les ont rompues, ont soulevé l'épaisse moitié du roc, comme un couvercle, et embrassent le reste du prodigieux morceau d'un seul bras géant. J'ai vu des lieux bleu-mauve, couleur de la fleur des hortensias, et cadres convenant aux récits horrifiques d'Edgar Poë : chaos de formes déchiquetées, torrents de monstrueux fragments, écroulements, entassements, saillies, aiguilles, roches entre-choquant leurs têtes, broyant leurs croupes, se montant furieusement sur le dos : ou

coulées de substance minérale, unies et désolées comme des glaciers. Sur cette mêlée et ce fracassement, des blocs sont posés en stèles démesurées ; et au-dessus des stèles, jaillissent, perpendiculaires absolument, et indiciblement tranquilles, repoussant du pied les pierres, les larges cèdres vivants. Et parmi tout cela, joue la musique grêle de petits ruisseaux invisibles, et volètent les bandes bleues et blanches des pigeons sauvages effarouchés.

Morts, les cèdres ont une apparence aussi grandiose, mais toute différente. Pendant des années, sans feuilles et sans branches, ces êtres gardent, sous leur air de squelettes, une vitalité qui les maintient debout, parfaitement blancs, sur les flancs des montagnes, pareils à d'immenses épines ou éperons. Sous les coups des faucheurs colossaux, les pluies et les vents, ils tombent enfin tête première le long des côtes — ce pourraient être des Titans ; ou ils se couchent à la façon des mammouths, et évoquent cet état du monde à ses origines, dont on lit la description avec stupeur, mais qu'on ne conçoit pas. Leur écorce devient lisse et livide, plaquée sans plis ou nœuds sur leurs formes pesantes. une lave grisâtre qui les moule. Rien ne persiste plus de leur noblesse et de leur calme : expressifs au-delà de toute description, ils projettent une indignation et une rage inassouvissables. Quand ils

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

gisent sur le dos, leurs branches courtes et fourchues poignardent l'air, raidies dans une menace, refusant de s'étendre dans l'abandon soumis du trépas ; ils ressemblent à des divinités prostrées qui couvent la fureur, impuissantes, mais désireuses avec ardeur du mal, et lançant autour d'elles cette haineuse volonté. Ou alors ils dégagent, comme un choc, l'obscénité. Ces troncs lisses, ronds, amples, avec leur couleur blême, ont l'aspect de torses et de ventres, et les branches qui s'en écartent sont des cuisses et des membres, musclés, rattachés en courbes qui se pénétrent et se répondent, comme dans le corps humain. Oui, ce sont bien des corps, nus et écartelés, terminés par des doigts ouverts et happants, s'offrant avec violence. Parfois ils hérissent leurs racines arrachées ; et celles-ci ont saisi dans leurs serres des rocs faits pour servir de base à des statues. Si étroitement les tiennent-elles entre leurs griffes de fer, qu'il faudrait dépécer l'arbre à coups de hache pour lui faire lâcher prise enfin. A un tournant de route, dans la forêt, il y a un coin cruel trouant la verdure. Des blocs blanchâtres ont roulé des sommets, lors d'un accès de fièvre des montagnes. Une noire mousse lépreuse strie leurs faces polies, et sur eux, sous eux, à côté d'eux, dans un désordre qui fait l'effet d'une clameur, les cèdres foudroyés les étreignent — aussi courroucés qu'eux,

aussi livides, accolade donnée par des cadavres à des cadavres, et décor de tourmente figée où, dans la nuit hagarde, les spectres viennent parfaire les sorts qu'ils vont jeter.

.... Splendides dans leur vie, inflexibles dans leur mort, les cèdres m'ont laissé un souvenir presque sacré.

§ 5

Je mets plus d'une semaine à parcourir les forêts du nord, et je passe mes nuits dans les maisons forestières [1]. Vides et propres, toute la vie de ces demeures se concentre dans la cuisine, et, le soir, quand le vent siffle à toutes les fentes, que la campagne est glacialement immobile, que les chacals se plaignent dans les montagnes, et que le hibou hôle en quête d'une nourriture, les grands feux de branchages, dans les cheminées noircies, réconfortent, tels des amis gais et bruyants. Autour d'un attirail primitif, les femmes des gardes s'affairent, et portent sur leurs vêtements simples des tabliers bleus de

1. Je remercie ici M. Arrignan, Inspecteur des Eaux et Forêts, à Batna, des permissions qu'il m'a courtoisement accordées.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ménagères françaises. Les chiens me flairent, un peu dubitatifs encore, et tournent dix fois sur leurs pattes avant de se coucher auprès de l'âtre ; les poulets ubiquistes, en gloussant, picorent à proximité de mes pieds, et soudain, d'un court vol aventureux, se perchent sur mes bottes pour mieux explorer. Dans la cour, les dindons se querellent et se grondent ; une volaille sacrifiée criaille horriblement son aigre protestation suprême... Les petits enfants, vifs, serviables, s'amusent à extraire des objets de mon grand fourre-tout chaotique ; les mères les gourmandent, mais ils sont curieux et volontaires, et s'entêtent dans leur jeu. Ils ne peuvent aller à l'école, car la ville la plus proche est à des journées de marche pénible, et ils apprennent à lire quand leurs parents ont le temps. Ils font tôt des hommes et des femmes, dans cette solitude complète, où de l'aube à la nuit le travail presse — et déjà ils commandent aux Arabes comme des supérieurs conscients de leurs droits. Cette vie en forêt est dure pour tous ces êtres : les hommes toujours par les chemins, afin de garder, soigner, marquer les arbres, ceux-ci à la fois leur propriété et leurs maîtres — neige, tempêtes, soleil torride, ils affrontent le climat tel qu'il se présente, dans les tournées despotiques qui ne se remettent pas ; les femmes enfantent souvent seules, un livre de médecine

en mains, font tous les offices, remplissent tous les métiers, elles sont aussi souveraines et esclaves. Et dans ces existences qui s'usent sans répit à des tâches humbles et difficiles, malgré les ombres et les défaillances que parfois le tableau comporte, on voit à nu, soi-même frappé de respect, rude, persévérant, victorieux, l'unique salut et la plus grande beauté du monde : le courage humain.

§ 6

Çà et là, dans la chevauchée de Médina à Chentgouma, des paysages inattendus brisent les kyrielles de forêts : des *mechtas* ou fractions de villages, des étendues de bled, des cols de montagnes. Douce et légère, tombée dans un creux, la plaine de l'oued Mil-Egou repose comme une pâle feuille jaunie : le vert de ses champs met sur elle un reflet, tendre aux yeux et tiède, et toutes ses ombres luisent, mauves ou rosées. Le charme de ce pays est limpide encore ; il a une âme émue, et émeut qui le regarde, à la manière d'une musique. Sans en savoir la cause, on lui sourit parfois, et parfois survient l'envie des larmes. Il a de la paix, et il est passionné, car

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

les arbres lui prêtent la vie, et les montagnes la quiétude. Et même, à des heures rares, on s'y sent un cœur qui voudrait adorer.

§ 7

Moussa-el-Ayati est bâti dans le flanc même des montagnes. Les maisons s'érigent sur des parcelles de parois pierreuses et dans les chambres, les arêtes de roches, horizontales, servent de lits. Cellules obscures et fermées, toutes les choses qu'elles contiennent sont élémentaires, sauf la saleté, laquelle est absolue. Voilà la vie humaine ramenée à ses principes : ils provoquent le désir de ricaner. C'est dans un dépouillement pareil qu'on se rend compte des lois et des destinées de la race ; dans les villes, la civilisation habille un peu la carcasse, et de temps en temps la fait oublier. Ici, dans cette pierre et cette indigence, la vérité n'a pas de quoi s'affubler. Quelques grands besoins : les poumons qui réclament de l'air, le ventre qui exige de la nourriture, le sexe qui cherche un frémissement. L'existence est la nécessité de pourvoir à ces organes, car ils engendrent trop de douleur lorsqu'ils sont frustrés. Effort perpétuel, pour

obtenir qu'ils se satisfassent durant une seconde. Et sur tout cela, la mort, quand ils ont fini de s'user par leurs appétits. Qu'il est donc riche de sens, le but qu'il nous faut atteindre, et pour lequel nous faisons naître des enfants ! Et soudain, j'ai envie de sauter à la gorge d'un ennemi invisible : mon propre esprit chercheur que rien ne réduit jamais. — Passe, au nom de Dieu, *passe !* Je suis venue ici pour t'obliger à te taire ! La vie ne supporte pas qu'on l'interroge : tu as rendu la mienne, toujours, intolérable par tes questions... *Passe !* Ho... ! Dans tout ce vaste monde, n'y a-t-il donc aucune puissance qui te rendra silencieux ?

Le soir, les collines s'embuent d'une vapeur grise, irisée vaguement de pourpre et de rouge. Derrière leur rangée la plus haute, contre un ciel de porcelaine incolore, sans profondeur aucune, jaillissent, droites, rigides et brûlantes, des flèches couleur de sang neuf, les rais d'un ostensoir géant. A travers la plaine, les tentes posent leurs cônes bruns, troués de noir ; les vêtements écarlates des femmes éclatent comme un cri ; lentement les bestiaux rentrent, avec des pâtres blancs, aux allures de jouets mécaniques, juchés sur leur dos ; subits, telle une explosion de poudre, partent des appels ; les aboiements des chiens traînent ; pas une minute, les grillons ne cessent leur grésillement strident ; une flûte rend son

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

âme frêle et triste à la nuit, et la chape violette qui descend ensevelit enfin le paysage.

§ 8

Plaine encore à Mellagou, mais, cette fois, rien que le vide qui pétille, ocre et rose. J'ai connu là un charme adorable, celui de l'espace chaud, léger et stérile, où l'on baigne, et qui, avec douceur, dilue et puis annihile l'esprit. L'ardeur de mon ennui s'apaise ; cet intangible nu colorié coule dans mes yeux et mes pores ; je ne suis plus compacte ni pesante ; bientôt, je ne serai même plus consciente, car, presque cruellement suave, le vertige remplace la pensée. Et je m'enivre de l'air au point de me sentir lentement defaillir, infinie comme lui.

§ 9

Plateau de Noughiss : l'oued Tamza à sec, couleur sordide de manganèse, et le Grand Bled, où palpite par saccades une vie passionnée. Sous le soleil d'après-midi qui enlaidit impitoyablement toutes choses, les tertres et les moutonnements fauves alignent des croupes chétives qui fatiguent par leur misère sans noblesse ni mystère. La chaleur est lourde et tassée comme du feutre ; ainsi qu'une grille rampent, sur le sol calciné, des plantes aux apparences et aux résistances métalliques : le thym, le romarin, le *tagouft* et l'alfa ; et les chevaux se prennent les fers dans ce treillis sournois.

Plus loin, quelque eau a échappé à l'aspiration violente du soleil, et les pins d'Alep lui rendent un témoignage admirable. Leur troncs semblent porter des ballons suspendus, faits de velours souple, où glisse et se perd, évanescente, une moirure d'or. Leurs tiges leur donnent une flexibilité merveilleuse : elles balancent comme des sensitives aériennes à la moindre vacillation du vent. Et ces touffes gaies et rondes, à éclat adouci, ont tout l'air, en plus grand, des globes de verre qui décorent, dans les fêtes de Noël, les sapins travestis.

Nous poussons en avant pendant des heures, et maintenant les séguias coulent en filets kaki. Les nomades sont en possession du bled ; près des pâturages — brûlés déjà : paille au lieu d'épis — les *bitts* rouge foncé, aux raies noires dessinées en accent circonflexe, pointent leurs triangles. A côté des bois obliques la large entrée entasse les ombres et exhale des lanières de fumée bleue.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Comme des fleurs inconnues de la jungle, les petits feux éclosent au ras du sol ; aux alentours, les chèvres interrogent, leur visage spirituel levé, et tant est polie leur fourrure, qu'elles reluisent ; les moutons, déroutés par le moindre incident, interrompent leur labeur constant de manger et attachent, n'importe où, leur regard chargé d'une perplexité stupide. Heurtant les maigres juments aux queues longues et aux jambes entravées, les poulains gambadent comme des moustiques, et mon cheval, qu'une chasteté forcée, perverse tyrannie des hommes, exaspère, s'arrête pour hennir, plein de tressaillements et de caracolades, tête et sexe tendus de leur côté. Les chiens kabyles, avec des yeux et une gueule rouges, trois balafres saignantes dans leur épais poil blanc, bondissent, tous crocs dehors, sur nos bêtes, tandis que les femmes des nomades, sachant que les passants, pour se défendre, ont le droit de tirer sur ces déments, hurlent à ceux-ci des ordres rauques. Elles font des gestes rapides de leurs longs bras nus et tannés ; entre leurs hardes rouges et leurs coiffures noires, leurs visages sont hâlés comme des voiles cuites aux vents marins ; des chaînes et des plaques d'argent mettent une lourde note blanche sur leurs oripeaux violents, et, déguenillées, découvertes à demi, elles ont cependant la dignité suprême qui vient de l'accord entre la forme et l'habit. Dieux ! que tout est

familier et d'un nouveau poignant ! Les chacals lugubres s'interpellent — rien que leur lamentation évoque une vision de charognes ; les crapauds amoureux, coassant leur désir, blessent tellement l'oreille qu'on en devient féroce, et qu'on leur souhaite des amantes qui les fassent mourir de satiété — d'où diable tirent-ils tant de bruit ? — et un faucon tournoie haut dans le ciel, au dôme pareil à une large pièce de satin bleu, qui ne fait pas un pli. A l'horizon seulement, les nuées accourent — rarement ai-je vu de longues flammes d'une couleur si intense, d'un bondissement si passionné. On dirait qu'elles se savent pourchassées par les ténèbres : ce feu, ce trouble, sont des signes de fuite. Et voici que, sur leur splendeur mouvante et désespérée, le lac salé de Rémilla, le Tarf, incruste sa bande fixe de glace immatérielle, argentée et brillante.

§ 10

Je me rappelle, dans les forêts du Djebel Faraoun, parmi les cèdres et les chênes-verts, une essence nouvelle, les érables, dont le feuillage vert disparaît sous les mousses. Elles sont longues, grises, et très maigres, pareilles à des

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

barbes de vieillards faméliques, et elles donnent aux arbres un air de loques et de mendiants. A côté d'eux les ifs robustes, bien vêtus et bien pansus, sont les bourgeois de quelque cité flamande, étalant avec complaisance leur indiscutable solvabilité.

§ 11

A dix-huit cents mètres est le col d'Oullaoun, entre des sommets sans arbres aux prairies rases constellées de marguerites. A les voir de loin on croirait des fragments de jade saupoudrés d'une poussière de perles. Le col passé, on s'engage dans une route d'éboulis volcaniques, de pierres rouges qui chevauchent d'autres pierres rouges, de rocailles couleur d'orange mûre ; tout cela ardent et inquiet, comme si les forces inconnues qui autrefois pétrirent ces blocs, n'avaient pu, soumises à un ordre mystérieux, achever leur besogne, et, faute de mieux, errent maintenant par les vallées soucieuses, qu'elles remplissent d'agitation. Puis, le ravin de Chentgouma, des bois serrés, une rivière qui vit, des feuillages épais et clairs qui sertissent des lacs lisses de pierre mauve, enchâssés dans les pentes ; des

tranchées grises et vermillon ; sur les crêtes, un bastion régulier qui leur donne la réplique, et, barrant le vallon à son extrémité, une chaîne de brumes accumulées, sur lesquelles de fines ombres noires promènent leurs doigts agiles. C'est une région différente, et je suis sortie des forêts.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

CHAPITRE II

§ 1

Frin-Guel...

De la lumière, et du beau vide chaud... Un cercle extérieur de montagnes améthystes, une ligne plus proche de montagnes pures et dures comme de très clairs rubis... Les moirures vertes des prés sur une terre orange, et s'incurvant sur le tout, la profonde prunelle du ciel matinal, lumineusement fluide et bleue. Un seul peuplier déjeté, trop faible pour supporter sa grande taille ; une cigogne noire et blanche sur ses hautes pattes rouges, qui ne bouge pas plus que sur un écusson ; une jument qui lève la tête, vaguement prête à se soumettre quand mon cheval hennit ; une source où un groupe de femmes, peaux brunes, vêtements écarlates, turbans noirs, sont accroupies et lavent avec des gestes antiques ; quatre Arabes en longues chemises blanches pareilles à des linceuls, qui se

lèvent pour le grave salut oriental lorsque nous approchons... Et puis rien ne se passe pendant des heures...

§ 2

Khenchela, centre fort actif à cause des routes nombreuses qui y aboutissent, et des colons qui habitent la plaine, se présente comme une longue ligne simple de peupliers et de riches arbres verts massés autour de maisons basses et rouges. Elle est aussi banale que toutes les autres villes neuves du bled africain ; ses rues larges et parallèles se coupent à angle droit, et finissent abruptement, comme des queues mal soignées de sirènes, dans la campagne. Elle a des galeries où des boutiques incalculables, de Juifs et de Mozabites, recèlent les objets infimes et plaisants nécessaires à la vie indigène, et les articles cossus indispensables aux Européens. Il y a un hôtel, qui possède dans la salle à manger un magnifique bec de gaz acétylène. Mais pour les bains, l'installation est sommaire : on m'enferme dans la buanderie, où je me lave dans une cuve de bois.

Un administrateur superbe, bien à sa place comme maître de maison dans le bordj aux

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

allures de château qui lui ont laissé les bureaux arabes — à la bonne heure... ! ceux-là, au moins, ne se refusaient rien ! — grand, droit, puissamment taillé des épaules, bouche froncée et serrée, yeux rieurs. Un air d'énergie, d'allant, sur la volontaire face glabre. Il est ironique, et c'est dommage que je ne puisse répéter ses bons mots. Mais je n'en ai pas le droit, je suppose, car ils constituent de railleurs portraits psychologiques. (Si, dans un livre de voyage, un écrivain pouvait placer face à face les personnages et les groupes qu'il rencontre, et noter sans commentaires leurs réactions, quelle tranche de vie palpitante et instructive il donnerait !) Ces administrateurs, qui ont mûri pendant la guerre, ont un esprit moderne : des buts précis, de l'initiative, un besoin d'action. J'ai l'impression qu'ils se sentent, *presque tous*, obligés d'être les serviteurs de notre civilisation. Passé, le règne de ces reîtres, sous-offs dans l'armée de conquête, le vrai « désastre blanc », qui ne visaient qu'à s'enrichir, et pour lesquels les indigènes étaient de nouveaux serfs, taillades et corvéables à merci. Passée, la seconde génération, aveuglément patriotarde, mettant en pratique la funeste doctrine que toute colonie, vache à lait passive, doit servir aux besoins de la seule métropole, et que l'exploitation est légitime si elle est faite pour le pays. Depuis lors, le monde a marché. Je vois ici

des hommes qui, chacun selon sa nature, sont animés d'un sens rénovateur, d'une conception généreuse de leurs obligations. Ils considèrent la race qu'ils administrent comme ayant sa propre entité ; ils lui appliquent un régime, certes, mais celui-ci s'assouplit entre leurs mains plus bienveillantes et plus habiles ; ils n'en font pas une camisole de force, ils essayent d'en tisser un habit convenable au corps si étranger qu'ils veulent draper. J'assiste à des choses réalisées dans l'intérêt unique des indigènes ; dans plusieurs réformes locales, entreprises de leur propre mouvement par les administrateurs, s'affirme la conviction que la nation colonisée doit être suivie et poussée selon sa propre nature, dans le sens de ses traditions millénaires, jusqu'au point le plus haut de son spécial développement. Ils m'ont réconfortée, ces chefs qui ont en général de l'intelligence et du cœur, et je retrouve une passion que je croyais morte pour souhaiter que leur tâche juste et sage soit couronnée de succès.

La plupart des adjoints sont tous fort jeunes... Je m'étonne un peu de leurs figures d'enfants, mais la guerre a conduit à la précocité dans tous les domaines. La responsabilité des administrateurs est, ici, énorme : c'est d'eux que dépend, exclusivement, la formation de leurs subordonnés. Du reste, les supérieurs s'en rendent bien

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

compte ; l'un d'eux me dit : « Il y a du bon et du mauvais, dans cette affaire ; mais enfin, voyez-vous, quand on prend un adjoint vierge, on est sûr, au moins, qu'on marquera dessus... »

Lorsque je quitte Khenchela, le souvenir suprême que j'en emporte, c'est que tous les Français, depuis le premier des colons jusqu'au dernier des commis-voyageurs, ont des automobiles et que, changés en Berserkirs dès qu'ils y prennent place, ils se proposent, dur comme fer, de s'y casser le cou.

§ 3

Sale journée...

Elle commence déjà mal pour Mosbah avant de devenir insupportable pour moi-même. Mosbah est mon *déira*, un cavalier de commune mixte, grand, très maigre, basané plus que je n'aurais cru possible à une peau humaine de l'être, yeux bruns anxieux ou mélancoliques, qui tournent à la férocité dans ses éclairs de passion, nez busqué, barbe noire, fine et courte, mains racées, agiles comme celles d'un orfèvre. Tout en lui est peau, os et muscles, et intensité quand il

défend une tradition. Il a poussé dans la sécheresse, et il porte en lui l'âme même de sa terre, aride, nerveuse et résistante prodigieusement. Immobile, il a des lignes hiératiques, quelque chose d'inscrutable et de seret ; actif, il a l'air d'un épervier. Il n'a d'autre volonté que celle de M. Rigal, lequel me l'a donné, et à cause de ce culte, je n'ai jamais été servie avec autant de dévotion.

Mosbah a eu, au début, le geste le plus héroïque. Je ne sais s'il s'en est repenti dans la suite, mais il eut l'élégance de le maintenir jusqu'à la fin. Il m'a prêté son cheval, le puissant étalon qui exprime, envers toutes les juments, un royal et impartial désir ; et il se hisse sur la mule qui porte mes bagages. C'est d'autant plus méritoire qu'il méprise les mules d'un sentiment absolu. Il n'y a pas d'injure, ou de fardeau, dont il ne les accable. C'est à peine s'il consent à mettre sur son cheval le petit sac qui contient la mesure d'orge de la journée. Quelquefois, par esprit de justice, je me hasarde à risquer une timide observation.

— « Mais, Mosbah, pourquoi... ? Vois le travail qu'elles font, les mules ! Elles sont plus utiles à l'homme que le cheval... »

— « Je te dirai », répond Mosbah, qui s'enflamme soudain. « Le cheval, il est d'une famille *noble*... Et les nobles ne doivent rien porter.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal
www.asadlis-amazigh.com

Regarde, toi, tu es comme le cheval ; tes parents sont des nobles : est-ce que tu es chargée ? Mais la mule est comme ceux-ci » — d'un large geste dédaigneux il embrasse les Arabes sur la route — « comme les Chaouyas, qui sont faits pour tous les poids grossiers... Elle doit travailler, et peut être battue. La mule, vois-tu, c'est un *meskine*... »

Meskine ou non, la mule de Mosbah, ce matin, dans le bled abominable qui va de Khenchela à Babar, est fermement résolue à protester contre l'arbitraire pouvoir qui l'a tirée d'une écurie heureuse et obscure, pour l'exposer au soleil. Elle est lente comme des funérailles, et tente éternellement de faire demi-tour. — « *Hallouf !* — cochon ! » dit Mosbah, avec des explosions régulières, mais vaines, d'exécration ; « regarde cet animal, il est un chien ! » Mon cheval a les paturons atrocement enflés par des crevasses, et tous les dix pas il fléchit sur ses jambes de derrière ; il va à l'amble quand il est près de la mule, et, bailottée inhumainement, j'ai le bras si gourd que je ne puis l'arrêter ; par la même raison, il me faut accepter qu'il parte au galop lorsqu'il sent une cavale, quoique je me demande avec angoisse quel rôle je vais tenir dans ces ébats. Jaune, la terre est durcie jusqu'à paraître du ciment ; les pas des bêtes marquent sur elle autant que sur une plate-forme, qui serait faite de béton armé ; le thym brûlé s'étale en pelotes

basses de fils-de-fer gris-vert ; et d'un fauve souillé sont les montagnes aux buissons malingres, des têtes teigneuses de sordides patients.

Il fait chaud à croire qu'on boit et qu'on mange du feu invisible, et le *chehli*, fabriqué dans l'enfer, en sort et s'en donne à cœur joie. Non seulement ma tête éclate dans l'atmosphère torride, mais encore elle tourbillonne dans ce vent maudit. Il hurle, il hue, il siffle, il chante, il impose qu'on accompagne dans ses gammes démentes, on suit malgré soi, hypnotisé, son rythme lancinant. En riant comme un fou, il vous jette à la face tout le sable qu'il peut ramasser à la fois, et maintient son attaque, afin d'être bien sûr que ces grains aigus vous écorcheront proprement. Je n'ai plus figure humaine ; ce ne sont pas des yeux, ces points tuméfiés qui peuvent à peine voir ; mon nez, qui se flatte d'avoir de l'accent, est enflé comme une tomate ; j'ai des lèvres de Sénégalais et la peau d'un crapaud. Vraiment, il faut du courage pour faire l'effort, de temps en temps, de regarder : entre le vent, d'une part, et ma curiosité de l'autre, je suis suppliciée.... Car les nomades montent maintenant du désert et se rendent dans les montagnes, afin d'y faire paître leurs troupeaux, et, pour moi, cette transhumance a une étrange, une impérissable puissance d'émotion.

Chèvres et moutons passent avec, souples

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

comme des chats, tous leurs petits : les jolis ânes gris fouettent de leurs longues queues leurs jambes délicieuses, sveltes comme les pieds des guéridons anciens, et regardent doucement de leurs yeux d'Orientales ; ils portent des casseroles, de l'orge, des enfants, et une poule ou un chat piqué parmi les ustensiles. Pauvres petits ânes de l'Islam ! Le malheur pèse sur eux... Le Prophète a dit un jour, paraît-il, que de tous les bruits de la nature, leur braiement était le plus affreux, et du coup ils devinrent les martyrs du monde qu'il avait fondé. Ils peinent jusqu'au bout de leur courte vie douloureuse, sans que leurs services opiniâtres provoquent de gratitude, et injuriés, frappés, injustement méprisés, ils gardent encore de la grâce dans leurs minuscules corps meurtris, et de la patience envers leurs bourreaux.

Comme des paquets de hardes cramoisies, les femmes qui sont jeunes sont assises sur les chameaux, et s'y balancent, rythmiques et impassibles. Jamais je n'ai rencontré des chameaux sans qu'ils me fascinent, et du coup j'oublie les maux dont je souffre, et je retombe dans mon habituel émerveillement.[1] Sous les toisons irrégulières et rèches, la charpente osseuse et bossue de ces bêtes se profile contre l'horizon terne,

1. Personne n'a parlé des chameaux aussi bien qu'Emile Masqueray et M. Gautier. Impossible d'oublier leurs vives malicieuses analyses.

ainsi qu'une étrave inhabilement sculptée. Elles lèvent lentement leur grand cou, onduleux et élastique, et leur tête étrange, mince et longue, tout à la fois méchante, dédaigneuse et docile, promène un regard négligent sur l'attroupement désordonné. Je ne sais au juste à quoi elles ressemblent : à de vieux magisters pédants que leur science prétentieuse enferme dans des monologues perpétuels et silencieux ; ou à des voyageurs blasés qui refuseront toujours de satisfaire des curiosités vaines touchant leurs expériences maussades et désenchantées ; ou à de nostalgiques rêveurs dont les lèvres puisantes de cuir remuent incessamment sur d'immenses dents jaunes, comme si, dans leurs cervelles d'êtres nourris de chaume poussiéreux et d'herbes calcinées, se bâtissait, longuement, le songe de pâturages véritables, que des fleuves limpides traverseraient. Car je pense que tous, nous et nos frères les brutes, nous devons avoir nos visions... Ou encore, sont-elles tout simplement un anachronisme, et la faune redoutable à laquelle, en bonne justice, elles appartiennent, a-t-elle oublié de les reprendre quand elle a émigré d'ici-bas ?

Quoi qu'il en soit, les chameaux composent une race déconcertante. Ils semblent robustes, et toutes les maladies fondent sur eux ; on les croit sobres, et leur voracité n'a pas d'égale ; ils vivent dans un détachement inviolable, et ils

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

meurent au moment le plus imprévu, en ayant l'air, dignement, de « penser à tout autre chose... » Ils me donnent la plus désagréable sensation d'humilité ; ils remontent si haut dans l'histoire, et moi je suis si récente ; ils viennent de pays si lointains que je ne les explorerai jamais, et je m'en sens mortifiée dans mon amour-propre de voyageuse ; ils ont écouté des langages et vu des spectacles que je m'en irai sans avoir connus, et j'aimerais bien savoir en quoi, eux qui ne sont même pas capables d'écrire, ils ont mérité d'être tellement favorisés par le destin. Et soudain, piquée cette fois au vif, je perds toute velléité d'admiration ; ce sont des chameaux, oui, parfaitement, des chameaux, et du diable si je comprends pourquoi ils s'en croient tant, car jamais animal n'eut plus de ressemblance avec une vieille maritorne...

Les chamelons, autour de leurs mères tanguantes, ont des allures d'oiseaux, pathétiques et gauches : dormant dans le fouillis des litières, parmi les sacs, les plats, les armes, les outres, les meules épaisses de grain, on voit des nourrissons qui oscillent, nus, et coiffés d'un mouchoir rouge. Des petites filles marchent gravement, portant sur leurs dos des enfants enfouis dans des voiles, et elles ont déjà des figures de bronze : des hommes aux stricts bournous blancs cheminent silencieux, indifférents au vacarme, et derrière les chiens

démoniaques, qui voudraient nous dépecer au passage, s'éparpillent les vieilles, décharnées comme des revenants, courant pour les faire taire, avec des anathèmes et des grimaces de monstres chinois.

Mais voici que le vent se précipite sur moi dans une telle rafale que devant mes yeux mêmes, toute la caravane tournoie, et lorsque j'ose enfin relever mes paupières, elle n'est plus là.

§ 4

Entre deux gorges blanchâtres et encaissées, le village de Babar marque l'entrée du Djebel Chechar. Il est draîné de toute couleur et recouvert, comme d'une gangue, par une ambiance blafarde. Les maisons blêmes coulent le long des pentes, et bien que les sources nombreuses ondulent encore vivement sur leurs couches de pierres plates, la chaleur est telle qu'elles sont livides aussi. Jusqu'à la terre des jardins souffreteux qui est grise et donne des sucs ternes. Seuls, les arbres éclatent avec verve, et une petite fille, assise contre un mur nuance de brouillard, flamboie : robe d'incarnat, turban vert aigre, et mains d'orange pur, entièrement gantées de henné.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Il paraît que Babar eut toutefois une importance considérable, et au-dessus des constructions actuelles, il y a les ruines d'un village plus grand dont les habitants étaient si prospères qu'ils en devinrent trop orgueilleux. Ils se rendirent insupportables à leurs voisins et une guerre civile éclata. On cite, à leur propos, les vers suivants :

La tête, la tête m'a tourné
Du lait des jeunes vaches
Et du miel des oiseaux ;
Le blé de l'Hatiba m'a rendu fou,
Et ma tête a donné contre le mur.

Mais il ne subsiste, de ces anciennes grandeurs, que les panaches merveilleux des nobles arbres et les sources qui, au crépuscule seulement, prennent les couleurs subtiles des truites en dévalant mélodieusement le long de leurs froids lits rocheux.

§ 5

Nous allons au café maure, où, dans un coin, on empile des tapis. Quinze hommes sont accroupis autour des piliers rustiques, ou étendus sur des bancs et de minces nattes jaunies. De temps

en temps, ils prennent du café, dans des tasses et avec des cuillers qui sortent évidemment d'une maison de poupées ; ils sont silencieux, semblent mélancoliques, et tombent vite dans une méditation inflexible, les yeux cachés, le corps sans mouvement. Ou alors ils découvrent un pou sur leurs habits, et, toujours taciturnes, sans changer leur expression mécanique, ils déposent au milieu de la pièce l'insecte vivant. Il fait frais et sombre ; les hirondelles aiguës volètent près de leur nid vaguement bleuâtre, accroché aux poutres du plafond ; un sloughi blanc entre, maigre comme un trait, et, avec des glissements de reptile, furète entre les hommes pour trouver à manger. Mosbah discourt sans tarir. — « Toute la journée », m'explique un jeune Chaouya qui revient du service, « nous restons comme ça. Nous sommes des fainéants... »

Cela est tout à fait sûr. Il est sûr aussi, qu'il y a quatre années encore, j'aurais fulminé, avec fougue, contre une indolence pareille. J'aurais dit — ah ! que n'aurais-je pas dit, pour prouver que la seule dignité de la vie est dans l'action ! Aujourd'hui, des révolutions ont passé sur ma tête, et elles m'ont enseigné une plus haute sagesse. Je regarde la chambre silencieuse, les ombres quiètes, les corps assoupis.... Que le rêve indéfini qui en émane me berce aussi ! Que je m'endorme comme eux dans un détachement

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

invincible, que mes mains détendues laissent toutes les ambitions s'en échapper ! Je frissonne en songeant aux années violentes où je ceignais mes reins pour les combats meurtriers. Maintenant mes pensées sont grises et paisibles ; elles m'enveloppent ainsi que les ailes douces de grands oiseaux couchés... Jadis elles surveillaient mon âme comme des dragons de feu, m'excitant à me jeter dans toutes les luttes, insufflant dans mes fibres la conviction néfaste que toutes les causes perdues étaient les coursiers que je devais monter. Elles m'avaient inspiré une telle douleur pour les tristesses contradictoires des autres, une révolte si furieuse contre l'Injustice — qui est l'essence même de la vie — une fièvre si consumante de créer l'Ordre — qui n'est qu'un bouleversement nouveau — une résolution si inexorable de hurler à tous la Vérité — qui n'est qu'une autre forme du mensonge — que je m'étais sentie, d'une façon personnelle et exclusive, responsable de toutes les iniquités commises, de toutes les peines endurées. J'étais le prisonnier qui travaillait dans le désert, transportant les monolithes qui servaient aux pyramides, et mourant là, au soleil, sous le fouet, pour qu'un cadavre de Pharaon pût être glorifié ; j'étais l'esclave jeté aux poissons qui devaient garnir la table de mon maître, une fois que ma chair les aurait engraissés ; j'étais les martyrs, pendus,

écartelés, roués et brûlés vifs au nom de toutes les religions. J'étais les peuples dont les crânes s'empilaient en monuments horrifiques, afin de marquer la route des conquérants de l'Asie ; et les tribus détruites pour faire place à l'homme Blanc. J'étais les petits enfants qu'on employait la nuit dans les factoreries et les usines ; et les femmes qui usaient leur vie à coudre pour moins qu'un morceau de pain ; et les hommes qui gisaient, mutilés et aveugles, sans pouvoir mourir, sur les champs de bataille des généraux, des politiciens et des rois. J'étais le pauvre sans avenir ni chances, dont le cœur, par la crainte de la faim, devenait comme du fer dans sa poitrine ; et on me fusillait, lorsque je protestais dans les émeutes, sur l'ordre des gouvernants aux portefeuilles remplis. J'étais toutes les populations courbées sous la sorcellerie, les terreurs mystiques, le joug des démons, l'obligation des holocaustes, les exigences sombres et sanglantes des divinités. J'étais toutes les créatures humaines qui ont aimé la liberté et ont expiré dans les chaînes ; j'étais les bêtes sauvages enfermées dans les trappes, et les bêtes domestiques cruellement immolées ; et la crucifixion de tous les êtres vivants de cette planète, je l'ai vue dans mon esprit, et dans ma chair, je la souffrais. Finie maintenant, *finie*, cette démence de mon âme, qui aspirait à étreindre l'univers entier ! Je ne

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

m'entretiens plus de progrès ni de victoires ; je ne suis plus le champion d'un Droit évasif ; je ne fais plus de courses ardentes dans le cœur profond, amer et mystérieux des choses. A d'autres de porter le fardeau du monde ! A d'autres de voguer sur la houle des mers ! Ma nef est rentrée, comme celle des visionnaires d'Islam que je contemple, et le seul bien que je demande aux dieux c'est qu'amarrée dans un port solitaire, elle s'effrite doucement sous la lente caresse des flots et des brises. Et, enfin éparse, qu'elle s'enfonce, par une soirée tranquille, dans l'éternité miséricordieuse de l'anéantissement.

§ 6

De nouveau, le bled essentiel, le soleil nu, le chehli débridé. Des sentiers arabes dans un décor rouge... Puis la route automobile reprend, en lacets multiples, et les montagnes se font courtes, massives et complètement arides, des êtres sans couleur ni grandeur, qui sont morts d'ennui.

Au crépuscule, le vent tombe, et Mosbah me raconte des histoires pendant que je chemine. Une fois pour toutes, je dois me mettre dans la tête que Mosbah dit « ton » pour « mon », « demander » pour « dire », et « regarder » pour « voir ». Mais même alors, je comprends peu de chose, malgré mon labeur considérable, aux récits qu'il me narre infatigablement.

« Regarde Arabes », commence Mosbah, « comme ils sont méchants »... Je demande l'autre la gombanie : « Allez, marche pour l'adjoint, et demande à M'sieu la femme mon bère méchant beaucoup. C'est de la blague — elle n'a pas frappe bour la matraque. Il y a bas de fusil. » La femme y demande l'adjoint : « Voilà mon gendre — il frappe bour moi, bour le baton, bour le fusil. » L'adjoint y demande l'autre : « Tu frappes Madame ou non ? — Non, M'sieu, c'est de la blague. » Alors l'adjoint y demande : « Allez, sorte... » Alors l'adjoint y demande à l'Arabe l'autre : « Qu'est-ce qui y a ? Il frappe la femme ou non ? — Non, M'sieu. — Tu regardes le fusil bour la femme ou non ? — Non, M'sieu. » La même chose les deux. « Allez, marche ; allez, sorte... » Alors y demande un Arabe autre. Il vient. Comme l'autre, il n'a pas regarde le fusil, il n'a pas frappe. « Allez, sorte. » L'adjoint y demande : « Sorte. » Quatrième. Alors l'adjoint y demande le mari, il vieux beaucoup : « Qu'est-ce qui y a ? »

« Ya sidi, la femme il attrape comme ça... » Mosbah met ici la main à la gorge. « Alors moi vieux beaucoup, moi pas force. Alors ton fils tu connais ; y garde la femme, y frappe bour mon

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

bère. Alors moi je vois attrape la femme comme ça, moi attrape la casserole. Y a bas de fusil, y a bas de matraque. » Alors l'adjoint : « Comme ça ? — Oui, M'sieu, c'est tout. » Alors l'adjoint y demande les cavaliers : « Allons, marche, toute la gombanie en brison. » Alors en brison l'Arabe demande : « La femme méchant, la femme crrapule, la femme *shaitan*. »

« Et après... ? » je demande, espérant que la suite me fera peut-être deviner le commencement.

« Rien », répond Mosbah. « Il riste encore en brison. Oh !... Des histoires arabes, y en a beaucoup. Toujours l'Arabe des histoires... Abrès il donne yà sidi les jardins, il donne un Arabe autre ; l'autre veut bour moi ; l'autre, non, il n'y a bas bour vous, il y a bour moi aussi. Alors il demande l'autre : « Nous marchons bour la gombanie, bour le Cadi. » Il vient le Cadi, alors le Cadi demande : « Qu'est-ce qui y a ? » — « Ah. sidi, regarde Ali, il brend bour les jardins, bour moi — alors, non M'sieu. » L'autre il demande : « Non, M'sieu. Les jardins bour mon bère. » Alors mon bère il riste bour les jardins bour moi. Alors M'sieu l'autre il demande et il donne l'argent bour mon bère. Alors le Cadi il demande à l'Arabe : « Qu'est-ce qui y a? Y n'a bas la lettre bour le Cadi ? Ecrier le Cadi ou non ? » Il demande l'Arabe : « Non, M'sieu. » Il demande

bour l'affaire à la Djemâa. Mon bère il donne l'argent bour l'autre ; il n'a bas écrier bour le Cadi. Alors le Cadi il demande · « Où il est la Djemâa ? » Mon bère il donne l'argent bour l'autre. Alors il demande l'autre : « Ali, Salah, comme ça. » Alors le Cadi écriait pour la Djemâa ; il vient bour la *mekhma*, le bureau en français. Il vient, l'Arabe, il vient. « Qu'est-ce qui y a ? » il demande le Cadi. L'Arabe y demandait le Cadi : « Ya sidi, M'sieu, il donne l'argent bour l'autre et bayer pour le jardin. » Alors le Cadi il demande l'Arabe l'autre : « Oui, tu as raison. » Alors le Cadi il demande l'Arabe l'autre : « Donne l'argent bour écrier bour la lettre. » Alors le Cadi écriait la lettre bour l'autre : « Voilà les jardins bour vous. » Alors l'affire bour la femme arabe ou ton frère. Mon bère est barti bour le Cadi, et donne l'argent bour le Cadi et demande au Cadi : « Qu'est-ce qui y a ? Les deux enfants bour mon bère — comme moi, comme ton frère le Bashir. » Alors il demande — jamais il touchait l'argent, les jardins, jamais touche. Il riste et mange à la maison, c'est tout. Est barti bour le mari : jamais tu gagnais rien. Alors il cassait, y vient à la maison, y mange... C'est tout. Jamais toucher rien. »

... Et comme il n'y a rien de plus exaspérant que de ne pas pouvoir suivre, faute de souplesse

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

d'esprit, des récits instructifs, je fais ici le serment solennel, si un de mes lecteurs veut bien me traduire les histoires que Mosbah me raconte, de lui envoyer en échange un de mes livres, avec une dédicace effusive, rendant à sa pénétration l'hommage admiratif qui lui est dû.

§ 7

Je ne m'y attendais pas. Personne, voyageant sur cette route close, où les lacets rivalisent de monotonie, ne peut s'attendre à ce spectacle. Il est soudain comme une révélation. On est en train d'invectiver contre le fastidieux paysage, on contourne, assommé, un angle comme tant d'autres, et tout à coup, il y a ceci :

En plein devant soi, une barre de montagnes nues comme des gemmes, et aussi lisses, d'un fauve très précis qui est cependant rosé. Des striures claires ; aucune teinte, de la luminosité seule ; comme des moirures qui jouent dans la trame d'une étoffe, et y sont absorbées. Pâleur très subtile, et immobilité très absolue : choses réelles, et cependant immensément lointaines et différentes — *particulières* — et qui créent un isolement immédiat. La première impression est tout à fait mystérieuse, touche l'imagination, et

la trouble, et je ne sais ce qu'on attend au juste devant ce coloris délicat et ce calme énorme — ni quelles inquiétudes, réveillées par eux, ils vont eux-mêmes combler.

Or, de cette rangée part, avec l'effet de l'impulsion la plus violente, telle une flèche qu'on lance d'un arc bandé, un éperon très haut, très étroit, très aigu, fauve et rose comme la masse qui le projette, et sur son sommet plat il porte, en file indienne, une mosquée, une citadelle, croulante à ses créneaux et pesante à ses assises, et une grande maison fermée et austère. Ce qu'il y a d'impétuosité directe et abrupte dans cette saillie, est inexprimable ; ce sont les sens qu'elle bouscule, c'est à eux qu'elle parle, comme la force parle à la force. Fixe, cet éperon est pourtant une vibration splendide d'intensité. Et si unique est la secousse qu'il donne, qu'on n'aperçoit qu'après, longtemps après, à la base de cette langue de roc, bordant la pointe qu'elle forme, des champs et des arbres qui y déroulent une ceinture épaisse et rutilante.

« C'est Taberdga », me dit Mosbah. « Marche ! »

Je marche machinalement, un peu hébétée. Et dès que j'arrive au tournant suivant, je m'arrête encore. C'est la nature de Taberdga de se manifester par deux fois, en deux chocs de saisissement, car ses parties ne se ressemblent pas entre elles, et aucune des deux ne laisse soupçonner

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal
www.asadlis-amazigh.com

l'autre. Les montagnes qui ont dardé l'éperon se sont soudain ouvertes, creusées et arrondies dans un demi-cercle profond et parfait, et collé à ce cirque d'une nudité rose pâle, étalé dans une dépression ample, l'oued Taberdga s'épanouit en un fer à cheval qui est un coup de couleur verte, une fulgurance et un resplendissement. Limitée par les parois pâles, délicates et inébranlables, cette plaque d'eau et de limon concentre sur elle-même une extravagance inconcevable de verdure, une sève végétale inouïe. Elle s'impose comme une fanfare. Elle assaille les yeux comme un orchestre de trombones et de cymbales perce l'oreille. La merveille, c'est que ce spectacle porte partout répandu en lui la même ardeur, qu'on pose le regard sur le vert lumineux des champs, sur le vert éclatant des arbres fruitiers, sur le vert clair des peupliers, sur le vert sombre et verni des lauriers-roses, ou sur la toison indéfinissable des oliviers, lesquels, sous leur feuillage laineux, distillent des gouttes fixes d'argent neuf. Et pour parachever, par un effet d'opposition, la richesse de cette boucle rare, voici que toute cette masse de ramures vivantes entoure un mamelon plat, dénudé et rose, telle une molécule détachée des montagnes, sur lequel s'érigent un bordj, quelques maisons crème, et cinq files d'oliviers adolescents, à la grâce maigre et aux ovales qui frémissent, blancs...

§ 8

Je passe plusieurs jours à Taberdga, dans ce bordj sur le monticule autour duquel déferlent les hauts flots de feuillage. Un secrétaire y termine sa lune de miel ; il est blond comme les épis, et ses yeux bleus, deux fleurs de lin, ont un regard ferme et direct. Sa femme aux courts cheveux bruns est un page florentin qui ne lui vient pas tout à fait à l'épaule, et quand elle s'enroule à lui, on dirait une églantine sur une gerbe. Chaque midi, le cadi de l'endroit, lainages immaculés et parfaite figure classique, nous offre des repas, où tout l'art de la cuisine arabe s'est déployé ; et chaque soir, le caïd chaouya, de plumage plus sobre et de discours modeste, débouche, avec la plus courtoise bénignité, des flacons de liqueur auxquelles il ne touche jamais. Mosbah, noblement, vient nous voir seulement au dessert, et dans ses yeux âpres et mélancoliques passe, aussitôt réprimée, une satisfaction comme un éclair, à constater que les deux chefs arabes observent strictement, en public, les prescriptions du Prophète à l'endroit du vin. Et la journée s'achève dans le petit jardin du bordj, qui a

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

quelque chose d'un bijou d'émail triangulaire. A sa pointe, une couche de silex met une patine blanche et austère ; quatre colonnettes de granit gris, au grain orange, comme de la bure usée et adoucie, portent d'anciens chapiteaux aux reliefs simples et rongés ; pareils à de hautes bagues vivantes de pourpre profond, les iris cerclent le pied des amandiers flambants et des oliviers froids et délicats ; tout est un peu roide, un peu sévère ; la fraîcheur mauve du crépuscule y coule comme dans une urne ; et puis, contre le ciel fluide, bleu tel un saphir obscur, une lune rose s'applique, immobile, la moitié d'un anneau mince brisé.

§ 9

Tableaux dans la rivière.

Ici, l'oued de Taberdga coule sur de grandes dalles plates, où s'enchâssent, incalculables, des ovales et des ronds de silex miroitant. Ils sont bleu foncé et très lisses, et ressemblent exactement à des fonds de bouteilles cassées. Et l'eau qui les lave est claire et incolore comme l'aube lorsqu'elle poind.

Dans le fer à cheval que décrit l'oued, je vois une sorte de petite crique. Un pan vertical en forme l'arrière-fond, rose et gris, badigeonné, à grands coups de pinceau, de larges ombres noires. Des lauriers-roses, luisants de suc, montent en groupes à l'assaut de ses bases ; d'autres pendent de son sommet en bouquets rigides. Des fissures, les arbres fruitiers jaillissent, tendus et tordus, comme des candélabres renversés. Une grande voûte de roc blême surplombe le tout, et des hauteurs, enfermée dans une rigole profonde, sur des couches de mousses et entre des dentelles de capillaires, une petite cascade tinte allègrement. Elle est vive et diaphane comme un corps de fée, et en irisations changeantes elle s'éparpille dans un étang vert aux moirures noires. Quand le soleil pétille et que la brise siffle, des flammèches d'argent parcourent la surface de la petite mare, telle une flottille rapide, toutes voiles étincelantes cinglées.

Une autre voûte, habillée cette fois de capillaires... Elles ont l'effet d'une multitude de petits lustres verts, découpés, dentelés, ou rassemblés en d'épais festons. Elles ouvrent leurs charmantes feuilles plates, ciselées minutieusement, de chaque côté de leurs fines tiges dures, pareilles à des crins luisants — et tout est délicat plus que je ne puis dire. Un pan de roc est pétri de lierre ;

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

plus compact encore à certains endroits, il strie sa propre matière de colonnettes torses ; une seconde paroi est grise et dépouillée, triste comme un calvaire. A ses pieds, les menthes sauvages font un tapis parfumé violemment, et dans une niche ronde, une alvéole dans un rocher massif, un petit nid de soie noire contient un œuf comme une dragée, bleu pâle, piqué de points marron.

L'oued a des lits multiples : parfois des pierres vastes comme les dalles des bains romains ; parfois des cailloux blancs, veinés d'entrelacs bleus, plus polis que de la fine porcelaine ; ou ronds et bruns, qui forment alors des fioritures auprès des berges ; parfois des silex massés au pied des étangs, et qui paraissent une étoffe épaisse et bleuâtre, plissée irrégulièrement ; parfois des mousses si longues et si souples qu'on dirait des anguilles. Ici, l'eau calme a la séduction fraîche et câline d'une naïade ; là, elle se déverse en torrents brefs, d'un lac à bas-fonds verts luisants dans un autre lac vif de bleu turquoise : elle est froide et riche dans tous ses chatoiements ; et plus loin encore, elle repose dans des flaques qui ont l'air du bronze le plus pur. Les lauriers-roses et les arbres fruitiers trempent dans tous ces miroirs liquides ; ceux-ci leur renvoient leurs belles ombres immobiles, vertes quant aux feuilles, noires quant aux troncs, profondes et

aiguës, lumineuses... Les rives s'évasent dans un long mouvement nonchalant, ou elles se hérissent en marches, en éboulis et morceaux de rocs — entre les pierres poussent pêle-mêle les figuiers, les poiriers, les amandiers au vigoureux élan, les lauriers-roses accroupis, les vignes frénétiques qui enlacent tous les autres arbres, pendent en lianes brunes, en cercles et en nœuds de toutes les hautes branches, se tordent cinquante fois autour d'elles-mêmes, comme des têtes de Méduse tranchées ; et les vieux oliviers douloureux, troués, lacérés, déchiquetés, assombrissent de leur délicat et compact feuillage les champs d'orge sur lesquels ils sont penchés. Sonore, l'eau résonne ; dominante, la menthe embaume ; les rossignols déversent incessamment leurs trilles, et les montagnes anciennes enclosent cette jeunesse végétale, ces parfums et ces chants, nues, impassibles et sereines, bleuissant au crépuscule comme des sépulcres de titans.

Dans le ravin de Tizrit, les petites sources, frêles et incolores, sortent des rocs comme des rubans. Les pierres immenses sont couvertes du velours ras des mousses sombres, et alternent avec des parois gigantesques, oranges et noires, fichées droit. Les capillaires voltigent et ondoient, au bout de leurs tiges raides, sur ces faces vertes ou rouges, ainsi que des papillons. Dans les

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

mares kaki que les ombres rendent brillantes et profondes, les arbres fruitiers baignent leurs pieds et contemplent leurs têtes graves, jetant une intangible soie verte sur les bassins. Sur un sommet, un grand cactus, couleur de sabre nouvellement forgé, lance autour de lui ses bras rigides, et un petit Arabe, un tas de haillons rouges, accolé à la plante bleue, est aussi immobile qu'elle. Les figuiers de Barbarie étendent sur des murailles écarlates leurs plates lames vertes, et les oliviers qui sortent, cinq ou six de la même souche puissante, rassemblent leurs dômes splendides et forment des grottes de fraîcheur, d'obscurité et de paix. Une pastorale sérieuse, simple et pourtant frappée de tristesse — car le roc est nu et grand, et les mystérieuses montagnes sont proches — baignée de silence ombreux, de l'âme du thym et de la menthe, allégée par le trait clair des sources, et que le rossignol avive de ses longs préludes fluides, avant d'éclater en mélodies.

§ 10

L'éperon porte le village de Taberdga comme un coursier magnifique porte un cavalier misérable. Nous y montons par des raidillons abrupts ;

à la pointe même, nous passons sous des blocs prodigieux, tout orange, qui s'inclinent sur des dalles beiges. Dans les crevasses des roches, sur les sommets des plans massifs, les maisons croulantes s'incrustent ; elles ont des étais de bois qui ressemblent à des canons de fusils, jaillissant hors des lézardes, et tous ces couloirs de pierre coloriée sont percés, comme un rayon de miel rouge, par les trouées noires des demeures abandonnées. Très peu de monde habite le village ; les gens ont émigré plus loin dans la plaine, où l'eau est accessible, et les masures qui béent, impressionnent par leur silence plein de malignité. Stricte et morne, la grande maison grise, moderne, à l'extrémité de l'éperon, offense l'œil par la laide rudesse de sa carcasse anguleuse ; un petit marabout blanc, épais, amuse — comme il est rare que les œuvres des hommes fassent autre chose qu'irriter ou amuser ! — puis la forteresse naturelle s'amasse comme de la houle figée, poids énorme et stable, rocailles fondamentales, d'où jaillit une mosquée, et sur lesquelles une maison en cercle, celle de l'imâm, bâtie en nid d'aigle, fait corps avec la pierre éternelle. Je suis admise à voir les femmes ; la mère, au long visage mat, tatoué, fatigué, aux pâles yeux bleus très profonds et tristes, sous des voiles noirs... Dans sa robe de cotonnade sombre, avec un chapelet autour de son cou flétri, elle est rigide

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

et noble, une vieille de grande maison, aux allures de maîtresse. Une dizaine de femmes l'entourent, et des enfants innombrables — turbans noirs aux bandes brillantes, plaques d'argent sur la tête, colliers multiples et lourds entre les larges seins droits, voiles verts sur habits rouges. Et l'épouse de l'imâm, qui a eu treize enfants, porte dans ses bras le seul petit qui lui reste, malade, une frêle poupée brune aux membres minuscules cerclés de bracelets, avec de grands yeux opaques, sérieux et immobiles, un enfant comme un oiseau qui médite, vaguement, sur l'indéfini de la mort qu'il sent mystérieusement s'approcher.

Et j'ai une dernière fois, sur la terrasse de la fantastique demeure, la vision totale de ce point du pays. Au nord, la boucle éclatante de la rivière, un vert inénarrable, frais et profond, splendide et poignant, les champs plats comme des pièces de velours, les nobles môles sombres des arbres, les cierges effilés et plus clairs des peupliers isolés ; au centre, le dard fauve et noir, farouche dans sa vigueur, de l'éperon bondissant ; au sud, les montagnes qui déclinent, plan par plan, gradin par gradin — un déroulement lent, mystique et massif — immuables et nues, amples et agrippées, calmes, calmes incommensurablement... Elles ont toutes les nuances, et pourtant pas de couleur ; nous sommes cinq

Européens qui les contemplons, et aucun de nous n'arrive à les définir ; nous ne pouvons nous entendre sur l'énigme de leur teinte, tant elles sont grises en même temps que lilas, fauves à l'endroit même où elles sont bleues, et par dessus tout, en dépit de leur dureté grave, d'un lisse qui est l'essence de la douceur et de la pureté. Il pleut à torrents, et pendant que j'écris, une brume rose et moëlleuse comme un voile les enveloppe, sans les cacher ou les ternir, et Mosbah me jette son burnous sur la tête, disant solennellement à l'assistance ébahie : « Li cacher son gueule... »

Nous partons un matin, dans une lumière virginale, toute grâce et tout incolore clarté. Et Taberdga, rose sur sa montagne blanchâtre, sans ombres ni estompes, a l'air d'un diadème radieux posé sur une divinité primordiale — une forme seulement, pas même une face — nue, sereine, silencieuse et immobile : le dieu de la Pierre, je crois.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

CHAPITRE III

§ 1

Pendant des kilomètres nous longeons, sur la route de Taberdga à Zaouïa, ce qui me paraît être tout bonnement des demeures de Troglodytes. Une invariable muraille de calcaire tient toute la droite, plate comme une terrasse à son sommet, accumulant à sa base les schistes et les pierres les plus fantastiquement disloqués, tandis qu'entre ce sommet et cette base courent des stries, des tubes ouverts superposés dans le sens de la longueur. Vu de loin, cela a l'air d'innombrables étagères d'une étonnante régularité. De plus, des cavernes, des fissures, des lézardes criblent ces étagères de grands rectangles épaissement noirs, et des bandes de maçonnerie croulante remplissent les fentes entre les différents niveaux. On dirait de gigantesques rayons de miel avec leurs alvéoles. En touffes, les genévriers sortent des crevasses ; une ligne poudreuse d'oli-

viers serpente devant la muraille, des peupliers lèvent leur noir doigt raidi, quelques arbres s'assemblent en éclaboussures claires. Le roc est d'un orange brillant. Quels êtres — quand ? comment ? — vécurent à ces hauteurs, dans ces trous inaccessibles ? Je me tourne vers Mosbah pour lui demander ses lumières. — « *Chawi* », me répond-il simplement, considérant la muraille avec une espèce d'admiration abasourdie. « Ha ! Y volent, comme oiseaux... » Mais je trouve l'explication de Mosbah par trop fantaisiste et, pour résoudre l'énigme, je contemple la montagne de nouveau. Voici que, d'orange qu'elle était, elle est devenue subitement jaune. Je tire mon carnet de ma poche pour noter ce fait curieux, et pendant cet instant, la montagne change et se révèle rose. — « Mosbah, quelle est donc la couleur de ces pierres ? » dis-je perplexe, croyant que peut-être le soleil me donne des hallucinations ; et avant qu'il n'ait eu le temps de me répondre, du diable si la muraille n'a pas passé au bleu !

§ 2

Mais j'ai mal fait d'accuser Mosbah, dans ma stupéfaction, de me fournir des renseignements

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

erronés. Ce sont bien les Berbères qui, dans la période la plus tumultueuse et barbare de leur histoire, firent leurs demeures dans ces grottes vertigineuses. Cette contrée du Djebel Chechar dans laquelle j'avance dérive son nom d'un mot arabe qui signifie caillasse, des pierres brisées. Elle consiste en roches calcaires mêlées de silex, que la lumière ardente, le vent incessant, des rivières peu nombreuses mais extrêmement rapides — le Bedjer, formé de trois affluents qui se confondent au-dessous de Taberdga et qui courent droit à Séiar, le Beni-Barbar et l'Oued-el-Arab — ont creusées et disloquées de la façon la plus impressionnante. Elle a des gorges tourmentées (Foum de Séïar, Foum de Khanga-sidi-Nadji), des ravines compliquées entre lesquelles les torrents serpentent et qui, vues de haut, ressemblent à un immense filet — la *chebka* — et des masses de terre ou de roc isolées (le Madeloua, le Kouja, le Hallab, le Djermouna, le Terimbo) battues, rongées, découpées, torturées, pétries en des formes prodigieuses, absurdes ou tragiques, qui s'élèvent au milieu de la chebka comme des îlots farouches. A travers les brèches de presque tous ces gigantesques pitons on aperçoit — et c'est là un contraste qui donne au Djebel Chechar une note de beauté inouïe — l'étendue lisse du désert.

Or, à cause du travail destructif des éléments

violents, les montagnes, et les falaises qui les accompagnent souvent dans toute leur longueur, et seulement à quelques centaines de mètres de distance, ont une apparence étrange et, si je ne me trompe, unique. Elles sont striées horizontalement par des cannelures superposées, profondes de un mètre cinquante en moyenne, hautes de deux mètres ou même davantage, et criblées de découpures, comme des bouches de petits oueds. Les Berbères appellent ces découpures des *skott* ou descentes, car c'est d'elles que tombent les eaux désordonnées des pentes supérieures, charriant des masses de terre et de pierres qui s'étalent en bourrelets énormes au pied des rangées. A son tour cette érosion constante aboutit, par le morcèlement des montagnes, à la formation des formidables rochers solitaire qui constellent la région et lui donnent, plus que toute autre chose, son caractère sauvage.

Exposé directement aux influences néfastes du climat saharien, le Djebel Chechar est ravagé par des sècheresses fréquentes et impitoyables. Les habitants disent qu'il fut sept fois abandonné, et réoccupé sept fois, à cause des longues famines. Masqueray, qui a magistralement étudié le massif, attribue surtout au manque d'eau ces haines meurtrières entre tribus dont l'Aurès tout entier a été le théâtre pendant des siècles. « Dans les années de sécheresse, » dit-il,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

« les gens ne peuvent quitter leur hameau, car leurs voisins besogneux et craintifs les repoussent s'ils tentent d'émigrer. Il faut qu'ils restent auprès de leur séguia vide. Leurs moutons et leurs chèvres, ne trouvant plus de pousses vertes dans les touffes d'alfa, meurent de faim ; le blé, l'orge, jaunissent à peine sortis de terre ; le palmier privé d'eau menace de ne pas se produire ; les oliviers, les abricotiers, les figuiers, ne portent plus de fruits. Alors commencent les querelles terribles de village à village pour la répartition des derniers filets d'eau ; les gens d'en bas accusent ceux d'en haut ; des vols, des rixes surviennent ; enfin une fraction prend la résolution de sortir à tout prix de cette région dévastée et de se frayer passage, les armes à la main, vers les pâturages du nord. De là, des guerres inexplicables, et, indépendamment des questions de race, des confédérations dont l'effet se fait encore sentir ». J'ai constaté moi-même la désolation effrayante du Djebel Chechar pendant un mauvais printemps, et la peinture qu'en brosse Masqueray est parfaitement exacte. Seulement, depuis que l'Algérie est une colonie française, le déplacement des tribus et leur marche vers le nord sont libres. Il est vrai que les administrateurs ont fort à faire pour départager l'eau avec justice et calmer la perpétuelle angoisse irritée des villages qui se la disputent.

Le Djebel Chechar garde des traces considérables de l'invasion romaine : dans les lits des torrents encore cultivés, sur les mamelons, dans les plaines, et surtout à Zaouïya, à Meleg-el-Ouidan et au-dessus de Khirane. (Zaouïya, notamment, est bâtie avec les pierres d'une petite ville, un municipe, Badove, que les Romains avaient fondée). Je ne suis pas assez forte en archéologie pour avoir pu discerner si les ruines sont celles de postes militaires ou de fermes, mais en tous cas on sait que les colons romains pénétrèrent assez profondément dans le Djebel Chechar. Les canaux de dérivation qu'ils construisirent sont visibles en maints endroits ; un certain nombre des pressoirs à huile dont ils se servaient sont encore en place, et ils cultivèrent l'olivier avec tant de soin que quinze siècles de dévastation n'ont pas détruit leurs plantations, dont les indigènes vivent encore. A ce propos, les pressoirs, dont la solidité atteste le prix coûteux, les olivettes très étendues font supposer que le Djebel Chechar a toujours été fort pauvre en blé et que les colons s'occupaient surtout du commerce de l'huile, qu'ils fabriquaient non seulement pour leur consommation personnelle, mais pour exporter.

Quant à l'histoire du massif, franchement, je n'ai pas le courage de la relater en détail ici, car

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

j'en ai déjà traité dans *Les Oasis dans la Montagne*. Du reste, plus je vieillis, plus l'étude minutieuse des choses passées me paraît, soit en histoire, soit en littérature, soit en art, ennuyeuse et superflue. Il suffit amplement qu'on connaisse les grandes lignes de ce qui fut jadis : c'est aux courants et aux problèmes actuels qu'il convient, à mon sens, de sacrifier notre temps et d'appliquer notre esprit. Ce qui est mort est mort — dieux ! quel allègement que de s'en débarrasser ! Pour en revenir au Djebel Chechar, il y eut là, comme dans le reste de l'Aurès, une population originelle de Berbères (provenant d'éléments ethniques divers) qui fut, non pas soumise, mais enclavée dans la conquête de l'Afrique du Nord par Carthage. Au IIe siècle de l'ère chrétienne, les Romains, qui tenaient depuis longtemps déjà le littoral, portèrent plus avant dans l'intérieur leurs lignes de défense. Quand le massif très turbulent de l'Aurès fut à son tour pacifié, les colons, comme je l'ai déjà dit, l'occupèrent et y restèrent environ trois siècles, bâtissant des fortins et des fermes qui s'appuyaient les uns sur les autres et formaient une espèce de chaîne administrative. Ils vivaient à côté des indigènes plus ou moins assimilés, faisant travailler ceux-ci comme des ouvriers agricoles, leur enseignant vraisemblablement la science de mettre en valeur le sol, de tailler les pierres, de cultiver

les arbres. Procope dit qu'avant l'arrivée des colons, les Berbères menaient l'existence des bêtes — mais avec le temps, l'exemple de leurs maîtres les dégrossit quelque peu. Le Christianisme vint plus tard, achevant l'unité : la colonisation romaine dut alors sembler éternelle...

Panta réi... La décadence suivit le Christianisme, provoquée par les disputes et les schismes religieux dont l'Afrique, si querelleuse, eut plus que sa part, et qui menèrent enfin à de redoutables ruptures sociales. Le commerce périclita, les grands propriétaires s'enfuirent, les indigènes retournèrent à leurs aimables habitudes primitives, s'emparèrent des fermes abandonnées qu'ils n'étaient pas capables de diriger, les saccagèrent et ruinèrent les cités romaines. Ce fut une belle destruction. Les Byzantins ne paraissent pas avoir envahi l'Aurès : on n'y trouve pas de forteresses ou de monuments byzantins, donc on peut croire qu'à part quelques expéditions militaires, auxquelles les Berbères s'opposaient du haut de leurs rochers, le plus souvent avec succès, ils ne s'occupèrent pas beaucoup du Djebel Chechar. Pendant cette absence complète de gouvernement effectif, les indigènes se désorganisèrent tout à fait, et des luttes intestines éclatèrent, d'une férocité particulière. Comme on sait, le pays avait toujours été pauvre, mais les Romains avaient aménagé les eaux, le com-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

merce de l'huile rapportait tant qu'on pouvait acheter des réserves de blé en prévision des périodes de sécheresse, et les municipalités, tout comme les administrateurs aujourd'hui, prenaient des mesures à l'avance pour garantir les habitants contre la famine complète. Les Berbères étaient alors en grande partie sédentaires. Mais quand l'autorité et le commerce eurent disparu, que les séguias mal entretenues par une race foncièrement imprévoyante s'épuisèrent, que les olives non exportées devinrent inutiles et qu'il fut impossible de se procurer du blé, les indigènes durent chercher d'autres ressources. Le moyen le moins pénible était l'élevage du bétail : les Berbères devinrent donc des pasteurs, des *chaouyas*, d'où leur nom actuel. A travers la terre redevenue libre et qui semblait être à tous, les troupeaux furent poussés çà et là, escortés de leurs gardiens nomades, et dans une insécurité, une anarchie pareilles on peut s'imaginer à quels excès se portèrent les habitants âpres, belliqueux et faméliques. C'est surtout pendant cette époque d'indiscipline totale qu'ils construisirent sur les rocs les plus élevés, inaccessibles à leurs ennemis, ces *guelâas* dont l'altitude et la structure nous étonnent encore. Jusqu'aux jours de la conquête française, un régime inconcevable de meurtres, de combats et de pillages représentait l'état social dans l'Aurès.

Il y eut cependant quelques tentatives de gouvernement dans la contrée, car les Arabes, qui avaient vaincu et rançonné les Grecs, fondirent sur l'Aurès et bien qu'ils n'aient jamais réussi à le dominer, ils lui imposèrent, avec l'Islamisme — très tièdement pratiqué par les Berbères — quelques usages plus réglés. Une classe surtout, les marabouts, acquit de l'influence sur les Chaouyas — une influence bienfaisante qui tendait à modérer le désordre. Ces marabouts ou Souïas, parfois honorés à l'extrême, parfois méprisés, selon l'esprit du moment, « ne combattaient pas, passaient leur temps en pratiques religieuses, arrangeaient les différends, enterraient les morts, instruisaient les enfants dans la lecture du Koran et leur inculquaient des principes de morale. Eux seuls enseignaient que l'assassinat est un crime et le vol un délit ». Ce furent aussi les Souïas qui dotèrent l'Aurès de coutumes légales très spéciales et intéressantes ayant trait aux mariages, aux ventes et achats, aux *diyas* (prix du sang), et comme ils siégeaient dans les assemblées de village et que dans les cas difficiles on faisait appel à leurs souvenirs, ils perpétuèrent des traditions qui eurent enfin une force opérante. Leur rôle ne se termina que lorsque le gouvernement français soumit les indigènes au cadi musulman, sous des lois invariables pour tous.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Depuis la Conquête, les Chaouyas de l'Aurès Oriental gardent la plupart de leurs croyances, mais leur manière de vivre se ressent de leurs nouvelles conditions politiques. Ils ont appris que les guerres entre tribus et les assassinats entre individus ne sont plus de mise, et à tout prendre, ils sont parfaitement tranquilles au point de vue civique. Leurs *guelâas*, ces témoins d'un passé martial et barbare, servent de greniers et non pas de citadelles. Leur prospérité est, relativement parlant — car aucune administration ne pourra jamais les protéger tout à fait contre leur climat abominable — bien plus grande qu'autrefois. Les fonctionnaires qui les connaissent et se sont attachés à eux affirment qu'en dépit de leur obstination de montagnards, laquelle rend leur intelligence lente et rétive, ils sont capables de progrès, et qu'ils se rallieront à la marche en avant lorsque les écoles et les institutions agricoles seront assez nombreuses pour les éduquer. *Inschallah !* Que leurs divinités tutélaires exaucent les vœux de ceux qui leur veulent du bien !

§ 3

Jusqu'à Zaouïa, les rocs tombés, tombants, bousculés, convulsés, continuent... Que ce paysage est incohérent et monstrueux : la scène d'un cauchemar qui se prolonge ! Ces hautes montagnes nues et striées, ces falaises qui ressemblent à des châteaux de cartes, en feuilles de pierre très minces au lieu de carton, et qu'on aurait tordus sans complètement les renverser ; ces débris culbutés, agressifs, déchiquetés, ces massives reliques romaines, fondations de camps, tronçons de colonnes, pierres tombales, bassins, fontaines, statues aux visages effacés, quelle mêlée, quelle désolation, quelle inflexibilité, au milieu des horizons roses et sous la surveillance silencieuse des cavernes perçant comme des yeux maléfiques les rocs stériles ! Cette terre est sauvagement méchante : elle dégage la malignité. « Quiconque voudrait apprendre à haïr, et à agir par haine, je l'envoie faire son noviciat ici..... »

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

§ 4

Zaouïa, et la joie délicieuse de rentrer dans la verdure. Les montagnes largement séparées font une cuvette, les arbres se pressent sur les bords de l'Oued Bedjer, et nous pénétrons dans une forêt d'oliviers. Mosbah, qui m'a répété mille fois que le village est bâti exclusivement de pierres romaines, soutient que tous les oliviers furent aussi plantés par les Romains. Les arbres s'élèvent haut, les uns loin des autres, et leur grave et délicat feuillage, qu'aucun remous ne trouble, répand dans la forêt une vaste atmosphère blanchâtre. Des troncs tordus, crevassés, contournés, sombres, sort et m'assaille une suggestion de peine insupportable. Les racines surtout sont tragiques et hallucinantes. Ouvertes, fendues, massives comme des socles, elles ressemblent, non plus à du bois, mais au roc lui-même. Elles sont d'une couleur grise faite par les éléments : les vents, le soleil, les pluies, l'air — une teinte indescriptible, celle de l'âge seul, dure, fixe, et cependant lointaine. Dans leur immobilité raide, on sent que ces oliviers vivent intensément encore, mais que leur vie est différente de celle des autres êtres — sage et hostile à la fois, incomparablement savante, chargée de souffrance et d'endurance, elle apporte — oui, je crois que c'est cela qu'elle projette — la notion d'une douloureuse éternité.

..... Longeant d'un côté la forêt froide, très pâlement ténébreuse des oliviers, montent les murs des jardins et une profusion de dômes verts. Les champs de blé et d'orge sont denses et moirés, comme des pièces de velours jetées négligemment par terre. Devant la place, quatre ou cinq palmiers, les premiers que je vois dans l'Aurès Oriental, courbent leurs têtes métalliques ; sous le bleu délicat et vif du ciel s'élève une mosquée aux arcades et aux colonnes lisses, aux beaux chapiteaux anciens et roussis [1], et se découpent au loin les montagnes, en taillades de ce pourpre doux et brûlant qu'on trouve dans le cœur des œillets.

1. La mosquée de Sidi-Messaoud-ben-Hamed, très vénérée, contient la tombe du marabout. Elle est pauvre, en très mauvais état, et a un besoin urgent de réparations. La plupart des habitants de Zaouia s'assemblent dans la cour pour me prier d'écrire « au Gouvernement Général » afin que celui-ci leur octroie mille francs pour restaurer l'édifice. Je transmets donc ces vœux aux autorités compétentes.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

§ 5

Un jardin qui est un brin de perfection... Dans l'arrière-fond, les montagnes le limitent, un haut rideau fauve et pourpre illuminé d'argent ; un peuplier s'y érige comme une plume immobile, et les oliviers le bornent, marchant les uns derrière les autres, ainsi que des soldats qui portent leur bouclier sur leur tête. Les grenadiers forment une broderie verte piquée de mille nœuds rouges ; les vignes claires caressent les pieux sur lesquels elles courent ; en basses bordures massives, s'alignent les ruches couvertes de nattes jaunes. Les lauriers gaînent un ruisseau mince comme une antenne, et une harpe chante dans son flot léger et incessant. Les plantes aromatiques mariées font une lyre sombre ; le ciel a la vive douceur d'un ciel provençal ; des fumées y étirent leurs longues chevelures bleues, et sur ce losange de terre close et charmante, il pleut de la lumière.

§ 6

El-Hamra.

Nous sommes accompagnés par des cromlechs, des menhirs et des dolmens, des rocs jaunes, comme des champignons monstrueux, massifs et épars, criblés d'ouvertures. Entre les fissures, les voûtes et les trous, se fichent les petits murs de pierres orange qui marquent les maisons, et flamboyent des figures rouges qui sont des femmes.

J'habite à El-Hamra une maison chaouya. On l'a vidée et nettoyée ; il n'y reste plus qu'une table, deux chaises et un banc de pierre. La pièce d'entrée, où je dors, a des trous qui ne se ferment pas et qui servent de fenêtres. Le plancher est de terre et s'envole en tourbillons chaque fois qu'on y laisse choir quelque chose ; le plafond a du chaume autour de ses poutrelles. On installe mon lit de camp sur des tapis d'où sautent les puces et où somnolent les poux, et sous les poutrelles d'où tombent les scorpions. Derrière, de la cuisine remplie de débris, et de l'étable remplie de fumier, surgissent en nuages des milliers de mouches. Lorsque je me retire

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

dans la cour, il faut avertir tous les hommes : ils sortent gravement de la maison, mais les chiens des habitations voisines devinent, je suppose, que je suis sans défense, et choisissent ces moments propices pour m'assaillir en hurlant. Je déserte toutes les décences ; je crie autant que les chiens, et Mosbah, en détournant son regard, accourt avec un bâton. Les mules et mon cheval passent triomphalement à travers ma chambre à coucher pour se rendre à l'écurie ; la nuit, j'entends des bruits furtifs sous les branchages ou sous la paille, et, un soir, comme je m'apprête à souffler ma chandelle, je vois une petite vipère brune, tout près de mon lit, exécuter une danse solitaire et gracieuse avant de s'enfuir.

Je prends mes repas avec le caïd sur l'unique table, et invariablement je découvre, entre mon assiette et mon verre, deux ou trois poux dont j'interromps sans remords, entre mes ongles meurtriers, la lente promenade. On me fait une hécatombe de volailles ; Ali, le cuisinier de mon hôte, sort de deux mallettes des casseroles et des plats, allume à même le sol un feu asphyxiant, et nous présente deux fois par jour une poule bouillie, puis une poule aux petits pois, puis une poule aux fèves. Quand la nuit tombe, il me poursuit avec sollicitude. Je dois ôter mes vêtements « vite », et sauter dans mon lit sans tergiversations, car il y a par terre « des petites bêtes

pas propres ». J'ai beau sauter, les petites bêtes partagent ma couche. Mosbah s'allonge sur ses bournous dans ma chambre, en ligne oblique, barrant l'entrée. Il fait étouffant comme dans un bain turc ; je sue et je soupire, mais Mosbah refuse d'aérer. « Arabes crapules, va ! » répète-t-il à toutes mes prières. On livre des combats tenaces, ici, à la vertu de Mosbah : il m'en fait part avec un grand mépris pour tous les kaouds, cocus volontaires, qui à l'entendre composent la population mâle du village. — « Ils m'ont dit », raconte-t-il, « quand la femme qui écrit sera endormie, viens chez nous, il y a une belle femme. » « Et si elle se réveille et appelle, » a répondu mon sage, « et je ne suis pas là, j'irai coucher en brison chez l'administrateur. Je m'en fous, de la belle femme. » Passant des tentations particulières à des considérations générales, Mosbah m'apprend qu'il approuve notre façon européenne d'aller chercher asile, dans un hôtel, avec une maîtresse : « ça ne se sait pas, donc, pas d'histoires, et on ne prend pas le fusil. Chez les Arabes, au contraire, la bouche marche, marche, marche toujours — jamais fermée. » Je m'endors pendant qu'il commente les intrigues qui foisonnent dans le village ; il y en a qui sont extrêmement curieuses : quels dessous frénétiques a cette vie en apparence grave, simple et immobile ! Mais ce qu'il y a de plus extra-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ordinaire encore, c'est que, bien que Mosbah me parle en français, que personne d'autre, autour de nous, ne connaisse cette langue, et que nous soyons seuls lorsqu'il se livre à ces confidences, le lendemain, le caïd me fait mystérieusement savoir que Mosbah est « un peu chaud », et que je ne dois pas ajouter foi à ses histoires. Il « ne sait pas toujours ce qu'il dit... » Et Mosbah, par dessus le marché, est de source différente, informé aussi de ce jugement !...

§ 7

Ici, les montagnes se referment en bague ; toutes, pierrailleuses et nues. Leurs pentes calcaires ont tant de couches qu'elles font songer à ces gâteaux nommés mille-feuilles. Des pans et des éboulis rompent les lignes horizontales, peints, selon l'heure du jour, d'orange, de rose et de noir. Les jardins suivent l'oued, si beaux qu'on aimerait s'y étendre : on a presque la certitude qu'on y serait heureux. Les arbres sont une toison embrasée, brûlant au soleil ; des fruits multiples s'y juxtaposent, mais ce sont surtout les figuiers, coiffés de vignes, qui accaparent la place : des êtres avides aux bras d'idole

hindoue, longs, bas, happeurs. Leurs branches s'étendent sur les séguias pour ramasser et étrangler les minces filets. Entre les potagers et les vergers magnifiques, les champs s'étalent comme des lacs sur lesquels pas une ombre ne tombe. Mais tous ne sont point pareils : à côté des larges taches brillantes sont posés des espaces pâles, d'un or si effacé que parfois il semble blanc. Quand on les regarde, on a un choc de grande pitié : on s'aperçoit que ce sont des squelettes ; le blé s'est desséché sur pied, l'année sera néfaste. Les oliviers en vigie au sortir des champs accroissent soudain ma tristesse : ils sont étranges et immobiles dans leurs poses torturées, leurs troncs béants et leurs puissantes racines, figées en plein tumulte. Il me paraît que leur feuillage a une grâce funéraire, issu de ces socles couleur de temps, qui contemplent tout d'un air éternel, inébranlables et indifférents. J'écoute les gens se plaindre. Ils savent qu'ils auront faim : la note de leur angoisse est rude et rauque, et pendant qu'ils me parlent, leurs yeux prennent une expression d'appréhension féroce. Que faire ? On sent des êtres saisis entre deux fatalités : la terre et le soleil, qui dans ce lieu ont une inexorable malveillance.

Au-delà des jardins, le village escalade insensiblement plusieurs degrés. Il est d'une teinte

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

orange atténuée de gris ; les lignes qui se superposent sont confuses, ourlées de franges aiguës et blanchâtres : broussailles, branches séchées, fagots piquants et épineux, enchâssés dans les murs des terrasses, pour empêcher que « les voleurs de femmes » n'entreprennent, le soir, des promenades déshonnêtes. Des peupliers oscillent dans la brise, et les rossignols s'époumonnent. Dans ce pâle orange et ce gris délicat, les murs des maisons se revêtent d'or, les barrières sombres des lauriers portent des roses ouvertes, et les gobelets verts des figuiers de Barbarie, posés directement, sans tige, sur les lames, enferment des fleurs jaunes. Au crépuscule tous les tons s'effacent : les lueurs exténuées se patinent, et le ciel se recourbe enfin sur le village comme une coupe d'ivoire sur une ancienne poterie.

§ 8

D'El-Hamra à Louendourah.

Les caractéristiques les plus singulières du Djebel Chechar s'intensifient sur ce parcours. Mosbah m'apprend que le Seigneur a réuni toutes les pierres du monde et les a mises dans ce lieu,

et pour une fois l'explication me paraît vraisemblable. Les montagnes se font de plus en plus hautes, de plus en plus crevassées, fendillées, cassées, feuilletées ; elles se déversent et s'en vont presque, en blocs, en pans, en des myriades de cailloux. Quelques groupes de choses vivantes surgissent çà et là du rigide désordre : des figuiers noués ou des peupliers résistants. Mais les champs sont blancs, et se déroulent comme un long suaire, et bientôt le paysage devient exclusivement une masse de matière minérale, hachée, éventrée, fouillée par des outils incompréhensibles. Et malgré les couleurs éclatantes qui inondent ses couches de calcaire, elle ne présente plus rien que la dureté et la désolation.

Louendourah. Même décor, mêmes ruines, mêmes lamentations. Les habitants ont délaissé le village et campent dans les jardins ; je vois ceux-ci d'en haut : les oliviers changeants, les arbres fruitiers lustrés, le jet long, grêle, terni des palmiers, les champs vivants, comme des mouchoirs verts déployés, les champs morts, comme des linceuls. Et, fusant de partout, les longues notes liquides des intarissables rossignols allègres.

Au-delà du village, des pierres, et des pierres, et des pierres. Des pierres en forme de piédes-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

taux, des pierres en forme de crêtes, nettes comme à travers un stéréoscope, des pierres en forme de meules avec un roc prodigieux posé verticalement sur les deux énormes roues couchées. Plus une trace de végétation sauf dans le fond de l'Oued Beni-Barbar, où une eau languissante, presque croupie, mouille à peine les pieds des tamarix et des lauriers-roses. Tout est dénudé, écroulé, brisé : on dirait que les montagnes se sont répandues. Ce lieu est sans pitié, et son silence est sinistre. Tel dut être le désert de pierres où la vieille Sara jalouse fit jeter la concubine et le fils de son pleutre de mari. Il y a ici, du reste, des traditions presque bibliques, car la légende des Beni-Barbar veut que Pharaon ait campé tout près de Séiar, et les indigènes montrent encore trois énormes pierres sur lesquelles ses serviteurs préparèrent le repas royal. On sent déjà la fièvre dans cet endroit triste et brûlant, et comme pour le rendre encore plus oppressif, les rangées déchiquetées qui le délimitent de chaque côté se trouvent barrées à l'horizon par une chaîne mauve aux cannelures profondes, une haute et massive tapisserie qui tombe d'un seul mouvement rigide, en plis uniformes et épais.

§ 9

Le Sud commence à Séiar, oasis ravagée s'il en fut. Une sécheresse et une chaleur nauséabondes, une désolation et une détresse pesantes, et toutes les teintes du désert. On me dit qu'il y a quinze ans Séiar était superbe, mais j'en doute énergiquement. Dans tous les cas, aujourd'hui l'oued est un canal calciné, la terre est blanche, mais blanche comme de la chaux, le village est vide, sauf pour quelques *khammès*, les « serfs » actuels, qui gardent les jardins cuits. Autour de chaque palmier monte une ceinture de pierres livides ; aucun légume, aucune plante ne poussent entre les troncs gris, et les haies des mornes djerids aggravent la note blême de l'oasis étouffée. Le ciel est absolument fixe, incolore et pur ; les montagnes embrasées sont aussi nues que lui, et au sud se déploie la pâleur plate et ample des sables de Négrine. Pendant six heures nous restons étendus, haletants, sous les branches basses des dattiers ; les Arabes se lèvent l'un après l'autre pour faire leur prière, puis ils se recouchent, et demeurent sans bouger. Dans cette ambiance si lourde et obsédante, toute

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

velléité d'effort corporel est dissoute à peine née.

Comme ce sol brûlé et cet air flambant engendrent la souffrance ! Avec la verdure qui a cessé de croître, et l'eau qui a cessé de couler, toute poésie a disparu : c'est la forte, la nostalgique et mortelle fascination du Sud qui règne ici, seule. Les gens sont courbés sous le joug des maux physiques, et leur âpreté naturelle me paraît exacerbée. Dès qu'on entre dans l'atmosphère du désert, les détresses morales et matérielles prennent un accent, une multiplicité atroces, et il faut attendre, longtemps, que l'irritation et la pitié s'apaisent en soi-même, pour juger avec justice de tout ce que l'on voit.

On voit d'abord — c'est ce qui s'agrippe le plus aux yeux et au cœur, qui les hante, qui les enfièvre — une population pauvre au-delà de tout ce que nous, Occidentaux, pouvons imaginer en fait de pauvreté. Même dans le Caucase du Nord, où pendant neuf mois de l'année les habitants vivent sous terre parmi leurs bêtes, je n'ai point rencontré un genre d'existence qui puisse être comparé à celui-ci. Ce sont des demeures en boue séchée, si sales et si nues, si infectées d'ordures et de mouches, qu'on n'a point le droit de leur donner le nom de maisons, mais dans lesquelles, pourtant, durant leur vie entière, les femmes sont enfermées. Ce sont des habits en guenilles et en loques, qu'on ne change pas,

qui sont couverts et doublés de vermine et de toutes sortes de germes contagieux. C'est la nourriture qui est toujours insuffisante, même pendant les années fertiles, ces Chaouyas des oasis aurésiennes ne mangent pas de viande, se contentent, forcément, d'un plat de couscouss grossier par jour, avec une poignée de dattes et parfois une galette de pain. Lorsque l'année est mauvaise, comme au temps où j'écris, c'est la famine, le manque brutal, positif, irrémédiable, d'orge, de blé et de fruits. C'est l'eau qui tarit à la fin du bref printemps, la chasse incessante au ruisseau qui filtre quelque part, aux trois-quarts épuisé, loin du village ; ou, dans les cités les plus heureuses, où l'on a réussi à capter les sources, les longues attentes devant le réservoir commun, pollué par les bêtes, d'où on retire un liquide rationné et boueux. C'est l'angoisse de voir les troupeaux mourir, et la fatigue affreuse de traverser les plaines, sous le soleil assassin qui a tout pulvérisé. Ce sont les corps crasseux et décharnés, souvent creusés de plaies. C'est la gale, la teigne, la tuberculose, les stigmates de la syphilis et la lividité de la fièvre. Ce sont les yeux, les yeux précieux des hommes, des femmes, des enfants, d'où dégouttent les purulences de l'ophtalmie implacable, les pauvres yeux humains qui devraient être sacrés, surtout dans un pays où la lumière est l'essentiel réconfort et la vue

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

l'indispensable condition du travail ; les yeux qui, enflés, fermés, décolorés, douloureux, sont condamnés à s'éteindre. J'estime que, dans le Sud, sept Arabes sur dix sont aveugles ou vont inévitablement le devenir. Quelle vie mènent donc ces êtres dans leur obscurité ? Il n'y a pas de métiers, ici, pour les aveugles : il ne leur reste qu'une longue torpeur. On les y voit plongés, les hommes au coin des ruelles, sur le pas des portes, les femmes dans les cours où elles ne s'affairent plus, et sur leurs faces effondrées une lassitude lugubre est inscrite. Comment les sauver ? Où sont les secours, les dévouements que notre civilisation leur doit ? On ne fait pas encore grand'chose contre le fléau, pire que la lèpre, qui les tourmente, qui les retranche du monde des heureux, des utiles, des vivants. J'ai une vision : cette race indigente, assoiffée, affamée, nue, frappée de maladies fatales, je la vois se coucher lentement, autour des maisons et dans les jardins, enténébrée sous le soleil magnifique, impuissante à se mouvoir, inapte à exister, jusqu'à ce que, enfin, tout frémissement y cesse et que les sables encerclent un peuple de morts.

Je suppose qu'il y a un remède, et qu'il viendra, lorsqu'on aura changé l'économie du monde entier. Il faudrait revivre au siècle cinquantième, pour savoir si les idées qui commencent aujourd'hui — si difficilement ! — à éclore, auront été mises en œuvre. Même avec une bonne volonté sincère, on ne transformera pas de sitôt les conditions de ce peuple que tout accable : la nature, son propre tempérament et son propre destin. Il est martyrisé, d'une part, par les lieux mêmes qu'il habite, dépourvus d'eau, sablonneux et rocailleux, rôtis jusqu'aux entrailles par la chaleur furibonde, et qui lui dispensent une invincible misère matérielle. Il est par son essence apathique, et par son infortune il est ignorant. Il a une religion qui, mal interprétée, le mène à un excès tragique de résignation stupide. Il se révèle encore inapte à toute prévoyance, à la co-opération, aux efforts réfléchis, déterminés et persévérants. Il est ligotté par des coutumes, des attitudes, des rancunes, des croyances et des respects séculaires. Il a des tares nationales, dont témoignent un grand nombre des chefs de son sang qui l'administrent : vanité, vénalité, âpreté au gain personnel, manque de véracité et d'un sens soutenu du devoir. On peut affirmer que la conscience professionnelle est chez beaucoup presque inexistante : caïds, cadis, hodjas, gardes forestiers, cavaliers, dès qu'il sont le moindre pouvoir, souvent en abusent. Il ne m'a pas été donné de connaître un seul infirmier indigène qui pratiquât régulièrement ses tournées obligatoires, ou qui ne vendît point aux Arabes les remèdes que l'Etat lui con-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

fiait pour être distribués gratis. Dans son ensemble, l'âme de la race est encore celle d'un enfant borné et violent. D'autre part, ces gens sont gouvernés par un pays dont l'autorité — ce m'est à la fois une joie et un devoir que de le dire — se fait de plus en plus compréhensive, active et secourable, mais qui se débat contre des difficultés financières intimes, impérieuses et pressantes ; qui a un budget colonial fort restreint, et qui dispose d'un nombre extrêmement limité de fonctionnaires compétents. Les besoins de ses sujets sont urgents et énormes : routes, canalisations, écoles, hôpitaux, médicaments, médecins, médecins par dessus tout, médecins à inscrire à la tête de tous les progrès et de toutes les réformes ; mais dans la métropole même les ressources et les hommes font défaut, et la vaste aide lucide qui est nécessaire ne peut être donnée. Que faire ? Je commence à vieillir : je suis maintenant plus portée à plaindre, je crois, qu'à accuser. Et, du reste, ma foi, qui suscitait mes indignations anciennes, s'est effritée. A leur manière, tous les hommes sont des victimes, et si l'on faisait tous les calculs et pesait à justes balances, il y a des chances pour qu'en fin de compte le grand responsable se trouve être l'imbécile et aveugle création.

On m'amène une jeune fille de seize ans. Le

bel être, plein de chaude et souple vie ! Le grave visage ovale a le velouté, les rondeurs, d'un pétale d'iris ; quatre petites croix bleues le marquent, rehaussant sa finesse. Les lèvres sont passionnées et sérieuses, à la fois celles d'un enfant et d'une courtisane, et l'air est paisible, comme si ce beau corps était encore inconscient de sa séduction. Les cotonnades noires qui drapent le buste épanoui et la tête pâle donnent quelque chose de seigneurial à la grâce de cette adolescente. Mais les longs yeux sont clos et tuméfiés, et un pus jaune en déborde. On me demande de la soigner. Comment la soigner ?

« Mais cette petite va devenir *aveugle !* Mais c'est criminel ! Depuis quand est-elle ainsi ? »

Mosbah, qu'on a admis dans la cour, traduit mes reproches. « Depuis quatre ans, » répond la mère.

Je parle haut, avec force, pour qu'on comprenne que c'est urgent.

— « Il faut voir un médecin tout de suite ! Pourquoi ne la mène-t-on pas à X ? »

— « Parce que l'infirmier arabe à X demande trop d'argent. »

— « Mais le Beylik le paie afin qu'il soigne pour rien ! »

Tout le groupe se répand aussitôt en renseignements. L'infirmier arabe de X, s'il faut en croire ses concitoyens, n'est certes pas un modèle d'intégrité civique.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

— « Alors elle doit être conduite à Khenchela. Il y a là un hôpital où le médecin est français... »

Nouvelles explications. Il faut une mule pour se rendre à Khenchela. Trois jours de voyage et la bête à nourrir. On est trop pauvre, les récoltes n'ont rien donné. Je regarde les bras de la malade qui sont chargés de bracelets d'argent.

— « Mosbah, dis-leur donc de vendre un de ces anneaux ! Fais-leur comprendre qu'il vaut mieux que l'enfant ait moins d'ornements et qu'elle puisse voir ! »

Mais les visages anxieux se ferment, et les parents se taisent. « On ne peut pas, » me répond Mosbah. « Tu comprends, il faut qu'elle se marie... Elle doit avoir des bracelets quand elle se mariera.... »

Je ne réussis pas à les convaincre. Ils préfèrent qu'elle perde ses yeux plutôt que ses bijoux. Lasse enfin de mes arguments inutiles, j'offre de payer moi-même le trajet. Ici encore, Mosbah intervient.

— « Ne donne pas d'argent, » me dit-il. « Ils garderont l'argent et n'enverront pas la fille. Ecris une lettre pour l'administrateur. »

J'écris la lettre ; je demande qu'on envoie la patiente à Khenchela à mes frais. Mais j'ai déçu tout le monde. J'aurais dû guérir l'enfant sur place : à quoi bon ces projets, ces déplacements,

ces efforts ? C'est trop difficile, c'est trop insolite. *Mekhtoub !* Il est plus aisé d'obéir à Allah, dont c'est apparemment la volonté que leur fille ne contemple plus le soleil.

... Que faire ?

§ 10

Nous retournons à El-Hamra d'où il faut suivre une ligne nouvelle, et les pierres m'ébahissent tellement que je ne puis me retenir d'en parler. Je jure que les mains d'un cyclope ont saisi toute cette contrée, l'ont secouée avec furie, avec démence, l'ont déchirée, l'ont rejetée n'importe comment, au hasard de la rage, et que tout le mouvement épileptique, imprimé à cette masse minérale, s'est figé dans le paysage. Ces pierres — je cherche pendant des heures pour définir exactement l'impression qu'elles produisent — ces pierres.... Mais je veux être pendue si elles ne sont pas saoules ! Elles *titubent* ; elles sont juchées de côté sans qu'elles tombent ; elles font des prouesses d'acrobates pour se tenir en équilibre sur l'extrême sommet des blocs, qui plongent eux-mêmes en avant, comme des coursiers ; on dirait une séance équestre, hardie jusqu'à l'inconcevable,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

entreprise pour épater.... Elles sont assises sur leurs derrières, comme d'immenses crapauds pétrifiés, et leurs têtes plates, leurs stries creuses rappellent la bouche béante d'un caméléon étonné. Pas un roc qui soit droit, redressé, en plan normal. Il n'y a aucune ordonnance : les lignes se croisent, les formes se décapitent, les croupes se battent, et tiennent debout quand même à l'encontre de toutes les lois physiques. Ce qui ajoute à l'inimaginable étrangeté de la scène, c'est que ces fantastiques, ces fous débris n'ont pas coulé des montagnes ; ils en sont loin, on les a éparpillés, ou ils ont surgi tout seuls, des êtres indépendants, violents et capricieux. Toutes leurs poses sont véhémentes et absurdes, un défi à ce qui est connu. J'ai dit qu'ils étaient figés... Cela doit être vrai, puisqu'ils ne bougent pas, mais ce fut au milieu d'élans effarants, de bonds de fauves, qu'ils ont été arrêtés. Et si les djinns les animaient, une nuit, ces pierres sauteraient du coup à la gorge l'une de l'autre.

CHAPITRE IV

§ 1

La première guelâa que je vois dans l'Aurès Oriental est Tizigrarine. J'ai déjà parlé des guelâas : elles furent jadis des forteresses ou redoutes indigènes compactes, isolées, situées le plus haut possible sur les escarpements presqu'inabordables, les cônes les plus aigus ou dans les cavernes, *afri*, les plus reculées des rochers. Elles ont été, comme on sait, d'une importance capitale dans l'histoire des peuples primitifs de l'Afrique et de l'Asie. Divisées à l'intérieur par des cours en une multitude de bâtiments, elles formaient des greniers généraux, des garde-meubles publics, des entrepôts communaux où les habitants mettaient en sûreté leur grain, leurs dattes, leurs légumes, leurs fruits, toutes leurs richesses de l'année. Lorsque les tribus ennemies fondaient sur les grisâtres villages coniques, les assaillis quittaient leurs faibles maisons, qui eussent été

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

très facilement forcées dans les attaques, et, assemblés dans les enceintes des guelâas, les défendaient jusqu'au dernier mâle. Ils font songer, au dire de Masqueray, aux Hollandais épiques du XVIIIe siècle qui, plutôt que de laisser prendre leurs navires chargés d'épices, combattaient du haut des mâts, des voiles, des vergues, et de tous les ponts, jusqu'à la mort de l'équipage entier. Maintenant que l'ordre a été établi et qu'aucun assaut étranger n'est plus à craindre, les guelâas servent de lieu de séchage et d'entrepôts régulateurs de la consommation. Le chef de famille y prend, mois par mois, dans la grange dont il s'est rendu propriétaire exclusif, les provisions qui sont nécessaires à son ménage, et il évite ainsi, en les distribuant avec une certaine méthode, qu'elles soient trop hâtivement gaspillées. Empilées dans les maisons, ces réserves seraient vite dilapidées par les vols des malicieux petits enfants ou par l'indifférence des femmes, qui, devant ces amoncellements apparemment inépuisables, ne sauraient point, dans leurs cervelles d'imprévoyantes, les répartir prudemment. Les nomades, en outre, seraient accablés s'ils devaient traîner après eux dans leurs errances leurs récoltes de l'année. Et surtout, la tradition est là, qui veut que toute coutume soit indéfiniment continuée.

Tizigrarine est posté à l'entrée d'une région

qui est le véritable pays des guelâas, et avec Kébèche c'est la forteresse qui évoque avec le plus de saisissante exactitude les demeures et les mœurs des Berbères au moyen-âge. Historiquement, il est un des refuges les plus anciens et les plus fameux de l'Aurès. Il se présente sous les couleurs habituelles de la contrée, en une masse fauve et orange couronnant, comme de juste, une énorme falaise à pic, dentelée, ébréchée et striée : entassement d'étagères rosâtres et blanchâtres. Quand on la regarde attentivement on se rend compte qu'entre les interstices il y a des maisons. Comment les hommes ont pu élever des murailles à une si grande hauteur, comment ils pouvaient monter dans ces demeures avec leurs femmes, leurs enfants, leurs mules, leurs provisions, comment ils pouvaient dégringoler et escalader chaque jour, pour aller chercher de l'eau — car Tizigrarine n'a ni sources ni puits — ces parois verticales me reste un mystère. Des exploits de cette sorte me semblent surhumains, à moi qui ne puis mettre le nez à la fenêtre d'un étage ordinaire sans avoir le vertige. Nous arrêtons nos bêtes au pied de la montagne, enfilons un sentier comme un escalier, glissant, étroit et périlleux, et nous arrivons devant une porte monumentale qu'on ouvre laborieusement avec une clef arabe gigantesque. Nous voilà dans une espèce de couloir. Il est large de quelques centi-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

mètres et circule au bord même du massif entre des blocs monstrueux recourbés au-dessus de nos têtes comme une voûte, tandis que le flanquent d'une part l'abîme et de l'autre des perches de bois, surgissant des fissures, soudaines, longues et aiguës. Le sentier invraisemblable continue à monter et débouche sur une terrasse aérienne cerclée d'un parapet très bas. On peut encore grimper jusqu'à deux pointes de rocher qui dominent toute la place. Je grimpe, mais accrochée à la main du guide et en fermant les yeux. Quel village ! Autour de la terrasse, sur les pentes les plus abruptes, dans les coins les moins accessibles, les maisons sont suspendues comme des nids d'hirondelles. A cause de la sécheresse, les gens ont émigré et les quarante masures qui composent la guelâa sont désertes. Rondes, à moitié écroulées, toits plats, portes ouvertes, elles bouchent les cavernes naturelles, elles prolongent par en haut les pans droits, elles remplissent les stries, c'est-à-dire qu'elles constituent l'intérieur même des stries revêtues de petits murs... On a construit ces maisons en enfonçant des pieux dans les crevasses, puis en étendant des bâtons en travers et en recouvrant cette frêle armature de grosses pierres. L'architecture intérieure est aussi peu compliquée ; une portion de la strate sert de grenier, une autre d'écurie, une dernière de chambre. Il y a trois cents siècles, les

premiers hommes ne devaient pas s'abriter autrement ! Toutes ces demeures, par un côté au moins, bordent le gouffre : si une maison s'effondre, les habitants sont précipités dans le vide. Du reste, lorsque ceux-ci cheminent sur le petit sentier qui s'aventure sur les toits et sur les pierres extérieures supportées seulement par quelques perches, un mouvement brusque, la plus légère oscillation leur feraient perdre pied. Je ne suis pas étonnée d'apprendre que même ces Chaouyas déconcertants tombent de temps en temps dans l'espace. « L'homme, ici, comme un aigle, » me dit Mosbah. Comme on comprend que dans les temps barbares les gens de Tizigrarine aient pu défier victorieusement toutes les forces humaines !

Dans quelques petites pièces sombres je vois les provisions, dattes, fruits séchés, orge, cordes, mais cette année, la guelâa est affreusement pauvre. La grande source de richesse, les ruches, est épuisée aussi : ces couffins de paille, ficelés, recouvertes d'épaisses nattes grises, ne contiennent rien de vivant ; plus de miel, les abeilles sont mortes ou parties. Il n'y a d'animé sur ces grands rocs ternes que la population verte des figuiers de Barbarie. Au milieu du vaste paysage pierreux mauve et brun, hérissé en arêtes, en épines, en paravents, en colonnes, aplati subitement en dalles, si incohérent, dur et

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

désolé à la fois, le bloc silencieux et vide de Tizagrarine a l'aspect d'un monolithe, encore plus triste que les autres à cause des traces pitoyables de vie humaine que la pierre et le soleil ont vaincue.

§ 2

Moutonnements grisâtres, jaunâtres, émaillés de touffes d'alfa ; deux ou trois villages insignifiants ; des figuiers si bas qu'une fois couché sous leurs rameaux, on peut à peine lever la tête sans la heurter aux branches, et si frais que, malgré le soleil, on endosse un manteau. A une demi-heure de Djellal, une belle vision brève de pâleurs superposées, toutes distinctes ; des fantômes de montagnes d'un jaune épuisé, lamé de vert, des nuages ronds aux teintes d'églantines, et venant mourir de très loin contre les montagnes or et les nuages roses, une mer bleue, légère jusqu'à la blancheur — le Sahara.

Djellal est juché sur une falaise et de la route le pan livide et vertical qu'il couronne est inaccessible. Je n'ai jamais vu un village plus blafard, plus fermé sur ses devants et plus impossible à distinguer des rocs parmi lesquels il est bâti.

Comme à Tizigrarine, les murs des maisons suivent les contours de la montagne elle-même, en épousant les tournants, si bien que seules les trouées noires des portes indiquent qu'il y a ici des habitations. Le paysage est en cercles de collines qui se dégradent, en éperons de plus en plus bas, projetés comme les pointes d'un bracelet indigène. Les flancs de ces rangées sont nus et pâles : une maigre verdure y serpente, plutôt reflets que taches, mais les ondulations sont calmes et leurs courbes, quoique incolores, plaisent à l'œil. Le désert rencontre les dernières vagues de pierre, et se déroule ensuite jusqu'à l'horizon, animé par le couchant, une buée rose sombre, dense et immobile. L'Oued-Djellal, très vaste, est sec ; les arbres fruitiers accompagnent ses rives, les oliviers jaillissent entre ses gros cailloux, mais les uns semblent flétris et les autres frêles, saupoudrés de lumière grise. Les champs du village sont blancs comme ses pentes ; n'étaient les sources qui restent vives çà et là dans les sommets, il eût fallu abandonner le bourg.

Les enfants nous suivent en masse ; tout à fait les types chaouyas de l'Aurès Central, yeux ouverts et pétillants, souvent d'une clarté extraordinaire, curieux, intelligents, nullement importuns. Quelques jeunes gens ont une mise soignée et parlent un jargon spécial, mi-argot, mi-jurons,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

avec éclat et tout d'une haleine... Ils reviennent du service militaire, armée du Rhin, en général, et me paraisssent surtout impressionnés par la grandeur des villes qu'ils ont vues en Europe. Les ruelles montent, descendent, s'embrouillent ; pas un arbre, des murs bas, au delà desquels on aperçoit facilement l'ordonnance habituelle des maisons de l'Aurès : une cour centrale, des pièces multiples et obscures pleines de pots et de plats, d'outres, de couffins, d'outils, de lits suspendus à des branchages et recouverts de burnous, de hamacs en corde où s'empile la laine, de provisions, de débris, de bêtes, de légions de marmots et de nuées de mouches. Les chiens accourent et s'époumonnent ; les femmes s'attroupent près des portes, brillent de gaieté lorsqu'elles me voient, m'appellent, et dès que j'ai franchi leur seuil, elles se groupent, trente à la fois, me tiraillent, m'enlèvent mon collier de perles — qui ne leur plaît pas : trop pâle ; une grosse broche aux pierres coloriées les enchante, au contraire — me font retirer mon chapeau et ébouriffent mes cheveux, passent leurs mains sur ma peau et regardent ensuite leurs doigts — elles doivent penser que je vais déteindre — essaient d'emporter ma jupe et mon jersey, examinent ma poitrine. Elles me mettraient nue si je les laissais faire — c'est sérieusement que je dois me défendre. Avec leurs amples robes rouges, leurs

châles jaunes, leur demi-douzaine d'énormes colliers, leurs anneaux, leurs boucles d'oreilles, leurs turbans éclatants sur leurs franges noires, leurs yeux étincelants bleus parfois, ou gris, toujours grands et vifs, qu'elles sont jolies, gaies, bavardes et indiscrètes ! Elles répètent toutes mes paroles avec des rires : *Comme ça ; Bonjour ; Madame ; Adieu...* Et jamais je n'échappe à l'interrogatoire immédiat et intime :

— « Tu es mariée ? »

— « Oui. » (C'est plus simple, elles me mépriseraient trop d'être célibataire — même Mosbah, en son for intérieur, en est scandalisé).

— « Tu as des enfants ? »

— « Non. »

— « Pourquoi ? »

Diable ! Je ne puis faire un cours sur mes opinions eugéniques, ni leur expliquer combien je trouve criminel, dans certaines circonstances, comme les leurs, par exemple, d'encourager la natalité. Notre pauvre monde est si surpeuplé qu'il crève de jalousies, de luttes et de misère, mais les lois myopes et les Eglises fossiles — oh ! se peut-il qu'au xx^e^ siècle nous n'ayons pas encore bouté dehors tant d'institutions imbéciles ! — n'ont pas de contact avec les réalités. Drôle, et triste, qu'on prêche la prolifération aux peuples, et qu'on empêche ainsi que les générations nouvelles soient mieux nourries, mieux

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

logées, mieux instruites et plus heureuses que nous ! Mais puisque tant de femmes occidentales sont encore, dans ces matières, aussi inconscientes que les bêtes, je ne chercherai pas querelle aux mœurs des Aurésiennes. Je fais un geste auquel celles-ci ne peuvent se méprendre.

— « C'est cassé, » dis-je sans mélancolie.

§ 3

Les environs.

Nous allons à la source principale du village, Elle sort d'un petit antre et coule, si languide qu'on perçoit à peine son mouvement. Il existe à Djellal les restes d'un marabout puissant, Sidi-Embark-ben-Said, et une nuit calamiteuse, il advint qu'une main sacrilège vola le manteau du saint dans son tombeau. C'est pourquoi, depuis deux années entières, il n'a point plu sur Djellal et ses ruisseaux sont taris. Je m'émerveille toujours de la faculté de rancune que possèdent les bienheureux, tant musulmans que chrétiens. On aurait cru qu'au ciel ils ne s'occuperaient guère de leur dépouille, mais les délices paradisiaques n'abolissent pas, évidemment, l'intérêt qu'ils portent à leur gloire dans cette vallée de larmes.

La couche sèche de l'oued est sauvage. bouleversée par des blocs sur lesquels pèsent les vieux oliviers. Des collines claires, entre les grandes pierres luisantes et les bouquets de thym, descend un peuple de chèvres aux jambes poilues et aux longues voix rauques. Les pâtres en burnous blanc et en calotte rouge pressent et rassemblent les bêtes, et venant de nulle part, le cri d'un bouc caché contient une menace si lugubre qu'il donne envie de s'enfuir. La campagne se bossèle en renflements ocre que domine la falaise stérile de Djellal, inexorablement livlde dans le crépuscule enflammé ; les crêtes reculées du Halleb sont sanglantes, et comme si leurs couleurs avaient coulé de leurs pentes, s'apaisant, se fondant dans l'espace enchanté, le désert, au-delà des montagnes, paraît un lac mauve. La première étoile de la nuit surgit, solitaire, et verse un peu de lumière rose au ciel blêmissant.

Je visite trois *mechtas* ou fractions de villages, car, selon la coutume aurésienne, les bourgs sont tous subdivisés. Je suis escortée par quelques vieillards cordiaux — les « hommes de confiance » — et par une foule de petits garçons alertes. Cette population gaiement turbulente n'a rien à faire puisqu'il n'y a pas d'école pour les enfants ni d'industries pour les jeunes gens, et que les moissons sont brûlées. Mais c'est avec

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

peine qu'on voit ces énergies effervescentes gaspillées dans les longues journées oisives.

Deux rangées de montagnes, secouées mille et mille fois, pierrailleuses, déchiquetées, tous leurs blocs éclatés, tous leurs pans chavirés, d'un fauve morne que les champs malades marquent à peine d'une coulée jaune. Le lit de la rivière passe dans un ravin à hautes parois étroites ; une ligne de falaises est verdâtre comme un lézard poussiéreux ; plus loin d'autres pentes ont la teinte des glycines. Chaque grand pic arbore dans la distance une couleur séparée : vermeil, ocre, ambre, rubis clair, émeraude, miel taché comme par d'énormes gouttes de vin de Bourgogne... Et après les montagnes, le Sahara qui s'étale, immobile, un bouclier d'argent assombri.

A mesure qu'on approche des mechtas, l'action des sources se fait sentir. Les jardins dégagent une fraîcheur éblouissante, liquide ; les arbres ont de flamboyantes crinières vertes, touffues, épanchées ; on dirait littéralement des champs ondulés et suspendus. Ce vert est palpitant et vivant plus que je ne puis décrire : on le vénère, tant il est suave et somptueux. Les vieux noyers traînent leurs grosses branches sur le sol ; j'en ai vu qui couvraient trente mètres de terrain ; et l'ombre sous leurs feuilles est veloutée comme une pêche brune. Les chemins montent

entre les nappes des blés et des plantes ; on est baigné, non plus d'air, mais du parfum poignant et fin de myriades de genêts d'or. Près d'une séguia, sur une épaule de la montagne, on nous apporte des noix et des figues, du miel qui sent le thym et de l'eau froide comme un métal. Pressant contre nos narines de très petits bouquets de thym et de *nana*, tous, cavaliers, villageois, visiteuse, enfants, nous sommes assis en cercle écoutant, dans cette heure fraîche et douce, les airs dolents et rauques qu'on nous joue sur des flûtes de bois. Tout paraît infini dans ce petit espace, et une tristesse exquise y repose en même temps qu'une paix parfaite, mi-religion, mi-volupté.

§ 4

La salle étroite et longue d'un café maure, la cheminée primitive, un carré ouvert dans la muraille, dans lequel brûlent lentement des charbons rougis... La haute figure hâve du *kaoudj* qui arrange en silence ses pots et ses tasses... Une lampe à pétrole éclaire à peine les nattes où s'accroupissent une trentaine d'hommes en blanc, nu-pieds, leurs souliers posés à portée

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

de leurs mains, leurs visages fixes et fermés. Nous, les hôtes, avons pris place sur un banc couvert de tapis ; au fond de la pièce, dans les ombres, trois musiciens commencent à jouer. L'un d'eux est rigide, tenant devant lui le *bendir* indigène ; ses longues mains maigres, infatigables et nerveuses, s'abattent de toute leur force sur la peau tendue. Avec sa tête cachée et ses lignes immobiles, il suggère un fantôme roidi et mécanique. Deux hommes lèvent leurs flûtes ; ils se courbent et se baissent, se trémoussent et ondulent, afin d'insuffler aux roseaux un accent plus poignant. Brusques et violents, ils se rapprochent et se croisent, comme pour faire un échange de confidences désespérées ; pris d'une fureur soudaine, ils se rejettent en arrière, et leurs nasillements, qui se précipitent, deviennent haineux. Pas un instant ils ne demeurent tranquilles ; ils sont souples et sinueux ainsi que des couleuvres, encerclant de leurs plis abrupts et réglés, sans jamais le toucher, le corps raide du joueur de tambour. Une hirondelle vole avec un bruit de soie froissée de son nid à une poutre, puis de la poutre à son nid — trait noir pointu à travers une estompe. Parmi les spectateurs muets, personne ne bouge ; la flamme de la lampe baisse, les charbons embrasés accentuent leur écarlate, de temps à autre le kaoudj glisse sur les nattes, pour servir un client qui l'appelle du regard, et,

plus frénétiques, s'agitent et se convulsent les flûtes tumultueuses. Que cette musique est criarde, grinçante, crispée et obsédante ; qu'elle est triste par-dessus tout ! Que le son du denbir est grave et régulier, comme un battement de cœur qui ne varie jamais son rythme douloureux et profond ! Mais que disent donc ces flûtes incessantes ? Qu'ont-elles à gémir et à accuser ? Elles semblent déverser une histoire d'infortune, parfois hurlant de rage, parfois geignant de peine et sans trêve révélant, dans leur âpre complainte, l'obsession d'une passion mortifiée. « *Ecoutez ! Ecoutez ! Ecoutez ! On m'a fait ceci, on m'a fait cela ; j'ai senti ceci, j'ai senti cela... Ecoutez, écoutez, écoutez !* » Et le denbir, de sa pulsation profonde et solitaire, moitié menace, moitié souffrance, atteste l'exactitude du rauque récit que les flûtes veulent faire — toujours le même, têtu, inconsolable, débordant d'un chagrin mystérieux. « *Ecoutez ! Ecoutez ! Ecoutez !* » clament les flûtes. « *Vrai ! Vrai ! Vrai !* » certifie le tambour, et les nerfs s'exaspèrent dans une attente enfiévrée. Car jamais l'histoire n'est dite ; jamais les flûtes ne parviennent à confier leur grief. Leur effort est vain, leur lamentation inutile, et le denbir, qui sait tout, est impuissant à les aider. On a envie de pleurer enfin ; tout est si trouble et si aigu, si ardent et si lourd, mais on ne peut rien arracher à cette musique secrète,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Et l'on s'en va frémissant et déçu dans la nuit ironique, sans avoir connu, sûr maintenant de ne pas connaître ce que les flûtes, éplorées et colères, furent si avides de raconter.

§ 5

Les Anciens de Djellal m'ont adressé une pétition que je transmets par ces pages aux autorités. Un groupe de vieillards s'est assemblé et m'a dit en substance ceci :

— « Regarde : il n'y a pas d'eau. Mais comme tu n'es point Allah, nous ne te prions pas de faire couler la rivière. Toutefois, regarde encore... Tu vois combien d'enfants il y a dans le village. Toute la journée, ils courent et ils jouent, car ils n'ont pas de travail. Ils aiment la France et veulent apprendre la langue. Mais Djellal n'a pas d'école. Demande au Gouvernement de nous envoyer un instituteur, et nos enfants deviendront sages. »

Si j'étais fée, je leur aurais donné un maître séance tenante, car les écoles et les hôpitaux sont ma manie. Mais je n'influe point sur les pensées et les actes des puissants de ce monde. Tout ce que je puis faire, c'est de dire au « Gouvernement » combien j'ai trouvé la population de Djellal ouverte et sympathique, et le prier de songer, quand il en aura les moyens et le loisir, aux vœux de ce village intelligent.

J'ai été d'autant plus sensible à ce désir des Anciens que durant mon voyage j'ai été harassée par des réclamations toutes différentes. Il suffit qu'on vienne chez les Arabes muni de la plus infime recommandation officielle pour que du coup l'on soit, à leurs yeux, un ami si spécial de l'administrateur, du préfet ou du gouverneur qu'on exerce sur ceux-ci une irrésistible influence. Il s'agit donc de soumettre à l'ami tous les griefs, particuliers et généraux, de la région.

Les Arabes, je crois, sont un peuple qui est resté très curieusement, presque tragiquement puéril. Je ne dirai pas que leur intelligence est plus spontanée que réfléchie, car je ne suis plus assez jeune pour me permettre la naïveté des généralisations, mais je dois avouer que même les indigènes les plus instruits que j'ai connus m'ont paru incapables de pensée originale ou créatrice. Dans le cas des Arabes cultivés, il se peut que cela soit le résultat de leur éducation, automatique lorsqu'elle est religieuse, incomplète lorsqu'elle est européenne. Mais dans le cas de la masse, je pense que ces défauts proviennent d'une structure mentale déterminée par des conditions historiques. La tournure d'esprit dont

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

je parle se montre surtout dans la conception des rapports entre les subordonnés et les supérieurs. Les indigènes ont toujours sur les lèvres le mot de justice, mais ce sens de la justice qu'ils revendiquent incessamment est beaucoup plus personnel qu'abstrait. Il se rapporte à des points de vue, à des intérêts individuels, et dégénère aussitôt en griefs. Je m'explique ainsi l'atmosphère de gêne et d'aigreur vraiment douloureuse dans laquelle on entre dès qu'on a affaire aux indigènes. Il est impossible d'échapper aux plaintes les plus continuelles et les plus embarrassantes. On en éprouve une pitié, une irritation, et enfin une lassitude et un découragement inexprimables. La presque totalité des Arabes qu'on rencontre sont des mécontents. Leur pauvreté extraordinaire — et pratiquement irrémédiable, à cause des circonstances naturelles : manque d'eau et terre stérile — est un aiguillon qui les harcèle horriblement eux-mêmes et les pousse à multiplier les pétitions. Leur vanité très enfantine leur enlève les moyens de discerner, et leur fait sincèrement croire qu'ils méritent toutes les récompenses ou qu'ils sont aptes à remplir tous les postes : le moindre déira est convaincu qu'il ferait un admirable caïd et administrerait excellemment une nombreuse tribu. (Cela, dans un certain sens, n'est pas tout à fait illogique, car j'ai pu constater que ce

qu'un indigène voit le plus souvent dans un emploi civil, c'est la possibilité, pour lui, de s'enrichir aux dépens de ses ressortissants). L'appréciation fort aiguë qu'ils ont de la valeur de l'argent, des biens tangibles, leur indéniable esprit positif, leur font rechercher avec passion les avantages matériels. C'est extrêmement curieux, en même temps qu'extrêmement triste, de les entendre juger des choses. Leur critérium est invariablement celui du *prix*, de la valeur marchande. Tout rentre dans cette rubrique, est mesuré par cette aune. Et ce n'est point là l'effet exclusif de leur indigence, car je connais d'autres races, les montagnards du Caucase, par exemple, aussi ignorantes et dépouillées qu'eux, qui ont cependant une flamme d'esprit spéculatif, une faculté très évidente de désintéressement. Ici au contraire le peuple me paraît, dans son ensemble, essentiellement dépourvu de spiritualité.

D'autre part, comme pendant des siècles les gouvernants des Arabes furent des autocrates concussionnaires, la persuasion demeure ancrée chez eux qu'un chef, quel qu'il soit, est à la fois tout-puissant et vénal. Ils ne comprennent à peu près rien aux classifications, à la hiérarchie qui existent dans les gouvernements occidentaux ; ni ne peuvent admettre que les services y sont distincts et réfractaires à la fusion. Un fonctionnaire, surtout de grade élevé, possède

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

tous les moyens d'action, et dans tous les domaines. S'il n'exauce pas les prières, s'il ne fait pas droit aux réclamations, c'est qu'il est cupide ou qu'il a mauvais cœur. De là découle la conviction, malheureusement renforcée par l'expérience qu'eurent les indigènes des procédés de certains anciens administrateurs et des procédés actuels de la plupart de leurs propres chefs, cadis et caïds, qu'il faut acheter, par de l'argent ou des cadeaux, le maître dont ils dépendent. Ce n'est point faire injure à son honneur que de le tenter : les hommes au pouvoir ont toujours été ainsi, et vraisemblablement le seront encore.

Le mélange de ces deux certitudes, omnipotence et vénalité de tout personnage officiel, produit des effets singuliers. Je me rappelle en écrivant ces pages, de situations qui m'ont été exposées, d'offres qui m'ont été faites, et je ne puis m'empêcher de rire, quoiqu'avec une pointe persistante d'énervement. C'étaient des querelles pour les sources, pour la délimitation de propriétés, pour les femmes, que j'étais chargée de soumettre, en les appuyant, à l'administrateur. C'étaient les sollicitations de cavaliers de communes, de gardes-forestiers, de caïds de qui je devais me faire l'avocat, et soutenir les demandes d'avancement (les indigènes employés par le Beylik dans un office quelconque ont le

sentiment le plus âpre des obligations du gouvernement à leur endroit. Certes, celui-ci ne les comble pas au point de vue du salaire, mais même s'il le voulait, il ne pourrait faire face à l'avalanche des suppliques). C'étaient les anciens soldats — pauvres diables ! qu'ils me faisaient peine ! — mutilés en France, qui insistaient pour que j'atteste la gravité de leurs blessures et que j'obtienne pour eux une augmentation de pension. C'étaient aussi les requêtes de mes hôtes qui, dignement, après les repas où j'avais mangé leurs moutons et bu leurs vins — je n'y pouvais rien : il n'est pas possible d'offrir un paiement aux grands chefs arabes, on ne peut récompenser que les services de leurs domestiques — postulaient mon intervention dans des démêlés judiciaires. Tel de leurs parents était sous les verrous pour avoir tu au lieu de dénoncer un meurtre ; tel autre avait exigé tant de redevances illégales qu'il allait perdre sa charge de caïd ; mais tout s'arrangerait si j'expliquais au Beylik qu'ils étaient l'innocence même. On m'apportait un tapis ou une *ousséda* brodée... « C'est inutile, » disait Mosbah gravement, trop fin pour même me consulter ; « elle a juré sur le Koran de ne pas prendre de cadeaux. Remporte... » Ces petites choses, absurdes et incessantes, ont assombri mon voyage. Ah, je ne sais pas assez rire ! Le monde est un spectacle ;

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

pourquoi m'évertuer à en faire un système logique et moral ?

§ 6

Solennellement, de la part d'Allah, Mosbah me promet qu'en raison de ma disposition charitable, j'aurai dans le Paradis une couche auprès d'une source comme le miel. Je lui dis, pensive :

— « Il est bon de faire l'aumône, mais il est meilleur d'être sage. Si les hommes et les femmes avaient moins d'enfants, les gens qui resteraient sur cette terre ne seraient pas si pauvres. » Mais le visage de Mosbah se crispe d'indignation.

— Est-ce que je suis coupé comme un mulet ? » me répondit-il.

§ 7

Voici la description exacte du trajet de Djellal à Khanga-sidi-Nadji.

Tout l'espace est rempli de montagnes. Il n'y a pas d'amplitudes, pas de plaines, pas d'échappées, pas de désert. Il y a de hautes croupes rondes, très larges et très calmes, sans une hachure, sans une trace de verdure, d'une surface aussi lisse que celle des gemmes polies. Elles sont d'un jaune ardent à l'avant-garde et d'un mauve également violent à l'horizon.

Nous nous engageons dans la route, inconcevablement tortueuse et disloquée qui les perce. (Quatre automobilistes dans une Ford l'ont parcourue il y a quelques jours. Ils ont dû progresser à la façon des kangourous, à moins que leur machine n'ait eu des ailes). J'étudie attentivement les premières collines. Leur couleur fondamentale est fauve, et elles sont incrustées de plaques roses, rouges, vertes, bleues. On dirait des insertions de cornaline, d'émeraude, de rubis, d'agates, ou mieux, des arcs-en-ciel figés. Je suis émerveillée.

Le chemin tourne. Les collines deviennent ocre, parsemées de grosses pierres noires comme de la houille. C'est scintillant, métallique, austère. Cette nouvelle combinaison m'intéresse beaucoup.

Le chemin tourne. La troisième série est faite de toutes les oranges du monde, empilées et flamboyantes. J'admire encore.

Le chemin tourne. Voici des chaînes du plus pur vert-nil. Je commence à être envahie par une crainte harcelante : jamais je ne me rappel-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

lerai toutes ces nuances, et il me faudra, par conscience professionnelle, les inscrire.

Le chemin tourne. Un versant énorme est blanc comme la chevelure d'une très vieille femme. Ces films de l'Aurès vont décidément trop vite pour qu'il soit amusant de les suivre.

Le chemin tourne. A gauche les crêtes sont violettes, à droite elles sont bleu nattier. Au loin le Sahara est une laque grise. Je suis martyrisée par mon sens du devoir ; je me renverse sur le derrière de mon cheval pour qu'il stoppe pendant que je sors mon carnet. Il doit faire 70 degrés au soleil, et les mouches couvrent ma bête et moi d'une tapisserie collante et noire.

Le chemin tourne. Jusqu'à la dernière, les montagnes se sont faites chaudron et le Sahara est bleu de roi. Mes yeux me font mal.

Le chemin tourne et ma tête aussi. L'étendue est rouge et l'oued est tout blanc.

Le chemin tourne et les monts s'érigent en tentes régulières et coniques, foncées comme du tabac caporal. Je me sens extrêmement lasse.

Le chemin tourne et le ciel et la terre se revêtent de lilas. Je cesse de noter.

Puis les montagnes deviennent café au lait, avec beaucoup de lait.

Puis elles passent au café au lait avec beaucoup de café.

Puis Mosbah commence une histoire qui dure

trois-quarts d'heure, à propos de quelqu'un qui lui a dit qu'un homme peut arrêter un cheval au trot par une pression du genou. Lui, qui est bon cavalier, n'y est pas parvenu. Je ne comprends pas davantage, mais il me faut continuer de l'entendre.

Puis son mulet l'emporte, et mon cheval fait deux kilomètres en sautillant pour le rattraper. Moi non plus, je ne puis arrêter mon cheval. Je me mets à pleurer.

Puis tout se brouille et pendant longtemps l'espace est un chaos noirâtre.

Puis, enfin clémentes, la Soif, la Chaleur et la Fatigue m'assomment sur ma monture, et je somnole jusqu'à ce que Mosbah tonne : « Riveille-toi Madame... Ici Khanga. »

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal
www.asadlis-amazigh.com

CHAPITRE V

§ 1

C'est une cité maraboutique. Au commencement du XVII[e] siècle un Arabe d'une famille puissante, laquelle comprenait déjà des chefs en l'an 1100 de l'Hégire, après avoir combattu en Espagne contre les infidèles, fut nommé gouverneur de Touggourt. Il s'appelait Sidi Lombarek ben sidi Nadji, et il était un homme de grande foi, dévot et fort austère. Il se lassa des pompes et des honneurs humains, et cherchant un endroit isolé où il pût mieux servir son dieu, il s'en alla à Séiar. La retraite ne lui parut pas assez solitaire ; poussant plus au Sud, il trouva à Khanga, point d'eau dans le désert, la libération dont il rêvait. Il y bâtit une maison et une séguia, et y créa des jardins, entouré seulement de quelques disciples et de ses serviteurs. La vie y était simple, et se passait en travail et en prières. Dès son origine donc, Khanga fut une sorte de zaouiya.

Sidi Lombarek y mourut, extrêmement vénéré, vers 1621. Sa suite resta dans les lieux sanctifiés par sa présence ; ses fils s'y installèrent aussi par respect pour sa mémoire. Ils construisirent des demeures, multiplièrent les canaux, cultivèrent le sol, accueillirent les gens pieux qui s'adonnaient à la méditation. Le monastère arabe se changea en une ville. Les Bennaceur [1], les descendants de Sidi Lombarek, qui avaient acquis, à côté de leur autorité spirituelle héréditaire, un grand prestige politique, en devinrent les gouverneurs — sans interruption, d'ailleurs, jusqu'à nos jours. Ils ne se départirent jamais de leur piété, et Khanga, fondée dans la dévotion, resta, par son style et son esprit, une cité spéciale, sévère et religieuse.

J'y suis arrivée au crépuscule. Khanga s'est présentée sous l'aspect d'une rangée de montagnes très sobrement mauves, aux assises barrées d'une large bande serrée de palmiers intensément verts. Au-dessus de cette haie verte, entre les monts lilas, une grande mosquée blanche et rectangulaire dominait l'étendue. Il fallut contourner la palmeraie pour entrer dans la ville, et à droite, fermant à première vue l'espace, un bloc

1. Bennaceur est le nom historique de la célèbre famille de Sidi Lombarek, mais aujourd'hui elle se fait également appeler Benhassine, d'après un de ses ascendants plus récents.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal
www.asadlis-amazigh.com

se montra, d'un beau brun tanné, haché et crevassé, tandis que dans ses très profondes entailles s'étaient massées des ombres égales et épaisses, du rose unique des pastèques, et que sur les pointes effilées des crêtes le soleil jetait des losanges exacts, des lanières immenses de vive lumière dorée. Il y avait une grave suavité dans les couleurs, et une noblesse austère dans les lignes — le décor se prêtait, ici, aux conceptions rigides des habitants.

Une longue route sinueuse comme un couloir, bornée d'un côté par des remparts à la fois frustes et beaux, des collines d'argile rouges comme le cuir des bottes arabes et si fixes dans leur profonde couleur que le soleil ne peut jouer sur leurs surfaces... A gauche serpente le lit d'un large oued brûlé, et longeant ses rives, les murs des jardins forment une barricade haute et blanche, sans aucune trouée, au-dessus de laquelle les branches ployantes des dattiers s'inscrivent, nettes, contre le ciel léger. Les collines rouges du couloir s'abaissent un peu à la longue, et voici que monte sur des gradins fauves une ville blême, compacte et sévère, aux maisons droites à deux étages, aux murs stricts et aveugles, sans fioritures ni courbes, tout en angles droits et en lignes verticales. On ne voit pas de rues, ni de places, aucune vie ne semble l'animer. C'est une citadelle en plusieurs pièces, une figure

géométrique que la chaux égalise et rend lisse, froide, fermée, hautaine. L'impression de *clôture* que donne ce bourg blafard, de raideur et de dignité, est saisissante : rien qu'à le voir, on sent qu'il est régi par des formules. Et à l'ouest, derrière le Sfah, le soleil se couche, violent et précis, sans atténuer en aucune sorte la lividité de cette cité religieuse, avec de grands rayons violets s'élançant d'une roue rouge et or.

Je suis au cœur d'un peuple arabe, je le reconnaîtrais rien qu'aux rues. Le laisser-aller presqu'affable des Chaouyas a disparu. Les rues sont toutes pareilles, étroites, ternes, des rubans de terre triste qui circulent entre les murs élevés. On ne distingue pas, au-dessus de leurs sommets ou entre leurs pierres, le moindre indice de demeures ou de cours. Il y a de nombreux cafés maures, bouches et antres noirs où des formes blanches sont étendues ; des voûtes basses, sombres ; des galeries, fraîches en comparaison de la chaleur torride des rues ; de larges portes en bois jaunes, hermétiquement closes. Une seule fois, dans l'entrebâillement de l'une d'elles, je vois, au plus profond d'une série de massifs d'ombres, un mince ovale de lumière où un petit enfant en gandourah rose se tient debout. Sauf au marché, c'est partout le vide, le silence, une morne luminosité lourdement répandue ; et sou-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

dain une place, incolore aussi, mais où les grandes perches claires des palmiers et les dentelures métalliques de leurs branches se découpent contre les montagnes ardentes qui ont la dureté de pierreries.

§ 2

Pendant des jours, Mosbah n'avait cessé de me parler des Bennaceur, les descendants de Sidi Lombarek, et de louer leur sainte origine, leur puissance, leur prestige, leur richesse. L'accueil que je reçois à Khanga justifie ces dithyrambes fervents : il est exceptionnellement hospitalier et de la plus grande allure. Les Bennaceur ont non seulement de l'influence et de la fortune, mais une renommée, des traditions séculaires à maintenir. Ils s'acquittent de ces obligations sociales avec une belle dignité. Ils se sont adaptés, à leur manière, au remous moderne, mais celui-ci ne les a pas entraînés — aucun d'eux ne boit, ne joue, n'affiche les habitudes d'une civilisation qu'il ne s'est pas véritablement assimilée. De plus, je viens de la part de M. Rigal, qui a laissé ici des souvenirs impérissables, faits d'affection reconnaissante et du plus authentique respect.

(Quelques semaines après mon passage, M. Rigal visita Khanga lui-même au cours d'une tournée militaire officielle. Les officiers qu'il accompagnait m'ont dit ensuite n'avoir jamais assisté à un pareil triomphe. On lui fit des arches de palmes, on orna les maisons ; toute la population mâle, depuis les vieillards jusqu'aux petits garçons, se porta au devant de lui avec des flûtes et des tambours ; il ne pouvait plus avancer, tellement le peuple se pressait autour de sa monture, passionné pour le voir, le toucher, criant pendant des heures : « Tu étais notre père : avec toi est parti notre bonheur ! Reviens habiter parmi nous ! ») Devant la maison que les Bennaceur ont construite spécialement pour leurs hôtes — et où les concessions faites aux besoins européens se bornent à des meubles simples et très propres : aucune trace, ici, de ces efforts pour imiter les modes occidentales qui aboutissent, dans les demeures d'Arabes riches, à un fatras de si mauvais goût — m'attend un groupe de jeunes gens, tous frères et cousins, dont l'air de famille est frappant. Grands et minces dans leurs impeccables lainages, ils ont la courtoisie et l'aisance des aristocrates tunisiens ; quelque chose d'affiné, de réservé et de calme, des gestes tranquilles et des voix posées, qui vont bien avec leurs longs visages mats, leurs longues mains maigres, tout leur physique racé et un peu frêle. La plupart

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

d'entre eux parlent correctement le français, et la conversation est facile. Les deux chefs des Bennaceur, le caïd de Khanga, El Bacha ben Mohamed, et le caïd d'Ouldja, Mohamed Lakdar, étaient absents ce jour-là ; ils arrivèrent le lendemain de Khenchela, et j'ai pu apprécier, dans les rapports que j'eus avec l'un et avec l'autre, ce que le caractère arabe, lorsqu'il est élevé, peut avoir de noblesse et de sérénité. Bons et honnêtes administrateurs de leur peuple et loyaux amis de la France, leur grand nom est porté par eux sans une ombre, et ils ont bien mérité de leur strict et vertueux fondateur.

J'enfile une robe, car les jeunes Bennaceur ont des vêtements trop immaculés pour que j'ose me joindre à eux en bottes poussiéreuses et blouse fripée, et nous nous rendons à la mosquée principale de Khanga pour honorer leurs aïeux. Khanga contient de nombreux sanctuaires, les uns pauvres sans pittoresque, les autres touchants dans leur naïve piété, très douce et engourdie. Mais cette mosquée de Si Mohamed Taieb, agrandie et très soigneusement entretenue par des générations de Bennaceur, est une construction opulente. Sa vaste cour d'entrée, cerclée d'une galerie, d'arcades et de colonnes, est calme et claire ; les portes anciennes, à dessins et à clous, les petites fenêtres grillagées et les corniches gracieuses sont d'une ornementation sûre

et habile. Les artisans qui travaillèrent ici venaient presque tous de Tunis, et ils connaissaient leur métier. Il y a plusieurs constructions dans l'enceinte ; la mosquée aux nefs nombreuses, au *mihrab* caché par des panneaux ; la zaouiya, le monastère, avec des cellules donnant sur une galerie exhaussée ; les sépultures des membres de la famille maraboutique, ces longues et minces dalles grises surmontées d'un turban en pierre pour les hommes, deux petites stèles, basses et brisées, pour les femmes ; et enfin les koubbas renfermant les restes des saints eux-mêmes. Là les murs sont recouverts de faïences délicates et diaprées, de soieries multicolores, de vieilles bannières qui s'inclinent sur leurs longues hampes, et les catafalques s'élèvent au milieu de ces chapelles musulmanes, chargés de riches draperies. Je regarde, j'admire, puis je monte jusqu'au minaret, contempler du plus haut possible la ville.

C'est au matin qu'elle est peut-être le plus caractéristique, qu'elle revêt son air le plus strict de forteresse puissante et inanimée. Au nord les montagnes dénudées du Sfah sont pleines de plis, comme foulées à grands pas profonds, et des ombres roses coulent dans toutes leurs entailles. Les collines d'argile ont changé de teinte ; lisses toujours, leurs surfaces sont ternes maintenant, et ternes comme elles sont les murs

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

des habitations qui s'y adossent. Que cette cité est donc pâle, haute, droite, précise, fermée ! Elle ne s'abandonne pas en maisons éparpillées, ni en bosquets isolés d'arbres, elle s'est assemblée rigidement, toutes ses parties se touchent, révèlent le même aspect grave, distant, donnent la même impression, indéfinissable et saisissante, de religion, de clôture, de sévérité. Elle est parfaitement livide, fendue par des ouvertures barrées, des arcades et des portes grises ; seules les étroites trouées de ses fenêtres posent sur elle des plaques noires. Les rues blêmes et irrégulières la sillonnent comme des fouets tordus ; de rares figures estompées y circulent, poussant devant elles leurs ombres à peine plus nettes ; les terrasses plates de ses maisons sont blafardes, dans ses cours couleur de cendres les palmiers ploient, ternis et languides. Gris, l'air qui l'enveloppe et ne peut la faire vibrer. Elle ne possède pas de charme, mais elle exerce une fascintion fixe, à la fois patiente et aiguë où l'on sent un élément inflexible. C'est le silence qu'elle semble renfermer en elle, la tradition, une idée froide et cependan tardente qu'elle impose. Elle est hiératique dans son visage, cette ville muette dans les sables, et antique, presque grandiose, par tout ce que son âme secrète et contrainte suggère à nos cerveaux inquiets.

Le crépuscule même, qui l'embrase, ne change pas son atmosphère. Chaque soir, les collines d'argile redeviennent cramoisies, comme au jour de mon arrivée ; à l'arrière-plan, les montagnes prennent des tons lilas, étincelants et arides, et le ciel pourpre descend sur elle comme un dais flamboyant. Des feux brillent, tels de longs rubis clairs, parmi les palmiers défraîchis ; les cris des enfants jaillissent des cours ; les récitations coraniques se répandent hors des sanctuaires, incantations précipitées, acharnées, mécaniques, comme si elles montaient à l'assaut d'une place forte, résolues à l'emporter ; le *jazz-band* éclate, des crapauds, des grenouilles, des grillons, et l'hymne nocturne du rossignol frémit d'une inépuisable tendresse. Mais Khanga reste impassible au centre de ces activités et de ces bruits. Sans allégresse, sans fantaisie, elle domine ses rocs et s'inscrit, grise, contre les nuages en flammes, le grave et froid symbole, sur lequel aucune des fluidités de la vie n'a de prise, d'une immuable et exacte religion.

§ 3

Il y a une école à Khanga, la deuxième dans l'Aurès Oriental, et je vais y chercher l'insti-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

tuteur. M. B. est un robuste et très aimable gaillard de quelque vingt-deux ans, qui se présente, de fort bonne humeur, en costume de chasse — chemise et pantalons de toile, un peu troués comme de juste, puisqu'il est célibataire — des pantoufles et un fusil, un chien noir et une exquise petite gazelle apprivoisée qui se pelotonne contre lui comme un chat. Malgré la solitude, la chaleur — 48 degrés déjà à l'ombre — les légions hideuses des mouches, il est content de vivre, s'entend très bien avec les Bennaceur, porte un grand intérêt à ses élèves, et attend sans trop d'impatience son retour en France pour y chercher une Princesse endormie qu'il réveillera dans son parc secret. Je pars avec lui pour explorer les jardins des caïds.

Des arbres, des fleurs, des légumes formant des bouquets, entourés de murs bas et bruns en terre, avec des broussailles séchées sur les sommets et une grande porte qui ferme à clef. Des allées minuscules entre les choux, les fèves, les petits pois, les hautes tiges des roses trémières, barricades sur barricades, les orangers, les citronniers, les mandariniers, les abricotiers, les grenadiers, boules roses et jaunes voisinant avec des touffes écarlates, les figuiers larges et bas comme des tentes, les *deglet enznour* royaux et leurs troncs épais aux claires écailles rougeâtres, les sous-bois très frais, très gais, très doux ;

autour des dattiers, les cuvettes encore mouillées où poussent librement les gracieuses plantes sauvages, et à travers tous les branchages, dans les éclaircies et les coupures, les montagnes durement brillantes élèvent leurs flancs lilas. Le soleil s'affermit, tombe sur les jardins en une pluie tremblante de rayons scintillants, allège encore la verdure, rend les fleurs pareilles à des fragments précieux de vitraux, prodigue des disques d'or entre les dentelures des palmiers. Ciel bleu comme une jonchée de myosotis, brises comme le frisson d'une lyre, petits prés comme nimbés de flammes vertes, air blond illuminé, parfums qui s'exhalent comme une nuée de tout ce qui vit... Ces matins sont enchantés.

Mais tous les jardins ne sont pas ainsi, car l'eau manque déjà, manque horriblement. Nous errons dans la palmeraie, où il n'y a plus aucune maison sauf les huttes des khammès ou gardiens. Toujours s'enchevêtrent les mêmes ruelles longues et sinueuses, vides et si ternes ; leurs murs sont gris, leur sol est gris et les dattiers projettent sur elles leurs ombres effilées, telles des mains de Fatma aux doigts écartés et raidis. Par les percées, on voit parfois les pâles étoiles fragiles des lauriers-roses, le chaos vert des figuiers, un voile de lumière, un pan tran-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

chant de roc mauve. A dix heures, nous sommes à la limite de l'oasis ; le soleil est devenu insupportable, les mouches s'abattent sur nous en cataractes avec leur bourdonnement odieux ; j'ai l'impression de marcher dans un chaudron rougi. Les arbres, qui depuis longtemps ne se suivent qu'à de longues distances, cessent de se produire, et c'est la nudité infinie, silencieuse, de l'espace désertique, des couleurs dures et explosives, des vagues de sable, une chaleur atroce, lourde, corrodante, chargée d'atomes. Le soleil est solide. Je retourne à Khanga presqu'en galopant.

Cependant il y a encore l'oued à traverser : très large, tout à fait blanc, plein de cailloux, avec des flaques versicolores où le ciel et les arbres semblent descendre, et des thuyas qui frissonnent, secouant de leurs branches une clarté subtile, saupoudrée d'or. Il y a des rives où les lauriers-roses poussent en bataillons, où les grenadiers entrecroisent leurs tiges en dessins inextricables dans lesquels les fleurs piquent leurs huppes vermillon, où la lumière s'amasse comme une étoffe, et les dattiers immobiles tiennent grands ouverts leurs bras puissants. Que tout serait magnifique dans ce paysage ample et noble, si seulement l'eau y coulait ! Mais la détresse du mauvais été est sur l'oasis, l'oued est tari, les séguias sont presque toutes

mortes, et la grande citerne, l'unique ressource de Khanga contre le fléau de la sécheresse, s'épuise de jour en jour. Des gardiens l'entourent, mesurent l'eau que viennent y chercher des centaines d'enfants et d'hommes ; ces quémandeurs anxieux et pitoyables attendent en files, leurs bêtes groupées auprès d'eux. On puise, au milieu d'une mare de fange, une eau bourbeuse et profanée. — « Ils la *boivent ?* » dis-je, incrédule.

— « Il le faut bien, » me répond M. B., pour qui le spectacle n'est pas nouveau.

— « Mais ceci n'est plus un *liquide* ! Sûrement que la ville a un filtre ! Des procédés chimiques ! Une installation spéciale ! Que sais-je ? Des sources ?... »

M. B. me regarde bouche bée. — « Filtres ! Procédés chimiques ! Installations spé... Dites-moi, êtes-vous bien réveillée ?

— « Mais je vous dis que c'est de la boue pure ! Le choléra va éclater ! »

M. B. a un geste robustement optimiste. — « Mais non... Ils sont habitués... »

Mais moi qui ne le suis guère, et qui ne veux pas mourir ici de typhoïde, je ne touche plus à l'eau de Khanga pendant tout mon séjour. Comme il n'y a pas de lait, je bois du vin et je fais dûment, à la fin de mon voyage, la plus belle crise de coliques hépatiques qu'il m'a

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

jamais été donné de subir. Je ne sais pas quelle est la mortalité de Khanga durant l'été, mais je ne m'étonne plus de voir tant de corps décharnés par la fièvre.

§ 4

J'assiste à une leçon que donne M. B. A la veille de son propre départ, il n'a plus qu'une vingtaine d'élèves ; les autres sont partis pour la montagne. Il siffle, et les enfants accourent : petites gandourahs bleues, jaunes, blanches, aux calottes rouges. Ils ont le vrai type arabe, teint bronzé, tête rasée, yeux perçants. On ferme tous les volets de la pièce, égayée par un tas d'images, et devant le dessin d'un Arabe qui dit sa prière, le maître fait répéter les mots français qui s'y rapportent, fait construire des phrases, pose des questions. Méthode Berlitz, excellente ici. Les réponses sont rapides, vives, l'attention est soutenue. Mais je suis distraite. Sur ces vingt enfants, douze ont les yeux malades. Qui donc va les soigner, dans les basses maisons puantes et sombres qu'ils habitent, où les mouches les torturent et les infectent, où l'eau est si sale

qu'elle laisse des traces noires sur les mains qu'elle a touchées, où toute la nourriture est une *kessra* dure comme la pierre, où la vermine abonde ? Qui nettoiera un peu ces étables, où toutes les couvertures, les habits sont contaminés ? Qui donnera, au moins aux mères, quelques notions sur l'hygiène, sur la plus élémentaire propreté ? Elles sont nonchalantes, indubitablement, mais elles sont surtout *ignorantes*. On ne leur a jamais rien appris : elles ne peuvent pas inventer des soins, des méthodes de prophylaxie ! Elles ne soupçonnent même pas que ces choses existent ! La classe terminée, je cause avec l'instituteur, qui a encore de l'enthousiasme, de l'énergie, une énorme bonne volonté...

— « Est-ce qu'on ne pourrait pas ouvrir ici une espèce de petite clinique ? »

Il a bien un peu d'iode, un rouleau d'ouate, un paquet d'acide borique, mais ces ressources prêtent à rire, à rire, du reste, sans la moindre gaieté. Il lui faudrait une pleine armoire de médicaments pour mener jusqu'au bout les soins qu'il est si disposé à donner. Je me rappelle la longue conversation que j'eus ce jour-là avec lui. Je voulais alors retourner plus tard dans le Sud, après avoir un peu étudié l'arabe et suivi des cours de médecine coloniale à Alger. Je voulais passer quelques semaines dans chaque

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

village important, établir un poste sanitaire pour l'ophtalmie seule, traitant les yeux atteints, veillant à ce que les soins fussent régulièrement donnés, expliquant surtout aux femmes, *chez elles*, les mesures à prendre dès l'apparition du mal affreux. C'est là une idée qui me hante depuis 1916, lorsque pour la première fois je connus l'Algérie. Si j'avais pu acquérir ces notions pratiques, connaître dans le détail les nécessités matérielles de la population, chercher sur place les meilleurs moyens d'agir, j'aurais ensuite tenté d'organiser, en France, un groupement d'infirmières qui s'adonneraient exclusivement à la tâche urgente de combattre l'infection dans ces oasis lointaines où aucun médecin ne séjourne. Nous fîmes des plans, M. B. et moi ; il aurait pu m'être, par son influence sur ses élèves, par ses enseignements hygiéniques, d'un secours immense. Mais à quoi bon ? Je n'arrive pas à convaincre les autorités algériennes de ma sincérité. Est-ce à cause de ma nationalité étrangère, étiquette tout officielle, car je n'ai jamais habité la Hollande, je n'en parle pas la langue, mon travail, mes intérêts, ma famille, mes amis sont en France... Est-ce à cause de mon esprit qu'on trouve trop critique, de mes opinions, qu'on trouve trop tranchantes, de ma déplorable qualité de franchise, qu'on trouve agressive ? Est-ce à cause de mes « activités politiques » sur les-

quelles jamais deux gouvernements n'ont pu s'entendre ? J'ai passé pour être une espionne soviétique aux yeux des Anglais, qui m'ont déportée en Russie ; pour une espionne britannique aux yeux des bolchévistes, qui m'ont fourrée en prison ; une espionne allemande pour les Français, qui deux fois m'arrêtèrent ; une espionne française pour les Allemands qui, au Caucase, *ont renvoyé de leur mission diplomatique les attachés qui me fréquentaient*. Je veux être damnée si je le sais ! Afin de mettre d'accord tous mes dénonciateurs, il eût fallu, vraiment, que j'appartinsse à la politique d'une autre planète, où le pro-bolchévisme, le progermanisme, la pro-Alliance eussent été fusionnés, par des cerveaux plus habiles que le mien, en un tout harmonieux et homogène. Quoi qu'il en soit, on préfère que je ne vienne pas soigner les malades. Naturellement que je suis mécontente du monde — j'aimerais bien savoir ce qu'il y a ici-bas, hormis quelques sites, à louer ! — naturellement que je pense qu'il y a toutes sortes de réformes à faire ! Mais ce n'est pas la France, ce ne sont pas ses colonies que j'incrimine, c'est notre bêtise, notre incompétence, notre lenteur, notre gâchis, notre incompréhension *universelles* qui m'exaspèrent. Je suis aussi irritée contre moi-même que contre les grands et les petits, les maîtres et les assujettis, les

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

coupables et les victimes. C'est à la stupidité et au gaspillage généraux que j'en veux. Il *faut*, pour que la race progresse, que nous soyons des insatisfaits. Mais je trouve déplorable qu'on rabroue systématiquement les bonnes volontés parce qu'elles sont acerbes. Il n'y en a pas tant qui courent les rues et les pays du globe. Je n'ai pas rencontré, quant à moi, des masses de femmes ou d'hommes qui offraient de s'exiler, dans des conditions matérielles et un climat pénibles, sans exiger de salaire, pour venir en aide aux sujets de la France. Je n'ai même pas connu de Françaises, indépendantes au point de vue financier, sans obligations familiales, ne sachant que faire de leur temps, à qui l'idée d'un tel service social fût venue... Mais je ne puis être plus royaliste que le roi, je suppose.

Au diable !...

Je suis en rogne...

§ 5

Je suis invitée — courtoisie très spéciale — à boire le café chez les femmes des Bennaceur. Je me présente donc dans cinq ou six maisons, car chaque membre de la famille habite une demeure séparée.

Ces maisons sont hautes et vastes, et si je n'avais pas un guide, je ne me retrouverais pas dans le dédale des cours, des galeries, des étages. Elles ressemblent comme type aux belles habitations arabes qu'on voit quelquefois à Alger et qui foisonnent encore en Tunisie, moins les enluminures, les dalles, les fontaines, les parterres fleuris qu'ont ces dernières. Dans le premier patio, la domesticité s'assemble, une trentaine de femmes vêtues simplement, aux colliers rudes, qui ont quitté un instant leurs besognes ménagères pour m'inspecter. Une multitude d'enfants sont assis sur des caisses ou s'alignent dans les escaliers ; les petits garçons habillés de larges pantalons blancs et de vestes de velours, cramoisies ou mauves, pesamment brodées... Les chambres où je suis reçue ont toutes la même apparence, des tapis, des bancs, des chaises, une invariable armoire à glace, des malles dans tous les coins ; les choses indispensables, mais pas le moindre bibelot. D'ailleurs, je n'ai guère connu une femme arabe, même désireuse de vivre à notre façon, qui en sentît la nécessité.

Epouse, filles, belles-filles, sœurs, parentes, sont installées sur les bancs à m'attendre. Et, sauf à Tunis, je n'ai jamais contemplé spectacle plus étincelant. Elles ont le même visage long, absolument exsangue, infiniment aristocratique

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

et réservé, des corps fragiles, des mains nerveuses et étroites, un air cérémonieux, doux et triste. Elles ont surtout un sceau spécial, celui d'une culture à part, séculaire, qui, en apparence du moins, les met hors du commun. La tradition chez les Bennaceur est particulièrement rigoureuse : presque toutes les femmes épousent leurs cousins et elles ne sortent jamais, même pour des visites ou des mariages. Le seul déplacement que les conventions leur permettent est de quitter la ville malsaine, en été, pour un séjour à la montagne. Là encore, elles ne vont pas se promener. Leur race est noble, claustrée, et presque péniblement délicate.

Quel prodigieux bouquet, quand même, que ces femmes aux nattes noires, luisantes sous les soies des turbans, aux visages blancs, comme fondus, aux yeux allongés sous des sourcils démesurés, dans les robes d'apparat qu'elles ont mises pour me recevoir ! Je ne vais pas détailler leurs vêtements parce que ma description ressemblerait au catalogue d'un fabricant d'étoffes précieuses ; dans ces groupes silencieux de femmes parées, c'est l'impression de couleur et de richesse qui est merveilleusement brutale. Habits extérieurs de soie damassée, lamée ou brochée, extrêmement raide et lourde, fleurs d'or sur des fonds vifs, jaunes, verts et roses ; manches immenses des chemises intérieures qui

s'élargissent autour des bras frêles, en mousseline foncée, rouge ou mauve. Sur les mouchoirs de tête en soie noire qui recouvrent une partie des cheveux, sont roulées des torsades de couleurs éclatantes. De grands voiles légers, des châles blancs brodés ou des tulles pailletés s'en échappent, tombant autour des épaules ; et fixant les turbans sur les petites têtes sombres, rutilent les diadèmes, les chaînes, les plaques, or massif et perles. Puis commence la coulée des bijoux, au bout des oreilles, encerclant le menton, sur la poitrine, les bras, les hanches, les jambes — les colliers d'or plein ciselés, les colliers de pièces d'or, les colliers noirs d'ambre, de corail et de clous de girofle, les mains de Fatma, les bracelets aux poignets, les anneaux aux chevilles, les pesantes ceintures, tous ouvragés, tous en or. C'est vraiment joyeux et magnifique. Les yeux sont saisis ; pendant quelque temps, l'éclat de ces couleurs et matières primitives, cette splendeur élémentaire, cette somptuosité sans pensée, sans art concerté même, instinctive et directe, les éblouit.

Mais cette vie parée me déprime. Somme toute, après le mariage, l'événement extérieur le plus passionnant de ces existences, c'est de revêtir, les jours de grande cérémonie, ces atours fastueux et de les comparer à ceux des autres femmes.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Tout le reste de la vie se passe — en quoi, vraiment ? En papotages, en labeurs monotones et serviles, en intrigues de famille et de sexe, à nourrir et à voir pousser, sans les guider autrement, les enfants qui viennent comme les petits des bêtes. Je ne dis pas que ces femmes arabes se rebellent contre leur sort : l'habitude, l'empreinte religieuse, les nécessités économiques, bouchent effectivement l'horizon, empêchent l'imagination de concevoir un état différent. Elles ne sont pas malheureuses parce qu'elles ne rêvent même pas à des conditions qui seraient autres. Elles seraient effrayées et récalcitrantes si brusquement on les conviait à une liberté plus grande de pensée et de mœurs. Mais ce n'est pas parce qu'elles se résignent, même volontairement, à leur assujettissement séculaire que celui-ci prend à mes yeux des allures de noblesse et de bonheur. A cause de cette quiescence féminine, la race tout entière stagne ; je répète qu'il faut être mécontent pour progresser. L'espèce n'a pas encore accompli son destin ; elle a des buts infiniment plus dignes et plus hauts à atteindre, et de la voir ici piétiner sur place, dans un moule qui n'a même pas été inévitable, qui n'aurait jamais dû exister, charge mon humeur d'impatience et de mélancolie.

§ 6

Je me promène sur la montagne de la Setkha, où un fort démantibulé atteste l'ancienne puissance des Bennaceur et la jalousie d'un rival tunisien, tandis que le caïd me lit d'une voix douce, dans un grand livre manuscrit, les légendes de famille, les hauts exploits guerriers et religieux de ses ancêtres. Nous nous lançons ensuite dans une discussion théologique. Le caïd est très religieux : que de fois je l'ai vu quitter la table des festins pour aller faire à temps sa prière ! « — Mais pouvez-vous m'expliquer, » lui dis-je enfin, « pourquoi Allah, à qui les nuages appartiennent, refuse, malgré les prières et les souffrances de ce peuple, de lui donner un peu d'eau qui ne Lui coûterait rien ? »

« Je peux vous l'expliquer, » me répond le caïd gravement. « Si les hommes étaient trop heureux, ils oublieraient Allah. » Je ne puis répliquer que le jour où nous oublierons toutes nos grotesques ou ignobles divinités nous aurons fait un pas considérable en avant, et je me borne à dire que si j'étais Dieu je supprimerais la pauvreté. Mais Mosbah s'interpose.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

— « Non ; toi tu es une femme, » me déclare t-il. « Tu donnes du lait aux enfants ; la femme marche avec son cœur. Mais l'homme est méchant ; l'homme est difficile. Si Dieu le rendait heureux, il boirait du vin, il ne ferait pas le Carême, il frapperait avec la matraque. Alors Dieu dit : « C'est comme ça ? Eh bien, moi aussi je ne donnerai pas d'eau. » Tout le monde approuve, et je m'incline.

Sur les épaules et au pied de la colline, l'oasis blême semble renforcer son charme sévère. Déjà si stricte et si fermée, elle devient de plus en plus monacale, incolore, dans la tombée brutale de la lumière de midi. Au-dessous de moi serpentent les minces rues sans ombres, s'alignent les hauts murs blancs aux bouches de ténèbres, les arcades des galeries couvertes. Les mouches montent en tourbillonnant, des myriades d'infimes points noirs. Tout est chaud, sec, lourd, livide ; c'est l'atmosphère de *l'invariable* que projette cette silencieuse cité !

Quand même, il y a aujourd'hui, dans le cœur de la ville, une animation singulière, à laquelle j'assiste lorsque je quitte le fort. Brusquement, dans une rue, je me trouve devant une porte ouverte ; je vois une foule de femmes dans la cour, et j'entends les cris les plus stridents qu'on puisse s'imaginer. La foule me happe par une sorte de succion involontaire ; je suis cernée,

poussée, tirée dans un cloître à arcades où la cohue est telle, la poussière si épaisse, la chaleur si accablante que j'ai le vertige. C'est un mariage. Dans le coin d'une pièce, la mariée est accroupie, la face couverte par un mouchoir, convulsée comme par des sanglots affreux. L'atmosphère est si trouble que je ne distingue pas les formes qui m'entourent, mais les couleurs sont superbes et déconcertantes, des voiles bleus, roses, verts, sur des robes vives comme un champ de tulipes hollandaises. Je ne puis concevoir de bariolage plus ardent. Les petites filles sont aussi éclatantes que les femmes. La mariée ne se laisse pas voir ; c'est à peine si, lorsqu'elle soulève son mouchoir pour respirer un peu, j'aperçois l'étincellement de ses colliers d'or. Et de toutes parts, inopinément, en pleine force frénétique dès leur début, faisant sursauter par leur stridence brutale, se déclanchent les *you-you-you* grinçants.

Un remous formidable : on arrache la mariée de son coin comme si on avait l'intention de la massacrer. Tous les hommes de Khanga sont assemblés dans la rue ; quelques-uns tiennent des fusils à la main. Sur une mule caparaçonnée on hisse une forme empaquetée dans des étoffes rouges et blanches ; une épaisse soie rose lui enveloppe la tête, un parent la maintient fermement en selle devant lui. Dès que la mule démarre, les *you-you-you* redoublent ; on tire ; la bête

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

terrifiée se cabre ; les hurlements sont effarants. Deux par deux, les invitées suivent la mule et les hommes ; non seulement elles sont voilées, mais les couples se drapent dans une immense cotonnade blanche qui recouvre leurs têtes et leurs épaules, tombe jusqu'à leurs pieds et qu'elles écartent un peu, l'une de la main gauche, l'autre de la main droite, afin de pouvoir se diriger. Ces femmes ont l'air, très exactement, de fantômes enroulés dans un linceul, cependant qu'elles marchent lentement et que les accompagnent les stridulations lancinantes et les détonations saccadées, bruyantes, des fusils pointés.

On arrive à la maison de l'époux — même incroyable bousculade. Portée, poussée, la malheureuse mariée est reléguée dans un nouveau coin noir, et comme elle n'en peut plus, on l'évente ; je vois enfin le visage brun, les longs yeux fardés et baissés, les bijoux empilés sur le brocart nuptial... Dans cette pièce vide de tout ameublement, les femmes bruyantes et parées exhalent une odeur de musc et de féminité chaude qui prend à la gorge. C'est extraordinairement exaspéré, sensuel et barbare.

Et à la porte, lorsque je pars, sentant sur tout mon corps les premières piqûres des inévitables petits poux, je rencontre le marié pris dans un groupe d'amis, son revolver attaché au bras par une courroie. Il sera introduit ce soir auprès de

sa femme inconnue, et le lendemain, et le surlendemain, et pour cinq jours encore, il passera les heures chaudes étendu sur le seuil de sa demeure, à écouter les musiciens des réjouissances, armé, envié, le maître, car il a « la puissance » et il « est le roi ».

Et à propos de mariage, je me rappelle que jamais, depuis que je voyage en Algérie, je n'ai connu un Arabe adulte qui fût célibataire.....

§ 7

Quand je la quitte, un matin, Khanga se masse sur ses hauteurs, plus que jamais compacte, froide et austère, mais l'oued El-Arab resplendit. La rivière est, ici, extrêmement large entre ses falaises rouges, ses énormes palmiers déchiquetés et les touffes épandues de ses lauriers-roses. Les pierres blanches de son lit brillent, polies comme de la vieille faïence, tandis que les séguias, sous le voile de leur eau verte, sont remplies de nuages blanc-laiteux ou bleu de paon. Au fond d'un cercle de hauts murs de terre glaise rose, le barrage principal s'étend comme un lac tranquille ;

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

son plancher est fait de couleurs radieuses et immobiles. Et tout autour, c'est la lumière et la grandeur, la nostalgique magnificence de l'été désertique, vide et silencieux.

CHAPITRE VI

§ 1

Outre Mosbah, j'ai maintenant pour me guider Hamed, le fils du caïd d'Ouldja, un adolescent charmant qui aide son père dans ses fonctions. Nous marchons rapidement, car les étapes sont assez longues et j'ai encore beaucoup à voir.

Je vais aussi essayer de décrire plus rapidement... Voici que soudain ce livre m'a découragée, et comme tout ce qui me décourage m'ennuie, il commence par-dessus le marché à me porter sur les nerfs. Je ne puis plus me renouveler. Très vite, les écrivains descriptifs ne peuvent plus se renouveler. J'ai déjà publié deux livres sur l'Algérie, j'ai, dans un tiroir, un troisième que je ne publierai pas, et je me suis suis cependant attelée à celui-ci. Eh bien ! quatre volumes sur un seul coin du globe, c'est trois de trop. Après tout, les traits saillants de l'Afrique du Nord sont toujours les mêmes : montagnes coloriées, palmiers, jardins, sables,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

villages. Ils produisent les mêmes impressions et appellent les mêmes comparaisons. Or, ni la langue française ni l'invention littéraire ne permettent de varier à l'infini les termes et les images. De meilleurs artistes que moi l'ont tenté et n'ont pas réussi après la première œuvre — ou tout au plus, et seulement dans de très rares cas, après la seconde — à être originaux ou attachants. André Chevrillon a écrit « Un Crépuscule d'Islam », un livre admirable, mais son « Marrakech dans les palmes » est assommant. Les yeux des Arabes y sont toujours nocturnes et doux, leur bouche est voluptueuse, leur air énigmatique, leur démarche élastique et féline, et d'une souveraine noblesse. Toujours quelque chose « d'essentiel » est concentré dans leur musique, et l'Islam y est inéluctablement « éternel ». Toujours des noms « prestigieux » font « rêver »... On sait d'avance que tel adjectif sera accouplé à tel substantif, que telle scène provoquera tel commentaire. Dieu ! que c'est embêtant ! Rien n'est neuf, rien ne donne un choc, rien ne réveille une émotion. Et le moyen d'éviter cette monocordie ? Elle est fatale. Les épithètes sont fatales, les réactions sont fatales, puisque ni la vision ni l'individu qui la contemple ne changent. Les Tharaud, avec leurs « Heures Marocaines », ont fait la plus pauvre des répliques à leur propre « Fête Arabe » ;

André Suarès, à mon sens le plus merveilleux des auteurs descriptifs, est fatigant en Italie ; Isabelle Eberhardt — oui, elle-même ! — à tout bout de champ a des expressions comme celles-ci : « l'heure extatique de la prière, » « la ville fatidique », « le ciel implacable » et les sables « irrémédiablement vides ». Moi aussi ! Moi aussi ! Je me mets dans le même sac. Pour moi aussi les flûtes sont toujours « nostalgiques et aigres », et elles « rendent leur petite âme » ; le vert des jardins est « d'une fraîcheur liquide », les dattiers sont métalliques, les murs sont aveugles, les bournous sont stricts, les *you-you* sont sauvages. Hé ! Moi non plus, je n'y puis rien ! Ces sacrées choses que nous dépeignons ont toujours cet aspect, impressionnent notre œil de cette façon et il faut bien recourir aux mots justes, lesquels ne sont ni nombreux ni extraordinaires, pour communiquer aux autres notre vision personnelle. C'est un fichu métier, que celui d'évoquer des pays et des races. Et si je me creusais trop la cervelle pour faire de l'inédit, je tomberais dans le jargon de M. Paul Claudel. Ah, Seigneurs Dieux qui régissez le style des pauvres écrivains, daignez oublier la médiocrité de mes dons ; tenez compte, dans votre clémence, de la seule sincérité de mes efforts, et pour me préserver d'un pareil destin, faites que j'abrège, faites que j'abrège !...

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

De Khanga à Tabouy-Ahmet, tout est pierre. De la pierre rouge, deux falaises hautes et rapprochées, aux contours aigus, aux angles tranchants. Les blocs fissurés s'entassent avec un air d'insécurité formidable.

La gorge s'ouvre, mais pour révéler encore des pierres. Elles débordent le paysage, il est enseveli sous ces millions de décombres. Ils gisent comme si une tempête énorme les avait fait pleuvoir sur chaque centimètre de la colline et de la route.

Les falaises rouges s'écartent encore. Maintenant elles ressemblent à une pâte lisse sur laquelle on aurait trépigné. Puis tout à coup, comme un pont remplissant l'espace entre les deux rangées de montagnes, surgit une forêt de palmiers. L'oasis de Tabouy-Ahmet est basse, pauvre, irrégulière, sur des pentes d'argile blême, des côtes noires, au sol épais qui épuise les chevaux ; ses murs gris sont hérissés de broussailles grises. Nous y restons une heure, mais il n'y a rien à en tirer.

§ 2

Le paysage change de l'autre côté du hameau, sur la route d'Ouldja, et nous sommes dans un

ravin où les oliviers, les figuiers, les palmiers, des grappes de branches épanouies s'étreignent contre des montagnes roses illuminées d'or — quelque chose comme un décor japonais où la la lune, un disque de papier transparent, rôde dans un ciel émaillé. Un portique ouvert est encore plus théâtral ; au-delà les collines ont la couleur des giroflées, en-deçà les palmiers étalent un vert fixe, et l'arcade elle-même a les teintes mouvantes d'une gorge de pigeon. Après cela la route n'est plus que la rivière seule, large, sereine, un miroir fait de nuances flottantes qui se muent, se défont et se transforment à chaque instant. Les lauriers-roses sentent fort à donner le vertige, la surface argentée des séguias est assombrie par les monts bleu-gentiane qui s'y reflètent, les arbres qui courbent leurs couronnes sur les mares kaki les épaississent de leurs ombres aussi vertes qu'eux, et les nuages écarlates font une doublure rose à l'eau limpide. De toutes parts les collines reculent, et la sensation bénie de l'amplitude, tendue de myriades de voiles, s'accentue. Avant même que la réflexion m'apprenne pourquoi, je sens que je deviens heureuse. Je suis dans une plaine ! Bien plus tôt que mon intelligence consciente, mon corps a perçu les lignes molles et gracieuses, la douce terre ouverte et aplanie. Dans les champs plats, les chevaux et les chèvres paissent, noirs parmi

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

l'or pressé des blés. Très lentement, très suavement, une buée sombre couvre la campagne ; celle-ci perd tout relief et se déroule en étendues endormies où l'on ne distingue rien et qui sont pâles, opaques et cependant brillantes. Les crapauds flûtent ; les rossignols ne s'interrompent pas de moduler. Découpés en ombres chinoises, les arbres que nous frôlons ont une mince ligne d'argent au bord de leurs branches, et toute cette terre nocturne et chaude est libre, triste et belle inexprimablement.

Nuit à Ouldja.

C'est dans une maison indigène que je la passe. On m'avait préparé une couche dans une chambre donnant sur la cour intérieure. Mais la chambre est sans fenêtres, elle a une chaleur et une odeur de fournaise sale, et la cour est si petite que j'ai une angoisse rien qu'à voir ces hauts murs. J'ai fait assez de prisons dans ma vie : ce n'est pas ici, au désert, que je me laisserai de nouveau enfermer ! Mosbah ne s'y trompe pas. — « *Lalà* », dit-il ; non, non, elle ne peut pas dormir ici : on lui fera son lit dans l'entrée ». On me le fait dûment, après avoir enlevé le cérémonial tapis rouge que je crains comme le feu.

Je suis dans une espèce de couloir aux murs gris très malpropres, au plancher de terre

effroyablement poussiéreux, mais magnifiquement éclairé par une lampe à carbure. A gauche j'ai une étable, sans portes, habitée par des chèvres ; derrière moi, une écurie ouverte également, où loge un petit âne. A côté de mon lit une poule a rassemblé ses douze poussins, et refuse de changer de place. Les chèvres toussottent, éternuent et soupirent exactement comme une assemblée de très vieilles femmes ; l'âne renifle, traîne des pieds, remâche auprès de sa mangeoire ; la poule glousse et picore, les poussins, qui n'ont pas encore sommeil, se livrent çà et là à des essais bruyants de petits vols. Korai, le chien de Hamed, excité par les hurlements de ses congénères épars dans le village, aboie avec une implacable énergie ; quand on le bat, il geint et hurle, ce qui est pire. Hamed s'étend sur un matelas à mes pieds, Mosbah couche devant la porte, mais pour bien affirmer qu'il ne se passe rien de répréhensible entre la Roumiya et les deux fils de l'Islam, il décrète que cette porte doit rester ouverte, et la température a beau être tropicale, entre les remous d'air qui viennent de la place et ceux qui viennent de l'écurie, j'attrape un rhume de tout premier ordre. Les activités des puces et des poux font de mon lit un chevalet. Ce n'est pas tout en fait d'émotions : de temps en temps, sans aucun bruit préalable qui puisse me donner l'éveil, je sens quelque chose

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

de grand, de dur et de vivant se pousser contre ma nuque ou mon épaule. Chaque fois je crie éperdument. Ce sont les chèvres, qui viennent silencieusement inspecter les objets insolites que nous sommes. S'imagine-t-on que les chèvres, l'âne, la poule, la vermine et le chien ont épuisé le cycle de mes tourments? Qu'on se détrompe. L'aube paraît, et avec l'aube les mouches. Elles sont trois cents qui bourdonnent autour de ma tête, mes mains, mes couvertures. D'une cour de mosquée voisine monte l'insupportable mélopée incessante des récitations religieuses. Je ne peux plus me maîtriser — je voudrais être morte, mais ne pouvant pas mourir, je réveille Hamed et Mosbah. C'est ainsi que les grands élans tragiques choient dans l'égoïsme. Hamed et Mosbah sont touchés par mes gémissements, lesquels leur parviennent à travers les draps tirés, par décence, sur mon visage enflé ; ils se lèvent, chassent l'âne, les chèvres, Korai, quelques mouches, ferment la porte et me souhaitent un tardif mais heureux sommeil. Je suis si fatiguée que je vais m'assoupir. Un bruit sifflotant et susurrant, le bruit abominable des murmures discrets, naît, s'affermit, se maintient sans la moindre défaillance. Je me dresse sur mon séant, énervée jusqu'aux larmes. Six jeunes Arabes, alignés contre le mur, tout droits, tout raides, plantés là — c'est évident — pour l'éternité

en sentinelles, fixent de tous leurs yeux la figure bouffie, suante, jaune, hagarde, que je leur présente. Nom de ..... ! Ils ne vont pas me permettre de dormir et par-dessus le marché, jusqu'à ce que Mosbah me délivre, ils ne me permettront pas de me lever !

Matin à Ouldja.

Une oasis chaouya, celle-ci... Petits murs bas, croulants, désordonnés, maisons sur des gradins irréguliers, apparence confuse et chaotique. Je ne visite rien, il y a trop de sécheresse dans le village. Je suis navrée et lasse des plaintes que la pluie seule pourrait faire cesser. Les femmes ont appris que j'étais une « guérisseuse des yeux », et elles m'envoient chercher, ou traînent leurs enfants malades jusqu'au pas de leurs portes pour que je les inspecte. Mais j'ai déjà distribué toute ma provision d'ouate et d'acide borique, et à Khanga M. B. n'avait plus rien à m'offrir. Les montagnes nous encerclent, jaunes et roses, ou jaunes et noires, toujours avec ces foulures bizarres de pas de géants. Quand les collines ne sont pas rocheuses, elles sont faites d'une espèce de boue battue, livide dans le soleil du matin ; la palmeraie elle-même, dans ses méandres, a l'air fatiguée et poussiéreuse. Tout est sec, blême et mélancoliquement déjeté.

Je suis entrée dans un jardin où j'ai dormi pen-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

dant quatre heures, sous les toisons des oliviers qui bousculaient les voûtes feuillues des figuiers. Dans une séguia les branches des arbres jetaient un peuple dansant d'ombres vertes. La terre sentait le Sud, ce parfum à nul autre pareil qu'on ne retrouve jamais ailleurs : sec et chaud, aromatique, presque pimenté, vibrant comme un courant électrique. Puis en regagnant la maison pour le repas de midi, j'ai contemplé au passage, dans les ruelles suffocantes, les masures enténébrées où les femmes en haillons rouges, avec des corps brûlés et des yeux chassieux, étaient assises parmi les détritus, par terre, filant la laine ou moulant le blé. Pas pour elles, les jardins, l'ombre des feuillages, l'odeur vigoureuse des plantes ; pour elles, rien que ces murs lugubres et ses cours empuanties. Quelle vie ! Les bêtes sont plus heureuses.

§ 3

D'Ouldja à Khirane, le chemin est meurtrier. L'espace est d'un rose absolu, délicat et extrêmement sévère, et au lieu de terre, il se compose de dalles. Ces dalles sont plates, lisses, au niveau du sol, et elles n'offrent aucune prise aux fers des

chevaux. C'est une glissade interminable, monotone, infernale ; je ne sais comment les bêtes ne s'y cassent pas les jambes. La chaleur est suppliciante : il se forme dans ma gorge quelque chose d'anormal, de tangible, gros comme une noix, qui m'empêche d'avaler et de parler. Je ne vois plus devant moi, tellement la réverbération est forte, et certainement on fouille mes tempes avec des ciseaux. Pas d'eau — du reste, celle que nous avons emportée d'Ouldja est si magnésienne qu'une de ses gouttes ferait l'office d'un litre d'huile de ricin. Alors ce qui doit arriver arrive ; j'ai des coliques, je me débats, je crie, je descends de cheval, Mosbah flanque tout le contenu de mes sacs par terre pour trouver une bouteille de cognac qui s'est cachée, naturellement, dans le coin le moins accessible de mes bagages, et puis, ivre-morte, je m'endors sur les sables, en plein soleil. On me couvre avec des bournous, et mon escorte s'enveloppe et dort comme moi. Tout ce que je me rappelle ensuite de la route, c'est que les montagnes, roses dans l'arrière-fond, sont très nobles d'allure, que les collines de l'avant-scène ont un air de famille avec le linge de cette reine espagnole que son patriotisme trop optimiste conduisit à un vœu de malpropreté, que la *meshta* de Chebla est piquée au pied de rochers en cylindres, hauts et droits tel un orgue énorme, que les panaches éblouissants des

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

arbres fruitiers y surplombent les panaches déchiquetés des palmiers et qu'enfin contre une rangée comme une tranche de pastèque pâle, un village grimpe sur un piton fauve et un anneau de verdure enclave des champs. Khirane.

§ 4

Il y a une plaine ! Elle est cerclée par les montagnes d'un décor de ballet russe, — des montagnes pâles et multicolores que j'ai vues dans une danse paysanne qui a lieu à l'aurore, — par des jardins épanouis et des oliviers bleus. Elle est fraîche comme les sources et gaie comme un pinson. Les hauts blés ployants se moirent et murmurent sous le souffle des petites brises chaudes, et celles-ci tintent dans les arbres ; quelque part de l'eau chante, pressée et diligente ; sans cesse des grenouilles plongent dans la rivière, et le rossignol entonne son hymne à trilles. Des blés verts et de larges arbres vivants et la grâce de l'étendue sereine ! Le printemps magique s'en élance... Je suis heureuse de nouveau.

La plus grande partie du village appartient à un marabout influent qui m'offre une chambre

à l'européenne, et me nourrit généreusement. Si les pluies avaient été normales, ce pays jouirait d'une prospérité considérable, car les habitants sont travailleurs et entreprenants. La culture des légumes y est fort poussée ; les oliviers et les arbres fruitiers particulièrement abondants, la terre est défrichée et ensemencée, beaucoup mieux entretenue que dans la plupart des villages aurésiens. Il y a des vergers d'orangers et de mandariniers où les balles d'or incarnat luisent parmi les longues feuilles lustrées, et des champs de vignes où les pieds sont plantés isolément, comme dans le Midi de la France. Toute suggestion du Sud a d'ailleurs disparu ici ; les beaux jardins, frais et voilés, n'ont plus la saveur du désert avec ses grands espaces arides et l'ombre insuffisante de ses dattiers étiolés. Lorsque je m'y repose, je ne suis pas distraite par l'air électrisé et les senteurs étranges : je suis apaisée par l'aspect familier de tout ce que j'y vois. Les yeux aussi recommencent à être clairs, les visages sont bien plus pleins, les corps plus beaux ; rien chez eux de ce décharnement noir, cette exténuation mélancolique qui caractérisent les populations purement arabes — et les femmes, plus riantes, circulent librement.

Je visite la mosquée, non encore achevée, mais conçue sur un plan exceptionnellement vaste, et le monument de Sidi Lazhari, le marabout

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ancestral, flambant neuf, orné de tapis, de dalles bleues modernes, de sièges dorés et d'étoffes selon le style tunisien. Je vois aussi, chez elles, les femmes du marabout actuel et celles de son frère. Dans une grande cour couverte, où les poules, les chiens, les servantes se bousculent, donnant à toute l'habitation un air primitif, certes, mais plus gai, plus sociable que ces demeures closes et sévères de Khanga où les femmes fondent, les nombreuses épouses des deux frères et les enfants qu'elles ont portés, s'assemblent pour me recevoir. Elles sont somptueuses ; en compilant mes notes pour les décrire, j'éprouve derechef le sentiment d'ahurissement qui me vint lorsque je les vis dans leur patio ensoleillé. Dans la lumière aveuglante, contre les affreux murs gris de la cour, parmi les bêtes familières et les domestiques en chiffons sordides, leurs costumes pétillant dans la lumière splendide, prennent un relief que peut-être ils n'auraient pas dans une chambre. Des *el-haf*, robes extérieures, de mauve, de rose, de vert broché ; des manches fleuries et claires ; des voiles blancs pailletés, des ceintures soyeuses, des turbans aux couleurs tranchantes, le petit chapeau constantinois, noir, triangulaire, aux pointes rigides, posé sur un seul côté de la tête... Des diadèmes, de l'or, des brillants, des colliers de corail et de perles, des boucles d'oreilles, des

chaînettes orfévries, du plus haut effet hiératique, coulant autour des visages minces et tatoués, peints comme sont peintes nos actrices, avec du fard rouge lourd, du blanc épais, des sourcils fixes et délicats, des yeux prolongés... Ces femmes se tenaient roidement assises ; elles avaient un air de sévérité un peu gêné, très différent de la langueur douce et indifférente des Bennaceur ; dans ces figures artificiellement éclatantes, les yeux noirs ressortaient, brûlants, comme du jet liquide, inscrutables. Mais je me demande s'ils contenaient, ainsi qu'il est habituel de prétendre, le secret d'une expérience abondante et profonde, une expérience que nous ne possédons pas, ou s'ils cachaient seulement beaucoup d'ennui. Que de bêtises on a dites — que de bêtises, hélas, j'ai dites moi-même ! — sur l'énigme insondable de l'âme arabe ! Je ne comprends vraiment pas en quoi leur connaissance de la vie, à ces pauvres femmes, pourrait surpasser la nôtre. Leurs intérêts sont tellement limités, tellement invariables, et cette fameuse « science sexuelle » dans laquelle, dit-on, les Orientales sont passées maîtresses me paraît aussi sujette à caution. Hé ! Nous avons toutes le même corps, et dès que nous sommes amoureuses, que nous venions du Nord ou que nous venions du Sud, nous l'employons toutes de la même façon. Non, il n'y a pas ici de mystère · cette société arabe est trop

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

primaire pour avoir d'autre complexité que celle de la ruse ; elle est, au contraire, la plus automatique des races que j'ai connues. Quand on a saisi les trois ou quatre grands mobiles, très stables dans chaque individu, qui la dirigent, on peut prédire avec exactitude ses réactions. Et tandis que je songe, voici que se pressent, contre les genoux de ces images magnifiques et silencieuses qui m'inspirent ces réflexions, des petites filles aux têtes bouclées, teintes de henné violemment orange, avec des joues fardées comme leurs mères et des prunelles invraisemblablement brillantes ; et de jeunes servantes au teint sombre, en haiks noirs, sans un bijou, immobiles et inexpressives, adossées aux murs, font un cadre curieusement émouvant à toutes ces idoles.

Nous montons à l'extrême pointe du piton de Khirane, où les maisons s'agglomeraient jadis en citadelle. Elles sont ruinées maintenant, mais quelques familles habitent encore ces demeures délabrées. Les murs sont tombés, comme dans une attaque, et l'unique sentier est presqu'impraticable, tant les pierres y sont grandes et nombreuses. Il faut faire des prouesses douloureuses d'acrobatie pour l'escalader. — « Pourquoi n'enlèvent-ils pas ces rocs ? » dis-je, épuisée et colère. « C'est pour eux ! Ils tuent leurs mules à ce jeu idiot ! »

— « Ils sont trop fainéants », me répond Hamed, placide, et les yeux noirs de Mosbah ricanent de malice. — « Ils disent, je m'en fous », explique-t-il.

Trente hommes sont assis sur le bord même du précipice, jambes pendantes dans le vide, discutant avec animation. Il s'agit de me prouver irréfutablement que les oliviers de Khirane ont tous été plantés par les Romains. Sous mes yeux, très bas, le village déchiqueté, irrégulier, tordu, est livide sur sa livide colline ; à ses pieds, dans la bague pâle des montagnes pourpres, le dur lit blanc de la rivière est incrusté de mares qui étincellent, lisses et brillantes, sans un remous, comme des miroirs fichés entre les pierres, et les bandes épaisses des arbres fruitiers très noirs enserrent, pareilles à des griffes, la longue émeraude mince des champs exquis, vert-nil, comme de l'eau, dans le crépuscule lilas. Dans les cours les femmes s'attroupent, taches rouges tailladées de blanc ; les figuiers de Barbarie font des barricades basses ; des enfants crient, des chiens aboient, des chèvres bêlent, la longue modulation du hibou flotte dans l'air, l'orchestre palustre des grenouilles entre en jeu dans une centaine de jardins, et les premières notes du rossignol tombent, comme l'eau des fontaines, dans la nuit délicate. C'est si connu, si simple, si quotidien — et je suis transpercée de tristesse. Oh, dieu ! que

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ces bruits, cette chaleur et cette nudité de l'Orient sont poignants !

§ 5

En route pour Tireza-Ferradj... Collines fauves et pierres rougeâtres, genévriers, pins, lauriers-roses... L'infâme dallage plat recommence ; cette carapace grise s'est étendue sur la rivière, elle l'étouffe, l'eau n'arrive à percer que par endroits et elle coule avec lenteur, en filets. Nous traversons un ruisseau qui est laiteux comme une calcédoine, puis vert comme du jade, puis d'un noir charbonneux : c'est Hamman Tamarsit, une source sulfureuse qui pue comme des millions d'œufs pourris cassés. Sous l'action chimique de l'eau, le paysage a pris des teintes violentes et bizarres.

Nous rencontrons une forêt, qui est paisible et amicale. Sur les douces pentes jaunes, les pins parasols se déploient, et dans les immenses pompons soyeux de leurs branches s'abritent des boules sombres, parfaitement rondes. Le sentier est large, l'espace est nivelé, les fluides de la bonne terre rayonnent, parfumés de vanille. Ma

bête va comme elle veut ; moi-même je suis un animal satisfait, amolli de plaisir physique et de rêveries vagues et sereines.

Tireza-Ferradj n'est pas un village, mais un grenier. La tribu à laquelle il appartient est nomade ; on la trouve en été, sous la tente, dans les pâturages du Chélia ; en hiver, dans les cavernes et les grottes, à Ouldja, à Khirane, et plus bas dans le Sud. Elle vient ici au printemps, déposer ses récoltes dans des huttes si petites qu'on peut à peine s'y tenir debout, aux plafonds étayés par des poutres, aux murs de pierre sans fenêtres ; et en automne, elle reprend ce qu'il lui faut pour la saison hivernale. Les huttes sont en ce moment pleines de dattes, de blé, d'avoine, de beurre de chèvre salé, tout cela dans des couffins d'alfa qui ont des anses tressées, dans des gargoulettes et des coffres de bois. Sur les planches s'empilent la laine brute, les ustensiles de cuisine, les outils agricoles, les poteries. Quatre gardiens détiennent les clefs de ces cabanes, et veillent sur ces richesses modestes.

Une falaise grise à pic porte la guelâa, toute pâle et plate parmi les rocs. Plus haut encore la colline monte en reculant, ornée de pins isolés et touffus qui oscillent un peu dans la brise. Les pins parasols escaladent les étages pierreux ; leurs branches claires tressaillent aussi dans l'air léger et neuf. Une source coule imperceptiblement dans

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

un bassin tapissé de mousses ; des chênes-verts et des genévriers l'enclavent ; entre deux arbres sombres, le soleil dessine un triangle d'or, des montagnes boisées vient un murmure comme celui des vagues sur une côte, et le soir violet est frais et sent les aromates. On est baigné et apaisé par cette atmosphère rare d'espace froid et propre, de pureté odorante, de verdure tonique, de calme essentiel. Et la nuit, avant de m'endormir dans ma petite hutte qui n'a ni puces ni mouches, parmi les belles choses saines que la terre seule a produites, dans l'air aigu que m'envoient les hautes collines, je vois, au milieu d'un ciel de lait bleu qui glisse avec douceur, la lune, une source fixe d'argent blanc, laissant tomber des rayons d'opale et des plumes de cygne sur les grands pins noirs, rigides et puissants.

Je reste trois jours à Tireza-Ferradj ; je voudrais m'y bâtir une cabane de bois, tant la solitude est rassurante, tant les vents des forêts insufflent une vigueur heureuse. Cette beauté n'émeut pas comme celle du désert ; elle réconforte, elle ne déchire pas. Je passe mes journées à ne rien faire sous les pins, tandis que Hamed s'occupe de détails pratiques. Nous avons appris à Khanga qu'un général venant du Nord, accompagné de son état-major et de M. Rigal, va faire dans l'Aurès une tournée stratégique. Tireza-

Ferradj est une de ses étapes ; il y passera une nuit, et Hamed, délégué par son père, doit attendre ici l'arrivée des soldats. Il surveille donc l'aménagement des lits et des repas. Il est charmant. ce jeune Arabe courtois, avec son regard noir affectueux, ses manières douces, son sourire tranquille. J'admire la façon dont il s'acquitte de sa tâche : juste et patient, sans élever la voix, sans donner d'ordres tranchants ou brusques, s'efforçant d'épargner à ses subordonnés les fatigues et les charges inutiles... Son autorité est bienveillante : on voit rarement, chez un chef indigène, une telle modestie et de tels égards. C'est un gentilhomme... Le soir, quand son travail est fini, et qu'il me rejoint, nous lisons à voix haute « Dans l'Ombre Chaude de l'Islam », qu'il a emporté avec lui, désireux comme il l'est de ne pas oublier son français excellent. Ensuite nous parlons un peu de ses projets personnels. Hamed a dix-huit ans, et son père, qu'il adore, va bientôt le fiancer.

— « A qui ? » demandai-je.

Mais il ne le sait pas. Il n'est pas convenable qu'il s'en enquière. Seulement, il a prié sa belle-mère, la seconde femme du caïd, d'adresser à celui-ci une requête : qu'il veuille bien choisir pour son fils « une fiancée *jolie* ».

— « Vous ne pouviez pas dire cela vous-même, Hamed ? »

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Hamed me regarde avec surprise. — « Oh non, Madame ! »

— « Pourquoi ? »

— « On ne peut pas dire des choses pareilles à son père, Madame. »

— « Mais c'est naturel... »

— « Pour nous c'est une honte », me répond Hamed amicalement.

Il a un petit roman, secret et innocent. Il a vu un jour la photographie d'une jeune fille arabe, la fille d'un marabout, élevée dans un lycée tunisien. Le portrait m'était aussi tombé sous les yeux ; l'adolescente était belle, avec un air résolu et passionné. Cependant il ne sait comment exprimer son désir ; il n'avait pas le droit de contempler ce joli et farouche visage. Mais sa belle-mère est bonne et pourrait lui être utile. Je discours longuement sur les avantages d'une telle union. — « Elle a reçu une éducation moderne, vous savez, Hamed ; elle vous ferait un intérieur charmant, vous parleriez français ensemble, vous liriez des livres, et ensuite, vous les discuteriez... Vous échangeriez des idées, des impressions, avec elle... »

— « Comme ce serait bien ! » dit Hamed, dont les yeux noirs s'illuminent.

§ 6

Encore une forêt — une vraie forêt — de Tireza-Ferradj à Ksar Roumia. Une abondance de pins parasols, touffes de plumes douces et souples dans la distance, et de pins tout simples, arbres précis et géométriques, si personnels que même ici ils poussent loin les uns des autres. Leur arome est âpre et pénétrant ; ils tamisent tellement les rayons du soleil que ceux-ci tombent entre leurs aiguilles en une gaze bleuâtre. On chemine pendant des heures sans un moment d'ennui ; ces légions de branches sombres, ces collines boisées, cachent les montagnes nues et ébréchées du cercle extérieur, et tout est libre, frais, intact, odorant. Nous croisons une falaise à pic, noire comme du charbon, tendue comme un rideau ; c'est beau, cette matière lisse et rigide contre ces panaches vivants et ondulants. Les blanches rivières desséchées succèdent l'une à l'autre ; çà et là, dans des bassins pierreux scintille une eau bleu-gris, froide comme un métal, teintée d'or dans ses profondeurs tandis que des vagues d'argent brodent sa surface d'arabesques changeantes. Dès que les arbres s'éclair-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

cissent les pâturages commencent ; tout fauves qu'ils soient d'herbe rase brûlée, ils égayent et quelquefois un peuple de petites fleurs y lèvent leurs têtes souriantes, aérées par les brises, illuminées par le soleil. De temps en temps encore la forêt devient sauvage ; rocs, troncs renversés, bûches, enchevêtrements de broussailles, fourrés épais ; un épanchement intense, une sève irréductible, un désordre magnifique. Cette robe végétale ressemble à une houle verte. La vie, la puissance et la paix se sont alliées ici dans un rythme d'une grande harmonie.

§ 7

Ksar Roumia est un point au milieu de champs morts et de quelques maisons misérables dont les habitants sont partis. Il y a là des ruines massives de murailles romaines — fermes ou fortifications, je ne sais — et la légende prétend que jadis un Français vivait dans ce lieu avec sa fille, que cette dernière se fâcha, abandonna son père et pour le narguer se fit bâtir une demeure isolée et farouche dans les grands pans de pierre ancienne. J'ai passé à Ksar Roumia une nuit de désolation profonde ; peut-être que l'esprit de

cette fille rétive et maussade hante cet endroit désert. J'y ai trouvé en arrivant une tente arabe et douze hommes dont le caïd de la région, qui m'attendaient depuis dix jours, par suite d'une erreur de date. Mais je ne pouvais pas savoir que les orages allaient me retenir à Taberdga plus que de raison, ni que je serais malade en voyage, ni que, pour tout dire, les Dieux de la Route, qui sont irresponsables et malicieux, m'insuffleraient leur propre esprit de vagabondage. Quoi qu'il en soit, le caïd, et cela se comprend, est fort mécontent de moi, et je m'évertue vainement à faire sortir de sa bouderie courtoise cet homme intelligent, secret, sensitif, aux longs yeux gris-bleu en pente, au visage impérieux, à la bouche volontaire fermée par une évidente et légitime mauvaise humeur. Il écoute en silence mes excuses navrées, me donne dans sa tente un repas excellent, mais je n'arrive pas à me faire pardonner. Je ne suis qu'une Roumya, comme les autres — et Dieu sait si nous sommes ingrates et grossières en voyage ! — arrogante, capricieuse, sans égards ; au diable ces femelles que la décence, les ordres reçus, l'obligent à supporter ! Je sens dans tous mes nerfs qu'il me supporte en frémissant....

Et ce n'est pas tout comme disgrâce, car un malheur vient de fondre sur mon pauvre Mosbah. L'escorte du caïd lui apprend que, pendant son

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

absence, son plus jeune frère, l'amant d'une *azria* — « femme libre » — d'Arris, attiré dans une embûche par les autres amoureux de cette fille coquette, a poignardé un de ses rivaux. C'est là, du moins, la version que donne de l'affaire le frère de Mosbah, mais il passe pour être une tête si chaude que les autorités se demandent s'il fut l'agresseur ou l'assailli. Mosbah est plongé dans un gouffre d'appréhension et de peine. Tous ces chocs me mènent à l'insomnie : j'ai été seule si longtemps avec les choses élémentaires, silencieuses et insensibles, que je me suis déshabituée des secousses et des réactions que produit le contact humain. Et je passe la plus grande partie de la nuit assise devant ma tente, à regarder une pâle lune fantastique convertir les champs en des plaines blanches d'ossements et polir les nuages ronds qui l'environnent. Les flammes des feux du camp, convulsées sans motif, jettent des broderies fluctuantes en clair obscur sur les nobles restes des murs romains, tandis que les grenouilles commencent leur clameur amoureuse, que les chevaux hennissent impatiemment, et que mille petites bêtes nocturnes bruissent dans l'espace triste, irréel et profond.

Le lendemain, à l'aurore, je prends un bain. A mon sens, c'est un événement qui est digne d'être noté. L'heure était merveilleuse, lavée,

jeune, pure ; le lieu, un temple de silence ; sur le ciel d'ivoire, encore incolore, de longs rubans vermeils et argentés glissaient en se dénouant. Les arbres paraissaient grêles et les collines délicates ; les champs cendrés, et les roses des lauriers, écloses avec l'aube, retenaient les gouttes scintillantes des rosées de la nuit. Quelque part dans la rivière tarie, une petite source avait survécu ; elle se plongeait hâtivement dans un bassin tantôt couleur de truite, tantôt couleur de queue de paon. L'eau y était froide comme les neiges, et j'y réveillai en entrant des millions de têtards qui tournoyèrent autour de mon corps en une danse forcenée. Mosbah montait la garde, le dos tourné. Ce bain me fit réfléchir. J'accuse toujours, avec acrimonie, les Arabes d'être sales. L'accusation est juste, mais l'acrimonie est de trop. J'avais moi-même passé des semaines en tournée sans rencontrer une place propice à des ébats natatoires, et même après la découverte de cet endroit béni, il me fallut toutes sortes de précautions, un lever presque nocturne, pour profiter de ma trouvaille. Les Arabes ne sont pas des ermites : ils se rassemblent en villages, à proximité des rivières dont le lit et les bords sont visibles. Même lorsque l'eau existe, comment s'en servir sans être vu par toute la communauté musulmane ? Nous ne sommes pas en Norvège — ici, une baignade nue en public

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ferait lapider le baigneur. Force est de garder sa crasse. Parfois, il me semble que le seul moyen d'améliorer le sort de cette population du Sud est de la transporter en masse dans un autre pays. Les *éléments* ici sont hostiles : plus encore que les hommes, ce sont eux qui se refusent à toute adaptation.

§ 8

Pour voir la guelâa de Tadjine, nous faisons en une demi-heure une escalade de plus de quinze cents mètres. Du moins Mosbah me l'affirme, et je suis tentée de le croire, tellement la montée est abrupte. Ce paysage de l'Aurès me rappelle le Caucase. Les sentiers sont invraisemblablement étroits, tout en terre friable qui coule, ou en pierres énormes qui forment des échelles couchées ; ils longent les précipices et ils ont des angles si resserrés, si inattendus, qu'arrivés aux tournants les chevaux prennent ceux-ci au bond. Les pins envahissent la route, se courbent et se rencontrent en voûte, projettent des branches pointues qui nous happent et nous soufflettent au passage, tandis que le vent nous brûle furieusement avec une odeur de résine. Des langues

minces de rocs courent d'une épaule à l'autre des montagnes ; on dirait des anses d'une prodigieuse finesse collées à d'insoulevables poteries.

Sur les crêtes mêmes, nous trouvons des étendues moutonnantes, recouvertes de broussailles robustes et piquantes, et parfois un groupe de pins isolés déploie son armature hérissée contre le ciel blanchi. Puis ce sont des côtes terreuses, des plantes courtes en treillis gris, un désert de pierres de toutes les teintes d'orange qui font l'effet, sur ces hauteurs foncées, d'un manteau de Joseph jeté sur de larges épaules brunes. Fauves, monotones, massives, les montagnes roulent en vagues amples vers le Sud, alors qu'à notre gauche, comme une muraille régulière à pic, tout à fait nue et merveilleusement rose, la grande chaîne de l'Ammar Khaddou arrête majestueusement l'espace. Et enfin, voici que sur des collines dépouillées, basses et très jaunes, un bloc de terre et de pierres, jaune aussi, s'érige : la guelâa de Tadjine, sans eau, sans verdure, sans habitants sauf un gardien, dominant une brèche dans la rangée des montagnes, par où, vaste et plat, d'un blanc rosé d'églantine, comme une aube descendue sur la terre, le Sahara s'en va rejoindre l'horizon.

Des chiens hurlent, et les femmes du gardien se présentent dans des haillons d'un bleu violent. Nous visitons la guelâa qui a cinquante cellules,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

séparées par une vingtaine de gradins arides, et cependant reliées en une structure compacte par des cours, des murs et des couloirs. Les cellules sont désolantes : elles contiennent principalement de la ficelle et des nattes. Ces provisions d'hiver me paraissent assez peu substantielles pour les tribus qui passeront les prendre à leur descente du Chélia. Dieu ! que c'est triste ! Et que c'est bête ! Que c'est donc bête que la race humaine persiste à se multiplier sur un coin si revêche du globe, qu'elle ne peut en tirer que du rafia ! Il n'y a pas assez de place — de place *décente !* — pour tant de monde sur notre terre ! Quand serons-nous assez intelligents pour comprendre qu'il faut enseigner aux femmes à être stériles ? J'entre dans la demeure du gardien, moitié tente, moitié cabane. ... Si j'y ai vu de la pauvreté ? Mais il n'y a pas de terme pour décrire la condition de ces êtres humains ! Ces gens possèdent quelques planches où ils couchent, deux outres en peau de chèvre, pleines d'une eau nauséabonde, quelques loques pendant à une corde, trois ou quatre plats de bois, graisseux, sales... Des enfants grouillent et rampent par terre, les mouches collées à leur peau, les yeux déjà chassieux. Les femmes ont l'air de squelettes, où le regard serait resté vivant, mais affamé. Et dire qu'en Turquie, en Bulgarie, en Macédoine, au Caucase, en Arménie, en Russie — sans parler

de la Chine et de l'Inde, que je ne connais pas mais où la misère est encore plus invariable — j'ai constaté la même ignoble indigence ! Est-ce que ça vaut la peine, vraiment, d'être un homme, et de posséder un cerveau qui raisonne, pour se laisser victimer ainsi par l'aveugle instinct prolifique de la stupide nature !

Nous campons sous les *toms* puissants, une demi-douzaine d'arbres qui représentent toute la végétation de cette région, et du pittoresque chaos oriental émergent, une à une, les petites choses nécessaires à la vie. Scène infime, la plus ordinaire dans l'existence de ces indigènes du Sud. Des outres gonflées sont pendues aux branches, et l'eau qui en suinte les fait reluire sombrement ; dans le trou que le cuisinier nègre a creusé dans le sol, on a allumé des feux, surmontés de pots. Tout autour s'empilent les boîtes et les coffrets noirs qui contiennent les provisions, des assiettes d'un bleu vif, des paquets rouges, des galettes enveloppées de journaux. Tout traîne... Le gardien apporte des œufs et, pour moi, des monnaies romaines. Vingt hommes en gandourahs grises et trouées dorment sur un monticule ; les mules, dont on a enlevé les bâts, se roulent comme des chats maladroits dans la terre poussiéreuse. Les mouches bourdonnent et les grillons stridulent. Dans cette plaine lumi-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

neuse et tranquille, on ne pense pas, on ne rêve pas, le moindre incident amuse — on bâille, content d'aspirer l'air brillant et chaud. Comme c'est toujours la même chose ! La voilà, ma querelle avec cet état social : il est aujourd'hui ce qu'il fut il y a plus de vingt siècles. Il a une fascination inexprimable, et il est mortel. Soudain, je revois le peuple arabe dans les grandes villes de l'Algérie que nous avons envahies et transformées. Je le vois pris dans nos remous modernes. Certes, notre civilisation a des désavantages : son œuvre de modification est souvent fort déplaisante à l'œil et paradoxale dans ses effets moraux. Elle manque de pittoresque. Mais est-ce donc dans le pittoresque que réside la beauté ? Il est vrai que ce pays, jadis aux décors libres, nous l'avons tailladé, morcelé et discipliné, nous l'avons assombri de bâtisses sans allure et nous l'avons atténué dans son caractère sauvage. Cette ancienne race guerrière et religieuse, nous l'avons entraînée à se vêtir, à s'éduquer, à se meubler, à travailler quasi à l'européenne. Nous tendons à la mettre dans l'uniforme de l'employé. Nous lui avons donné le goût des salles de cinéma, du phonographe, de la bicyclette, de l'automobile ; elle se presse aux guichets du télégraphe au lieu de confier ses messages aux graves scribes publics. Nous lui avons appris à s'entasser dans des guimbardes mécaniques et dans les troisièmes

classes des chemins de fer ; et grâce à nous, elle éclaire violemment à l'électricité ses demeures et ses mosquées autrefois mystérieuses. Mais est-ce plus laid ? C'est autre chose. Il y a dans cette adaptation un principe actif qui est d'une beauté différente. Car au-dessus de toutes les gloires et de toutes les splendeurs, est la gloire et la splendeur du mouvement. Nous bougeons, et nous faisons bouger à notre suite un peuple qui s'ankylosait dans ses bandelettes serrées. La seule loi sans réplique, la seule nécessité vitale, c'est qu'il faut avancer. Ce qui est vieux — je parle pour moi : chacun fixe ses regards sur une facette qui lui est propre — est curieux et émouvant, mais ce qui est progressif est plus vrai relativement, parce qu'il est conforme aux aspirations et aux conditions nouvelles. Et même relative, la vérité a une particulière magnificence...

... Je songe à ces choses, je les proclame, j'y crois avec tout ce que j'ai de plus ferme et de plus sincère dans l'esprit, et je retombe sous le charme néfaste de l'immobilité. O soleil sur les sables, désolation scintillante, féerie sèche, figée et radieuse qui chasse d'ici la vie, quel pouvoir terrible vous avez de convaincre que toutes les Voies ne mènent nulle part, et qu'il vaut mieux s'abstenir du vain effort de les chercher !

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

CHAPITRE VII

§ 1

Mon voyage est marqué ici par un incident assez désagréable et surtout très stupide. Lorsqu'il se passa, je me promis de le raconter en détail dans mon livre : je trouvais qu'il avait plus qu'un caractère personnel, qu'il était révélateur d'une mentalité professionnelle irréductible, admirable même en quelque sorte, tant elle reste fidèle à elle-même à travers les âges, tant elle défie l'esprit du temps et les leçons des événements. Mais aujourd'hui il me semble que sa bêtise le rend insignifiant. J'ai rencontré inopinément un général de cavalerie qui était en tournée dans l'Aurès ; la chaleur et sans doute les extrêmes difficultés pratiques de sa tâche — il s'est tellement plaint de la route, des mules, de la nature du pays, de la sécheresse que j'ai enfin été obligée de conclure qu'un chef militaire a moins d'endurance physique qu'une femme de lettres en voyage — l'avaient

fait beaucoup boire... Et l'alcool, l'approbation respectueuse des officiers de son escorte — surtout des vieux colonels ; ses jeunes adjoints, capitaines et lieutenants, montraient plus d'indépendance — l'habitude de parler à tort et à travers en maître, le poussèrent d'abord à des plaisanteries de corps-de-garde, puis à des considérations politiques qui ne manquèrent pas, comme de juste, de vigueur guerrière. Il me posa des devinettes spéciales — que je ne pus résoudre — où les queues des poireaux et des hommes possédaient les mêmes attributs de verdeur, et les coquilles et les couilles (mais oui ; je n'y puis rien, ces mots éclataient avec la même belle crânerie sur les indomptables lèvres militaires) se remplaçaient avec dextérité, et développa pour ma gouverne des thèses fracassantes, où la colonisation devait se faire à coups de canon — « A coups de canon, Madame ! On obtient tout ce qu'on veut à coups de canon ! » — et les Arabes, sous peine de massacre, devaient se convertir au christianisme en quarante-huit heures. (Soit dit en passant, il hurlait ces choses au nez de cavaliers et de domestiques indigènes qui parlaient eux-mêmes le français). Puis il voulut savoir pourquoi des femmes pernicieuses comme moi, qui n'appréciaient pas la saveur de ses devinettes et ne se ralliaient pas à ses opinions, obtenaient la permission de circuler librement dans une colonie

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal
www.asadlis-amazigh.com

française. Comme un leit-motif, l'épithète de bolchéviste courait à travers ses interrogations. On lui expliqua que mon bolchévisme satisfit si peu les communistes de Moscou que ceux-ci m'imposèrent trois mois de recueillement dans leurs prisons, mais il ne condescendit point à écouter : à quoi bon, je vous demande, avoir une voix de stentor si l'on ne s'en sert pas pour noyer toutes les protestations ? Aussi mes réponses, toutes déférentes qu'elles fussent, ne contentèrent pas ce cerveau mâle et résolu ; tourmenté par cette énigme, il s'en ouvrit plus tard au préfet de Constantine et chercha même une solution auprès des autorités à Paris. Ces dernières, cependant, persistèrent dans leur coupable indulgence de civils, et croyant évidemment que même les conceptions démocratiques ont le droit de vivre, elles me permirent de continuer à les professer, comme je le fais dans cet ouvrage, dans mon *mas* ravissant de la Provence hospitalière. Paix donc à la mémoire de ce soldat ingénu ! Il est possible que ce soir-là, à table, devant trop de bouteilles, il outrepassa sa véritable philosophie. Je le vois encore — petit, trapu, tanné, avec sa figure cramoisie de vieux buveur et sa chemise déboutonnée, tonitruant, fonçant, tranchant en un clin d'œil tous les problèmes, si puéril qu'il en devenait pathétique, car la simplicité d'esprit, portée à ce degré, éveille une espèce de compassion. Les

lumières de chaque homme sont faibles ; celles des militaires en particulier m'ont toujours paru clignotantes, mais un jour, si je dois en croire les maîtres de l'optimisme et de la vision modernes, nos étincelles seront réunies en une torche qui éclairera tout l'univers. Peut-être que, sans même qu'il le sache, la lanterne obscure de mon pauvre vieux général vulgaire, imbécile, apoplectique et braillard sera aussi utilisée dans cet éblouissement.

§ 2

Je passe deux nuits à Tajmout, et j'en emporte l'image d'un grand plateau sans arbres, piqué de tentes. Le camp militaire dort sous la lune, une source aérienne d'où tombe sur la terre nue un ruissellement de lumière laiteuse, calme à l'infini. De Tajmout, nous allons à Kébèche, une guelâa célèbre, difficilement accessible, et de la plus rare beauté, qui servit de refuge au Bey de Constantine lorsque celui-ci, en 1848, fuyant devant les troupes françaises, voulut se mettre hors de leur atteinte dans le cœur d'une contrée extraordinairement sauvage. Il ne put endurer l'isolement et la mélancolie de cette réclusion, et il se rendit aux

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

vainqueurs quelques mois plus tard. Lorsque je vis Kébèche, d'ailleurs, je compris parfaitement pourquoi son abri lui était devenu si vite intolérable. Il faudrait des nerfs de granit et pas le moindre milligramme d'imagination pour supporter longtemps l'impression dévastatrice de solitude qui émane de ce lieu. Il compose sa grandeur d'éléments immuables qui paraissent hostiles même à ceux qui recherchent leur protection. Sa splendeur est une charge écrasante à l'âme ; elle triomphe par une dureté inouïe ; rien n'y est en mystère ou en esprit.

Le chemin qui mène à Kébèche est accidenté et âpre. On monte, on descend, on marche en file indienne, tant le sentier est étroit ; il y a des pierres brûlées jusqu'à la teinte du bronze, des barrières, des cailloux, des roches, de l'eau et, de toutes parts, des collines. Dénudées, rougeâtres, elles se referment en couloirs qui oppressent, et on languit après les plaines dans cette lumière vide qui brûle et emprisonne les regards. Soudain elles s'ouvrent, et alors on voit le désert, blanc teinté de rose, ondulé et infini, comme une mer, mais une mer — je ne sais comment rendre cette sensation étrange — une mer plutôt suggérée que définie, qui appelle le rêve vague et ardent, non pas pour l'exalter mais pour le répandre. La pierre et le désert arrêtent tous deux la pensée, mais l'une la tue, tandis que l'autre la

dissout et très doucement la mêle à des ondes inconnues, immenses et mystiquement heureuses.

Plus on avance, plus on est impressionné par la noble et austère solitude, les choses grandes, immobiles et absolument silencieuses qu'on y rencontre — étendue sur étendue, toutes du même caractère fort et farouche, air chaud et tranquille, une matière comme pétrifiée mais passionnée, et libre par-dessus tout, *libre*, on ne peut pas l'assujettir, on ne la rendra pas utile ou bénigne, elle restera elle-même, orgueilleuse, flamboyante, inutile, d'une suprême beauté primitive. C'est intéressant d'entendre les commentaires qu'un pareil décor inspire au général et au vieux colonel qui s'occupe de lui avec la tendresse d'une nourrice. Ils s'en plaignent. Ils ont soif, ils ont chaud, ils sont mal à l'aise sur leurs mules, la route est effroyable, le voyage ne s'achèvera jamais, s'ils avaient su, du diable s'ils se seraient aventurés dans cette galère ! On croirait, à les entendre, que l'Aurès a pris cette forme uniquement pour les narguer. Ils sont ingrats envers celui qui organisa la chevauchée ; ils sont grossiers et avares avec les Arabes ; leurs lamentations sont persistantes comme le bourdonnement des mouches. Quel drôle de mélange ça fait, ces militaires, de suffisance, de mauvaise éducation et de puérilité ! Excédée, je partage l'avis de mon

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

guide, qui à un moment, devant tant d'enfantillage égoïste, ne peut se tenir de me murmurer : « Ces officiers, Madame — hé ! ils ne savent que bouffer et gueuler ! »

Maintenant, il y a une gorge. D'un côté les collines roses se creusent ; elles s'abaissent en une succession de plateformes lilas ; et sur leurs pentes des maisons isolées s'égrènent, portes fermées, sans orifices, remplies seulement de ruches que les abeilles ont désertées. Tout au bas des pentes une rivière calcinée jusqu'à la blancheur pose sa barre rigide faite de rocs brillants. De l'autre côté, en face des collines, une rangée se présente, un bloc, tourmenté, ébréché, de couleur changeante, comme si un voile sombre avait été jeté sur un massif écarlate et que le fond rouge vif perçait par endroits à travers la dense écharpe brune. Collines et rangée convergent vers une extrémité : une seule montagne qui semble clore le ravin au nord, rose, nue, hérissée sur toutes ses parois d'arêtes presque parallèles, portant droit devant elle un sein énorme et unique, un roc gris-bleu et lisse, sur lequel monte, escaladant vingt gradins taillés dans la pierre, la guelâa ancienne. Grise, cette haute citadelle, grimpante, grise, avec des trous noirs, des dessins noirs, des ombres noires, longues, fines et pointues, qui coulent de ses sommets comme les branches d'un saule pleureur monstrueux — grise sur ce sein de roc gris-bleu poli, contre les formidables crêtes droites de la montagne nue et rose. Elle a l'air, cette guelâa, d'un fongus livide, d'une excroissance tragique qui s'est pétrifiée sur la face de la roche sévère, et tel est au premier regard son aspect de barbarie héroïque qu'on ne sait plus ce qu'on admire davantage, d'elle ou du paysage intransigeant dont elle est le fleuron morose. Qu'elle a dû être fière et cruelle aux temps de révolte où elle servait d'abri ultime aux Berbères résolus et désespérés !

Je ne puis décrire cette guelâa en détail, car elle n'a point d'ordonnance. Elle se compose de peut-être deux cents cellules, chacune à pic sur le roc, sur un plan différent, et elle va aussi haut que le terrain lui permet de s'étendre. Le sentier extérieur tordu qui conduit aux cellules prend naissance dans un porche qui est aussi un tunnel ; il se met à grimper à même le piton bleuâtre, puis il se ramifie, ahurissant, toujours sur la surface, rampe entre des pans, des crevasses, des précipices, sous des bancs et des rebords de pierre, au-dessus des toits et au-dessous des plateformes des cellules superposées ; les pieds n'ont pas de prise sur le roc où il se glisse, il a fallu, pour le rendre praticable — praticable, c'est-à-dire, aux gens des montagnes — poser sur la ligne qu'il décrit des pierres

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

comme les degrés d'une échelle couchée, et des poteaux usés par le frottement des mains qui s'y agrippèrent... Le long de ce sentier de cauchemar, il y a une confusion, un entassement inextricable d'antres, d'encoignures, de galeries, de tunnels, d'alvéoles, de corniches, de cavernes, parfois fermés, parfois ouverts, remplis de couffins, de jarres, de ruches abandonnées. Et autour de tout cela, sous tout cela, sur tout cela, se chevauchant, s'entre-croisant, se surplombant, à chaque tournant subit, sont juchées les cellules, reliées par des pierres, des bois, des trappes, avec leurs portes de planches grises, verrouillées, si basses que, pour entrer, on se traîne à plat ventre, leurs triangles noirs découpés dans les frontons, leurs longs pieux minces sortant sous les toits comme des fusils prêts à faire feu, à côté des ruches vivantes emmurées où les abeilles pénètrent par un trou rond et noir, une bouche de canon... On est épouvanté par le ruban glissant de ce sentier qui monte, sur ce sol fendillé et calciné, dans cette clarté torride où les ombres mêmes sont de bronze, sous ce ciel chauffé à blanc. On est rendu perplexe jusqu'à l'hébètement par la mêlée et le désordre de ces constructions fantastiques, par cette citadelle aux compartiments infinis percés dans le roc et que le roc avale, par tout ce que cette pierre et ces murs ont d'irréductible, d'informe

et de brutal. L'esprit en souffre, car cette magnificence chaotique brise sa logique intérieure, comme un coup de maillet briserait une plaque de verre, et à ce malaise s'ajoute une angoisse véritable lorsque, regardant l'espace du haut du toit d'une cellule, on voit s'ériger de toutes parts les énormes montagnes nues, dures et brûlantes, et qu'on se sent enclos par leur implacable majesté.

§ 3

Je laisse la bande militaire quitter Kébèche avant moi, afin d'échapper à ses réflexions, et je m'en retourne par une route différente, seule avec un officier si ému par le paysage qu'il s'abstient de parler. A plusieurs reprises, nous nous sommes égarés, car il n'y a pas ici de chemin tracé, on s'en va à travers l'étendue. Elle est déserte : nul n'y vient. La terre est de cuivre sous le soleil éblouissant, les rivières desséchées ont des lingots d'argent, les rocs étincellent comme des pépites, tout est frappé et fendu par la force solaire et l'air tremble et vibre d'ardeur. Cette lumière est sonore, sa solitude enivre — le corps, qui la boit, devient

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

royal et victorieux. Il a besoin d'action et d'espace, il est en feu comme l'air ; une telle passion nous aiguillonne que dans cette canicule nous mettons nos chevaux au galop. Du sol que les bêtes martèlent avec un bruit de boucliers s'exhale une odeur puissante et amère, le sable qui vole a le goût de la menthe et du laurier, la sueur même qui sèche sur nos lèvres a une senteur aromatique, le vent que nous avons suscité siffle, et nous escorte en conquérant. Qui dira la folie que les choses parfumées, rapides et libres éveillent dans l'âme ! Je ferme les yeux et je revois ce pays tari de sève et de moelle, cette masse incandescente d'air bleu, cette terre éclatante et dure, ces horizons illimités, je sens la brise puissante me jeter au visage l'odeur de la chaleur et du thym, et de nouveau, pour un moment, domine en moi la perception d'une immortalité merveilleuse et solitaire.

§ 4

Il y a, dans ce Pays des Guelâas, des gorges qu'on connaît peu, très vieilles dans l'histoire berbère, et qui cependant paraissent inviolées. Ce sont les roches de Djémina. La légende dit qu'en

l'an 539 de Jésus-Christ, Iabdas, roi de l'Aurès, après avoir battu Gontaris, un général byzantin, fut défait par Solomon qui essayait de préserver en Afrique les restes de la civilisation, et rejeté dans les montagnes. Iabdas était fort riche en femmes et en trésors ; pour mettre les uns et les autres hors de l'atteinte de l'ennemi, il les plaça dans la forteresse de Djémina. Celle-ci était alors construite dans les gorges, sur le sommet d'un roc littéralement à pic qui portait une plateforme où une trappe était insérée. La trappe s'ouvrait sur une crevasse, la seule qui existe dans ces flancs fantastiques ; elle est impraticable, on ne peut l'escalader, il faut se faire hisser jusqu'à la plateforme par un treuil, une corde et un panier. On dit que les gardiens de Djémina ont toujours appartenu à la même famille, que l'office se transmettait de père en fils, et qu'un membre de cette famille veillait en permanence sur le roc afin d'y faire monter ses compagnons. Cela est bien possible — sans nul doute, il est nécessaire d'avoir une expérience spéciale pour parvenir à l'extraordinaire forteresse aérienne. Mais comment le tout premier gardien y accéda me reste un mystère ; je pense qu'il dut avoir des ailes.

L'armée byzantine finit par découvrir Djémina, entoura les assises de la roche et mit le siège. C'était là, en vérité, tout ce qu'elle pouvait faire : attendre ; et pendant qu'elle attendait, le gardien

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

et les princesses, inexpugnablement installés dans la guelâa, se moquaient avec une belle gaieté de leurs adversaires impuissants. Cela dura longtemps — puis, se résignant apparemment à leur insuccès, les troupes byzantines se replièrent. Mais un jour il se présenta au pied du roc une très vieille femme, porteuse, disait-elle, de grandes nouvelles. Afin de les connaître, on fit descendre une corbeille où elle alla s'asseoir, et on monta la cargaison. Or, la vieille femme était un soldat byzantin ; il sortit un glaive de dessous ses haillons, bondit sur le gardien, lui trancha la tête, enferma dans l'enceinte les princesses terrifiées et hissa jusqu'à la guelâa, l'un après l'autre, ses compagnons d'armes qui s'étaient tout bonnement cachés aux alentours. Les trésors furent pris, les femmes violées, et la citadelle fut détruite. Les Berbères prétendent que le pillage fut tel qu'il ne resta plus un seul bijou dans la région ; ils expliquent ainsi la pauvreté de la contrée, et affirment qu'avec les richesses volées Solomon bâtit les routes et les postes qui lui permirent de soumettre temporairement l'Aurès. Je ne sais quelles autres vicissitudes Djémina a subies dans l'histoire, mais comme elle ne joua plus un rôle prépondérant au point de vue stratégique, je suppose que les maîtres étrangers du massif se gardèrent bien de laisser retomber une arme aussi redoutable entre les mains belliqueuses des Berbères.

De l'ancienne guelâa il ne subsiste aujourd'hui que quelques fragments, complètement invisibles du lit de la rivière et de l'entrée des gorges. (J'ai bien escaladé, sur un parcours d'une cinquantaine de mètres environ, la fissure rocheuse qui mène à la plateforme, la trappe et les ruines, mais lorsque cessèrent les minuscules saillies, les anfractuosités infimes qui jusque-là avaient offert la plus précaire des prises à mon menton, mes mains, mes coudes, mes genoux et mes pieds — il faut mettre tout ça en œuvre pour grimper — et que je me trouvai dans une rigole profonde, absolument vide, absolument lisse et absolument verticale, cramponnée seulement à une corde jaune qui oscillait, avec, au-dessus de moi, un roc à plomb dont je voyais pas la crête, et, au-dessous de moi, des blocs qui coulaient droit dans la rivière, je perdis mon sang-froid et ne pus avancer. Mes muscles n'étaient plus qu'un nœud : je ne savais pas, avant cette expérience, de quelle intensité nerveuse de contraction le corps humain est capable. Je ne pouvais même pas crier. Le gardien me précédait, suspendu lui aussi à la corde ; les hurlements de mon escorte, restée sagement en bas, l'avertirent de s'arrêter, et il me fit redescendre, Dieu sait comment, en me plaquant sur lui, je crois, et se laissant glisser. Je tombai dans les bras de mes

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

compagnons comme un paquet, membres et dos écorchés à vif, robe déchirée et semelles transpercées, et après avoir recueilli leurs compliments ironiques — aucun d'eux, cependant, n'essaya de reprendre mes prouesses ratées — je passai plusieurs heures douloureuses à méditer sur la folie de vouloir accomplir des exploits là où un lézard échouerait). Djémina n'a pas de village ; le gardien et un vieil imâm constituent toute la population de l'endroit, et vivent dans une construction assez récente, tout au bord de la rivière, veillant sur un dépôt de provisions insignifiant. Tout l'intérêt de Djémina réside aujourd'hui dans les souvenirs historiques qu'elle évoque, et dans son incomparable beauté naturelle.

§ 5

J'ai visité les gorges à trois reprises, et la première fois ce fut au crépuscule que j'y parvins. Nous descendîmes de cheval sur un petit plateau vert, où l'on dressa ma tente sous un ciel ruisselant de rouge comme un torrent aérien. Nous avions mal calculé nos étapes, et nous étions dépourvus de nourriture. Djémina ne possède aucune ressource : ni orge pour les bêtes, ni

pain pour les voyageurs. Les chevaux errèrent tristement à travers le petit plateau qui devenait lentement hagard dans les ombres rousses flottantes ; le gardien alla nous chercher de l'eau, très loin des gorges, et le vieil imâm, tout grand et décharné, aux pauvres yeux bleus décolorés par l'âge, nous fit cadeau d'un peu de lait. Le silence, la solitude, les crampes d'estomac, l'oppression écarlate du ciel, me mirent dans un état d'esprit tragique, qu'aggrava encore la route menant aux gorges. On culbute de pierre en pierre plutôt qu'on ne descend ce vaste ravin sauvagement rocailleux. Il s'arrête enfin, quand on est épuisé, et on se trouve devant une muraille coupée jusqu'à la base en deux parties largement séparées.

Vis-à-vis de moi le premier bloc, à gauche, est rose sombre, peint à grands traits d'ombres grises ; le second bloc, à droite, est d'un rose clair fantômatique, et il se poursuit en longeant la rivière, en une énorme falaise striée dont une des cannelures horizontales renferme des cellules désertes et croulantes, maçonnées comme à Tizi-grarine. Entre ces deux blocs, dans l'ouverture béante et noire, un très long et robuste phallus de pierre surgit lourdement du sol, orange à son sommet, gris à sa base, presqu'aussi haut que les falaises qui le flanquent de chaque côté, et il touche de la tête la montagne de droite. La

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

rivière a creusé ses assises qui sont plus fines que sa crête, et elle les a entourées d'éboulis livides et informes, comme des crapauds gigantesques et immobiles. C'est tout ce que je vois des gorges ce premier soir ; ces deux falaises inégales, distinctes, massives, ce phallus oblique, roses et blêmes dans le couchant. Dans le firmament, le fleuve passionné s'est rompu ; le ciel s'est recouvert de myriades de plumes pourpres, si basses qu'elles ont l'air d'être palpables ; si on levait un peu son visage, les aigrettes éclatantes et pressées le frôleraient, et cette voûte flamboyante, furieuse, exprime un secret violent. Les gorges donnent la même impression profonde, avec une menace en plus. J'attends que les plumes pâlissent et que la nuit tombante prête quelque grâce aux pierres, mais le paysage devient sinistre, perfide et inexorable à la fois, et dans la lumière lisse et blafarde il a les couleurs affreuses du corps d'un noyé. De ce décor mauvais comme un anthrax, il ne sortira que des choses vénéneuses. Je n'ai pas le courage de continuer l'exploration, et je remonte le ravin jusqu'au plateau enseveli lui aussi, maintenant, dans une épaisse atmosphère morne comme un cocon sali.

Le lendemain, la chaleur est telle que le ciel est métallique et l'air terne, mais les teintes des

trois rocs se sont avivées. La première masse de calcaire est presque violette, badigeonnée de coulées cendrées, à pic sur la rivière et portant sur sa tête les ruines cachées de la guelâa berbère. Le long phallus penche à droite, comme la veille orange et gris, barrant de son tronc stupéfiant la trouée ténébreuse du vide entre les deux murailles ; et se déroulant à perte de vue vers Tajmout, la seconde falaise déploie une face austère. A mi-hauteur, les cellules abandonnées et barbares du vieux village ondulent selon les contours de la longue faille qu'elles bloquent ; les planches grises des portes ressemblent à des yeux éteints, et les orifices qui servaient de fenêtres, rigides et noirs, sont des bouches ouvertes dans un cri perpétuel qu'on n'entend pas. Pas un buisson, pas une touffe d'herbe sur la paroi impassible et dépouillée de cette montagne. Pas un filet d'eau dans le ravin et dans la rivière où des roches fauves s'accroupissent, et rendent encore plus lourd, plus agrippé à la terre, plus immuable, ce décor déjà tout fait de nudité, de dureté et de force héroïque. Cependant il est vivant : c'est cela qui lui donne surtout son caractère splendide. Ces pierres brûlées qui ne souffrent aucune végétation ne sont pas mortes ; le soleil est leur ami et les anime, elles ont collé ses reflets à leurs flancs, et elles sont chaudes et imprégnées de

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

puissance. J'ai devant moi, non pas une scène, mais un *âge*, différent du nôtre, plus dominateur, absolu, sévère et fort. Il n'a ni charme ni complaisance ; l'œil cherche en vain les nuances tendres et les courbes gracieuses où il aime reposer ; cette superbe pierraille est inflexible et elle pèse sur l'esprit de toute sa stabilité inébranlable et de son éternité assurée.

J'entre dans les gorges, parmi les éboulis chaotiques qui les défendent, parfois redressés, parfois plongeant tête première vers la rivière dans un formidable élan figé. Dès le seuil, sur les pierres plates qui forment un dallage admirable, rose aux veines pourprées, sous les voûtes aux plans multiples — presque blanches, tant l'eau les a polies — tout près du monstrueux phallus, le froid saisit comme des griffes. Si étroit est le cañon que ses parois semblent se rencontrer. Une des murailles intérieures a la teinte des roses-thé ; l'autre est mauve comme des iris clairs, et c'est elle qui porte l'entaille effarante par laquelle on montait à l'ancienne guelâa. Moins que jamais, après l'avoir étudiée, je m'explique comment on l'a une fois escaladée sans corde. Les blocs à sa base s'empilent en marches immenses et heurtées, mais bientôt la fente devient vide — du vide seul, à plomb — sans un

coin de roc pour poser les pieds, sans un éperon de pierre auquel s'accrocher ; une rigole vide si mince qu'un corps d'homme, à l'état normal, ne pourrait s'y introduire ; il faudrait qu'il se tasse, se rapetisse des épaules et des hanches, glisse latéralement... Cette crevasse fait songer aux tortures.

Je continue, et les murs se rapprochent encore ; on dirait qu'ils se touchent et étranglent le cañon. Ils sont ornés, très hauts, de demi-arcs parfaits, creusés et lustrés par une cascade disparue ; les blocs qui jonchent le sol sont indescriptibles. Croupes, échines, arêtes, socles, ils sont de toutes les formes, et des plus rudes. Ils forment des tunnels sombres comme des fours, dans lesquels on se hasarde en se recroquevillant. Même alors, on ne peut pas toujours passer, et il faut revenir sur ses pas, chercher une issue différente, pris de la plus bizarre angoisse. Lorsque je perds Mosbah de vue, j'ai comme un transport de terreur — j'ai beau me raisonner, me dire que ces gorges ne sont pas la jungle, qu'à la longue je retrouverai mon chemin, j'ai peur de cette mêlée muette, de ces rocs semblables qui se dressent partout, se surplombent, se répètent, sans traits distinctifs qui les feraient reconnaître. On se bat contre ces roches, on trouve enfin moyen de les contourner, on en émerge, presqu'affolé par le désir d'étendue, d'es-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

pace, et on bute contre des parois cent fois plus hautes, qui ont exclu le ciel. Ce sol de rocs qui se soulève vers cette voûte de rocs qui renferme, ces murs de rocs qui enclosent — toute cette substance invariable, et qui *arrête* invariablement, fait l'effet d'un piège. On y lutte contre l'horreur sans gloire de l'encagement. Comme la mer, la pierre absolue donne l'impression de l'implacabilité — elle n'a rien pour la vie, donc elle n'a rien pour l'espoir, et le cœur se glace dans une solitude si terrible. Ce n'est pas avec l'infini qu'elle met en contact, mais avec la quintessence de la désolation.

En tâtonnant, glissant, rampant, sautant, j'arrive à sortir de ce sépulcre — mais c'est seulement pour être emprisonnée dans un coude des gorges que barre à son extrémité une muraille colossale. Je suis ici dans une espèce de triangle, dont cette nouvelle paroi forme la base. Du diable si je ne suis pas tombée de la poële à frire dans le feu ! Grises, les falaises latérales : grise, la muraille qui court pour les relier ; grises, le dôme lourd ; gris, les éclats semés par terre : toute cette pièce close en pierre est grise, lisse, roide, comme les flancs d'un cuirassé. L'atmosphère est épouvantable : c'est de l'ouate chaude qu'on fait descendre dans ses poumons. On y étouffe, et les pierres pèsent : à les regarder, on sent un fardeau sur ses épaules et son front.

Quelle immobilité ! Pas un lézard ne circule, pas un caillou ne se déplace — seuls les cris des corneilles invisibles ont une résonnance rauque et tragique, pareils, à s'y méprendre, à des sanglots désespérés d'enfants. C'est inouï comme ces endroits m'accablent, peut-être parce que j'y perçois une personnalité double que je n'analyse pas très clairement. A l'œil, ce décor semble mort, tant il est inerte et silencieux, et par cela même, sinistre ; mais d'autre part je sais que dans son apparente insensibilité il veille... Il y a une force agissante dans chacune des parcelles qui composent cet ensemble rigide ; il est le résultat d'efforts incessants et équilibrés. Ces blocs sont un réseau d'atomes et d'attractions. Toutes les molécules s'y agrippent les unes aux autres, grâce à une intensité prodigieuse de cohésion, dans les attitudes inflexibles, prédestinées, de la structure cristalline. Et dans chacune de ces particules immobilisées, au milieu d'une vastité secrète, les électrons et les protons infinitésimaux tournent dans leurs orbites prescrites, attendant une inimaginable, une ultime délivrance. Les puissances qui s'y développent sont les plus anciennes et les plus constantes du monde — la réalité fondamentale de l'être ; elles sont à l'origine de notre propre existence, elles l'alimentent, et elles fabriqueront encore un avenir inconcevable quand toutes les pensées, les

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

sentiments et les apparences de notre vie présente auront été anéantis. Chaleur, afinités et énergies mystérieuses qui ont créé et qui maintiennent l'univers, voilà ce qui tourbillonne sous l'extérieur intraitable de ces rocs et qui leur donne leur effroyable sublimité.

Le cañon tourne encore, et il décrit maintenant une belle anse où il n'y a plus de pierres, mais un lit de torrent fait d'une seule plaque de calcaire, vaste, blanche, polie, où la rivière a creusé une route tourmentée. Elle a laissé derrière elle deux profonds et tranquilles bassins, pleins d'une eau sombre, mauve comme les violettes entassées dans le coin couvert d'un bois. Une pâle lumière pétille, de bleu lavé et d'argent blanchi. Nous approchons de la sortie des gorges. Les dalles lisses s'amoncellent jusqu'à former une dernière falaise, criblée sur sa façade blonde de noirs petits ronds — des centaines de nids d'hirondelles — et voici que la montagne s'affaisse avec douceur, derrière des palmiers au vert éclatant, pailleté d'or, et des roses fragiles posées comme des étoiles parmi les feuilles lustrées des lauriers. Un bouquet d'arbres fruitiers flamboie ; la brise qui vient vers nous a l'enivrante suavité des plantes vivantes et tièdes ; tout l'espace étincelant me semble de miel, et droit devant moi, sur l'horizon, le Sahara étend sa brume pourpre.

§ 6

A partir de Djémina, et jusqu'à Ksar-Culed-Youb, nous nous lançons dans une contrée où nous ne rencontrons personne, dépourvue de villages et constellée seulement de guelâas. Elle est belle, belle, belle, et il est tout à fait inutile que j'essaie de la décrire, car sa beauté est *coulante* : pas sur dix mètres ses caractéristiques ne sont pareilles. Elle change de teintes et de contours avec la soudaineté d'un précipité chimique ; elle est inconnue, sauvage, déserte, libre ; le soleil, les vents, les pierres l'ont faite, et ils lui donnent un air et une saveur qui intoxiquent comme une liqueur. J'ai passé des jours, le nez sur ce papier, à tenter de donner d'elle une image compréhensive, mais je la trahis en voulant la ramasser en une seule formule. Elle est en arides espaces moutonnants, où les rocs surgissent en étraves de grandes barques, peintes de rouille ; elle est en plaines de pierres bronzées ; en barrières de montagnes dentelées où pas un arbre ne croît, colorées comme des vitraux ; en plateaux — quels plateaux désespérants ! — qui rappellent des coupes de fruits, le jaune suave de

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

l'abricot, le rose velouté de la pêche, l'incarnat ferme de la cerise, et qui, en un clin d'œil, pendant qu'on les regarde, se changent en coupes de bijoux, pleins des tons durs des pierreries. On voit, par toutes les échappées, une chose insaisissable, ni une couleur ici, ni une forme, mais une présence : le Sahara ; on voit les agglomérations, très claires et minuscules, de Liana, de Badès, des deux Zéribet dans les sables ; et la guelâa de Kébèche, blême contre son altière montagne vive ; dans un massif brun comme une crême caramelée, deux parois roses comme des pastèques très mûres ; des champs fauves inattendus, et les coupant encore plus subitement, des ravins cinabre semés de pierres bleues, du bleu des turquoises malades ; des cuvettes enfoncées dans le sol, aux flancs assombris de jus d'orange mêlé à du sang ; la guelâa de Lakhnek-Tarhit, un château-fort intact — tours, créneaux, courtines, rampes, tout y est — soulevée très haut par une roche ocre et flambant comme une couronne dans le soleil doré du soir. A travers les déchirures de la roche trapue, entre les créneaux de la guelâa miroitante, le désert rose et soyeux grimpe jusqu'au ciel et s'y pose en nuée. La lumière vêt ce pays de robes magiques : irisées, opaques, tragiques, gracieuses, dont il change dix mille fois par jour ; mais son bien inaliénable, celui que les dieux lui ont donné à

l'origine et dont les hommes ne le dépouilleront jamais, c'est ce quelque chose qui l'imprègne depuis ses brins d'herbe jusqu'à ses montagnes, libre, fort, fantasque — l'esprit de l'ardeur, ailé.

§ 7

Je sais, maintenant, que je suis une fille des Plaines...

Plus que la mer, les bois et les montagnes — plus même que les sables — elles me rendent à moi-même. Il me paraît facile d'y vivre, et admirablement suave d'y mourir. J'irai les retrouver, si j'ai assez de temps et de force, lorsque j'apprendrai que mon heure est venue. Mais il est bon déjà, au cours des longues étapes faites pour atteindre à la victoire, que je m'en vienne parfois renouveler en elles le haut songe extasié de ma libération.

Rien qu'à leur seuil, rien qu'à leur premier souffle, je dépouille mes tracas et mes agitations. Toute passion, toute tristesse que je puisse être, les plaines guérissent la fièvre de mon ennui. Ni les discours des hommes, que j'écoutais avec ferveur au temps où je gardais ma foi sociale ;

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ni le colloque tenu avec moi-même, au sein d'une solitude profonde et volontaire, n'ont fourni de réponse à mes questions sur la vie. Mes problèmes sont restés entiers et insolubles, et me tourmentent de leur ardeur inassouvie. Les plaines ne m'offrent point des explications puériles, ni ne me conseillent le refuge d'une amère résignation. Simplement elles enlèvent de mon âme le fardeau de mes pourquoi inépuisables ; elles répandent en moi leur calme et abolissent la fatigue inutile de la réflexion. Je cesse ma douloureuse poursuite d'un bonheur qui me serait propre, je n'exige plus une impossible justice, une logique exacte, et une harmonie inaltérable. Mon besoin despotique de rendre dieux les hommes a maintenant la noblesse d'un rêve, non pas la corrodante violence d'une ambition. Ce que les plaines étanchent, c'est ma soif d'absolu trop tragique ; comme elles, qui sont dociles à leurs limites, j'accepte que la loi m'arrête et me borne, et j'endors l'immensité de mes désirs dans l'invincible réalité. Par là, je deviens ce que, dans le plan éternel des choses, je fus uniquement destinée à être : un atome éphémère au travers duquel passe, dans sa pulsation immortelle, le rythme auguste et indifférent de la Vie. Et peut-être qu'ainsi, m'étant enfin connue moi-même, je connaîtrai un jour, sans m'y attendre,

le grand secret que je me suis vainement usée à rechercher.

... Je suis une fille des Plaines, que je bénis.

§ 8

Deux rangées de collines vermillon, des sentiers affreusement pierrailleux où les sabots des bêtes claquent contre les cailloux avec un bruit interminable de castagnettes, une descente abrupte comme la chute d'une cascade, une oasis resserrée, d'un vert noirâtre, la traversée d'une rivière tarie aux lueurs d'argent terne, l'escalade d'un coteau rose adossé à des montagnes taupe — et nous sommes dans la guelâa de Ksar-Ouled-Youb, bâtie sur plusieurs gradins, fauve, compacte, où au milieu des greniers s'érige la vaste demeure d'un marabout célèbre, Sidi Rhazali. Avec ses dépendances, les maisons des frères et des parents du marabout, elle constitue le village. Sidi Rhazali se trouve quelque part dans ce labyrinthe, et nous allons à sa recherche de cour en cour et de passage en passage. C'est le soir, et des feux sont allumés partout. Je vois des servantes négresses dont les corps sont, vraiment, beaux comme de la sculp-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ture antique, accroupies sur des nattes devant les pots fumants. Des multitudes de vieilles qui devisent ; des kyrielles d'enfants, courant et criant... En succession, les femmes du marabout me reçoivent : la première, auprès de laquelle je trouve le débonnaire chef religieux, vive, grasse, souriante, a l'air d'une très belle Juive ; elle parle à son époux avec une bonhomie bruyante et libre, et un débit de mots et de gestes éclatants, larges, pressés. La seconde femme, plus jeune, est de couleur sombre ; elle est jolie et délicate à la façon des statuettes ; je la vois encore, se levant pour me saluer, avec son fin visage noir et cérémonieux dans un *el-haf* de soie prune, une ceinture rouge nouée très bas, un turban vert, une grande chaîne d'or reliant ses oreilles par-dessus sa tête et une superbe amulette entre ses seins ronds. Les *khouans* du marabout, qui viennent en fournées pour recevoir sa bénédiction, attendent respectueusement, dehors, qu'on les nourrisse ; ce soir ils ne sont qu'une trentaine, mais on m'assure qu'aux grandes fêtes le marabout fait vivre trois cents disciples, et que lors de ses mariages il en hébergea des milliers. Du reste, Sidi Rhazali, dont le prestige est énorme, me paraît aussi spontané que généreux. Il est bon ; son visage cordial et simple le dit... Mosbah et moi sommes conduits à la maison des hôtes ; dans la vaste cour isolée et propre, des perches

croisées en trépied supportent une outre d'eau fraîche ; nous dînons plantureusement à une table qu'illumine une bougie fichée dans le goulot d'une bouteille ; de l'oasis, des maisons, des montagnes, se répandent les grêles et mélodieuses rumeurs nocturnes, et dans le ciel, fumée bleue moelleuse, les larges étoiles vertes brillent comme des lentilles.

§ 9

Je me promène pendant des jours, revenant parfois le soir à Ksar-Ouled-Youb, où Sidi Rhazali m'entretient avec patience et prodigalité. Dans ces randonnées encore, je ne trouve que des espaces, des pierres, des couleurs, la chaleur, les mouches, et de temps en temps une guelâa. Ni oiseau, ni bête, ni arbre, ni rivière animée. (A ce propos je me demande de quoi vivent les mouches, qui sont décidément plus nombreuses ici que tous les grains de sable de tous les rivages réunis — elles doivent se nourrir de minéraux). Hormis quelques minuscules et très rares oasis, où habite généralement un gardien solitaire, on n'aperçoit aucun homme. C'est tout simplement la région de parcours des nomades, et

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

comme en ce moment ils sont tous dans le nord, l'unique vibration dans ces étendues rocailleuses est le vent, et le seul bruit, le petit frottement métallique des branches des palmiers. Mais ce désert pierreux, quand on peut échapper au soleil de midi, est splendide ; on y est seul, on s'y sent libre, on est intéressé jusqu'à la passion par les miracles de la lumière et les formes infinies des pierres prodigieuses. Si je n'étais pas si lasse, je voudrais y passer des semaines, tant il est magnifique de s'en aller sans objectif sous le ciel illimité, à moitié saoule d'amplitude, de couleurs, de sécheresse, de vent, de l'odeur brûlée et excitante — l'odeur de bête — du sol. La force solaire et la force terrestre mordent ici comme des lions et nourrissent comme le pain. Mais je ne sais jusqu'à quand je pourrai continuer à marcher. Je suis si laide que je *sens* ma laideur ; elle me met mal à l'aise, quoique je n'aie jamais tiré grande vanité — et pour cause — de mon physique. Je tiens de la farce : mon visage, qui a pelé, est strié de bandes de peau neuve, chacune d'une teinte différente de carmin ; mes cheveux sont de l'étoupe, j'ai si mal à la tête que je ne puis souffrir de chapeau, et le turban dont Mosbah m'affuble chaque matin est toujours de travers et me donne l'air d'une bacchante burlesque. Mes chevilles, qu'autrefois je pouvais entourer des doigts d'une main, sont aussi

larges que mes cuisses et n'entrent plus dans mes bottes, donc j'ai les pieds nus, et non point invariablement immaculés, fichés dans des savates, tandis que des morceaux de chemise, tordus comme des ficelles, me servent de jambières. Mon vieux costume confortable a rendu l'âme par des trous que je ne puis réparer, et le nouveau est étroit et manque de savoir-faire, craquant tout juste sur les coutures où il ne faudrait pas. J'ai des plaies envers lesquelles mon cheval, cet éternel sautillard, ne montre pas la moindre considération. A tous les repas nous mangeons une poule, exclusivement une poule, si bien que je m'attends à voir pousser des plumes sur mon propre dos ; toutes ces volailles, en outre, ont dû se nourrir de cailloux, tant leur chair est coriace ; les *kessras* d'orge sont dures comme des pépites ; l'eau dans les outres est tiède et boueuse et elle a un relent faisandé ; en respirant nous absorbons des mouches, et mes sacs, mes damnés sacs, possédés d'un démon, se mettent sens dessus dessous tout seuls. A chaque halte c'est la même histoire : tout ce qui est nécessaire demeure au fond, tout ce qui est complètement inutile s'exhibe à la surface. Dix fois par jour nous les vidons, les arrangeons, les attachons — dix fois par jour ils bouleversent tout ce qu'ils contiennent. La nuit, que je dorme à la belle étoile, sous ma tente ou dans une

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

guelâa, les puces accourent des quatre coins de l'horizon. Cependant, plus que dans aucun de mes autres voyages, je suis heureuse. Mes soucis et mes colères se sont endormis : peut-être que cet air embrasé où mon corps se meut avec tant d'allégresse a pénétré dans ma tête et les a étouffés d'un souffle puissant. Quoi qu'il en soit, ils ne me troublent plus. Vraiment, je ne fais pas ici de la broderie littéraire — ce domaine ensoleillé et béant a sur moi un pouvoir absolument dominateur. Ni la montagne ni la mer ne m'attirent, mais ceci, cette immensité chaude et stérile, me hèle et me mande ; c'est ici que je me sens aux sources mêmes de l'être et des choses premières et maternelles, ici que mon passé s'estompe et s'oblitère avec sa charge de peines, de fautes et de déceptions, ici que ma vie présente n'est plus travaillée par des ferments de crainte, de rage et de désir ; ici que je n'aurais ni peur ni regret de mourir... Il y a des adhérences intimes et matérielles entre ces éléments et moi. Et si je suis encore trop nerveuse et consciente pour me fondre complètement en eux, du moins ils sont la seule force, la seule forme de la nature avec laquelle je puisse me mettre à l'unisson, extatiquement.

Choses que je vois dans le Pays des Guelâas : Un long couloir de hautes falaises multi-

colores ; du blanc, du rose et du gris-perle aux sommets ; renflées, puis minces à la façon des arachnides, et lisses comme les dalles d'un bain maure. Solides et sereines. Plates-bandes d'argent dans le lit de la rivière, et de toutes les fissures des cataractes qui roulent sur les parois, s'enfoncent dans des entonnoirs de mousses, et se brisent sur les roches avec un tintement. Ce sont les fraîches eaux des montagnes, aussi transparentes que l'air : quand un regard du soleil les frappe, elles se brisent en filets de cristal, et des sylphes de lumière y tremblent avant de tomber.

... La zaouiya de Tibermacine, lieu de pélerinage, où repose l'ancêtre fameux de Sidi Rhazali... Tous ces marabouts sont fondateurs de lignées religieuses. La mosquée, et la maison de l'imâm sont les seuls abris dans une étendue brune et mauve où l'on fond. La mosquée est toute neuve et toute réjouissante : coupole plâtrée d'une blancheur crue, portes en bois, bleues comme la fleur du lin, colonnettes vertes comme le feuillage des figuiers. On dirait une mosquée d'image d'Epinal, invraisemblablement claire, criarde et gaie.

... La plaine de Sidi Massmoudi, qui est une gageure au point de vue de la couleur. Elle est entourée de mamelons, dont la première série est mauve à droite, rose abricot à gauche ; en

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ondulant ils deviennent fauves, gris-perle, gris-taupe, et enfin jaunes comme sont jaunes les épis mûrs. Une falaise les arrête, elle flambe rouge comme un incendie, et une coulée épaisse de palmiers plaque une barre verte contre ses assises. Une grande guelâa livide s'élève dans ce lieu comme un sarcophage. La terre et l'édifice sont vastes, nus, austères, mais ces choses dépouillées baignent dans des opalescences et dans des ors irisés.

... Des espaces où la terre est brune et les pierres s'érigent lustrées et nuageuses, telles des boules de nacre.

... D'autres espaces où la terre est uniformément rose et les pierres ont l'apparence de tranches de pain qu'on aurait brûlées.

... Et rangée sur rangée de montagnes, de toutes les couleurs connues et de tous les tons qu'on ne peut définir, avec des plumes blanches qui sont tombées des nuages, et des ombres de diamant noir qui sont venues du soleil.

§ 9

L'étape de Ksar Ouled Youb à Ass Ghrar est la dernière que je fais dans l'Aurès Inconnu. Ass Ghrar est une montagne où Sidi Rhazali villégia-

ture ; en la quittant je sortirai du Pays des Guelâas et j'entrerai dans l'Aurès Central par la vallée de l'Oued-el-Abiod. La route circule sur des pentes monotones, dans un décor terne où le seul objet intéressant est la guelaâ de Djedida, très massive, contenant, nous dit le gardien, sept cents cellules. Elle a des galeries concentriques, et des porches, des plafonds et des poutres auxquels la fumée a donné la patine opaque du marbre noir. A trois heures de Djedida nous parvenons au sommet de la montagne. Le vent nous accueille en héraut, un vent bruyant, froid et coupant comme une lame ; l'herbe, les genêts, les ruisseaux, les chèvres abondent ; la terre verte sent les pâturages. Ce sont les hauteurs nourricières des troupeaux, et c'en est fini, de la domination du pays solitaire et impassible où j'ai été le plus délivrée du sentiment de moi-même. Fini ? Non pas. Si mon corps n'éprouve plus la fascination des espaces chauds et vides, mon esprit ne l'oublie pas et mon cœur en garde l'amour. Je reviendrai dans cette contrée cuisante de soleil et de pierres ; et comme cette fois-ci, j'ensevelirai mes nouveaux fardeaux dans sa splendeur et sa force.

A Ass Ghrar Mosbah pénètre dans la petite maison des hôtes où je déjeune par terre, sur un tapis. Son visage est transformé ; il brille de

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

bonheur, c'est la première fois que je vois cette figure inquiète se détendre ainsi. — « Sidi Brahim m'a donné sa *baraka*, bénédiction, » dit-il. « Viens ; je lui ai demandé : il te donnera la baraka aussi. »

— « Prie-le de bénir le livre que je vais écrire, » dis-je en suivant ce Mosbah inconnu et illuminé.

Je la reçois, la baraka, dans la demeure de Sidi Brahim, un parent du marabout. C'est un homme jeune encore, au visage mobile et très sensitif, aux yeux passionnés dont le regard me semble contraint et douloureux. Il est « saint, » plus saint que tous les autres membres de la famille. Il ne mange qu'une fois par jour, il passe son temps seul dans les jardins, priant et méditant même pendant la nuit ; il écoute les oiseaux et contemple les arbres, et il parle aux bêtes et aux plantes. Il fait l'aumône et il aime Dieu. On me sert chez lui des fruits et du miel qui a la couleur du lait et le goût des fleurs sauvages, et tout ce que je mange est béni. Lorsque je le quitte, Mosbah, qui m'attendait à la porte, me dit avec la plus fervente gravité :

— « Tu as la baraka... Tu n'as plus rien à craindre. Sidi Brahim *sait*... »

Sur le point culminant de la rangée, je me retourne pour dire adieu au Pays des Guelâas. Je ne vois rien que des étendues brunes, et, escala-

dant l'horizon au Sud, le désert ivoirin. A l'opposé s'étale une vision merveilleuse : toute la vallée de l'Oued-el-Abiod, baignée dans un air de gris et d'argent. Les plaines paraissent légères comme des fumées immobiles ; roses et mauves, elles s'étendent jusqu'au pied des hautes montagnes bleues qui bornent la vallée. Dans les cercles de leurs palmeraies noires, les villages sont fins et pâles comme des cités de songe. Tout est beauté douce et mystérieuse. Le pays sera autre maintenant ; j'y trouverai une richesse infinie d'arbres, d'eaux et de verdure, une grâce qui séduit, une lumière ravissante, le mouvement et les chants de la vie, et la jouissance s'y fera charmante et voluptueuse. Mais derrière moi continueront à flamber les pierres violentes et silencieuses sous le soleil.

Lou Pidou, Grasse.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

TABLE

Carte

Chapitre I. — Les Forêts de l'Aurès. . . . 7

El Annasseur ; Massif du Chélia ; Moussa-el-Ayati ; Plaine de Mellagou ; Massif du Farraoun ; Chentgouma.

Chapitre II. — Aurès Oriental (Nord) . . . 30

Khenchela ; Babar ; Taberdga.

Chapitre III. — Le Djebel Chechar (Vallée de l'Oued Beni Barbar). 62

Notes sur le Djebel Chechar ; Zaouia ; El-Hamra ; Louendourah ; Séiar.

Chapitre IV. — Le Djebel Chechar. . . . 95

Tizigrarine ; Djellal.

Chapitre V. — Aurès Oriental. 120

Khanga-sidi-Nadji.

Chapitre VI. — Le Djebel Chechar (Vallée de l'Oued El Arab) 149

Ouldja ; Khirane ; Tireza-Ferradj ; Ksar Roumia ; Tadjine.

Chapitre VII. — Aurès Central 182

Tajmout ; Kébèche ; Djémina ; Ksar-Ouled-Youb; Tibermassine ; Sidi Massmoudi ; Djedida ; Ass-Ghrar.

(Vallée de l'Oued El Arab).

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal

www.asadlis-amazigh.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 4 AVRIL 1930
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

ROMANS format (12×19)

BALKIS	*PERSONNE. — EN MARGE DE LA BIBLE.*
PIERRE BILLOTEY	*LE PHARMACIEN SPIRITE. — RAZ BOBOUL.*
MAGALI-BOISNARD	*MAADITH. — L'ENFANT TACITURNE.*
EMMANUEL BOURCIER	*LA BELEBA. — L'HOMME DE L'OMBRE.*
SUZANNE DE CALLIAS	*JERRY.*
NONCE CASANOVA	*MESSALINE. — LA LIBERTINE. — PHRYNÉ.*
CLAUDE CHAUVIÈRE	*LA ROUTE ET LA MAISON.*
MAX DAIREAUX	*L'AMOUR EN AMÉRIQUE DU SUD.*
S. DEJUST	*CHAUFFAGE CENTRAL.*
JOEL DUMAS	*LA TENTATION BOURGEOISE.*
RENÉE DUNAN	*RAAL OU LA MAGICIENNE PASSIONNÉE.*
RAYMOND ESCHOLIER	*LE SEL DE LA TERRE*
JEAN FAVERY	*THÉODORE, ROI DES ILES*
YVES LE FEBVRE	*LA FRANQUE AUX CHEVEUX D'OR.*
VICTOR FORBIN	*MES AVENTURES SOUS LES TROPIQUES.*
LUCIEN FORGES	*LA PANIQUE SENTIMENTALE.*
G.-T. FRANCONI	*UNTEL, DE L'ARMÉE FRANÇAISE*
MARTIN GILLES	*LE VOYAGE BACHIQUE.*
GEORGES GRANDJEAN	*L'ÉPOPÉE JAUNE.*
MARCEL HAMON	*LES FANTOMES.*
MAURICE D'HARTOY	*L'HOMME BLEU* (Prix Conrard).
RENÉ-MARIE HERMANT	*KNIAZNI. — EN DÉTRESSE. — FAKIR.*
	LA FEMME AUX HOMMES. — LE GERFAUT.
JONCQUEL ET VARLET	*LES TITANS DU CIEL.*
	L'AGONIE DE LA TERRE.
ODETTE KEUN	*LE PRINCE TARIEL. — LA CAPITULATION.*
GÉNÉRAL KRASSNOFF	*L'AMAZONE DU DÉSERT.*
YVON LAPAQUELLERIE	*L'ANGOISSE ET LA VOLUPTÉ.*
GEORGES MAUREVERT	*L'AFFAIRE DU GRAND PLAGIAT.*
MARTIN DE BRIEY	*LA MARIA FOSCA.*
MARCEL MILLET	*LA LANTERNE CHINOISE.*
ABEL MOREAU	*LE FOU* (Prix Zola).
BERNARD NABONNE	*LA BUTTE AUX CAILLES.*
CHARLES PERRAULT	*CONTES.*
GASTON PICARD	*LES SURPRISES DES SENS.*
JOSEPH-ÉMILE POIRIER	*ONAGAN, HOMME ROUGE.*
L'ABBÉ PRÉVOST	*MANON LESCAUT.*
RENÉ RANSSON	*LE DUEL SUR LA PLAGE.*
ROCHAT-CENISE	*JACQUES BALMAT DU MONT BLANC.*
	LES SAISONS MONTAGNARDES.
THIERRY SANDRE	*LE PURGATOIRE* (Prix Goncourt). — *MIENNE.*
	MOUSSELINE. — ROBERT-LE-DIABLE.
A. AUGUSTIN THIERRY	*UN MÉNAGE D'AVENTURIERS.*
PAUL-JEAN TOULET	*BEHANZIGUE.*
THÉO VARLET	*LE DÉMON DANS L'AME.*
	LE DERNIER SATYRE.
VARLET ET BLANDIN	*LA BELLE VALENCE.*
PAUL VIMEREU	*LES AMANTS DU REMPART.*
	CHUTT LE HUTTEUX. — LE PÉCHÉ INCONNU.
WILLY ET MENALKAS	*L'ERSATZ D'AMOUR. — LE NAUFRAGÉ.*

Exemplaires ordinaires	12 fr.	Exemplaires sur Hollande	45 fr.
— Arches ou pur fil	30 fr.	— Madagascar	60 fr.
— Japon	75 fr.	— Chine	75 fr.

Bibliothèque des Littératures de l'Inde